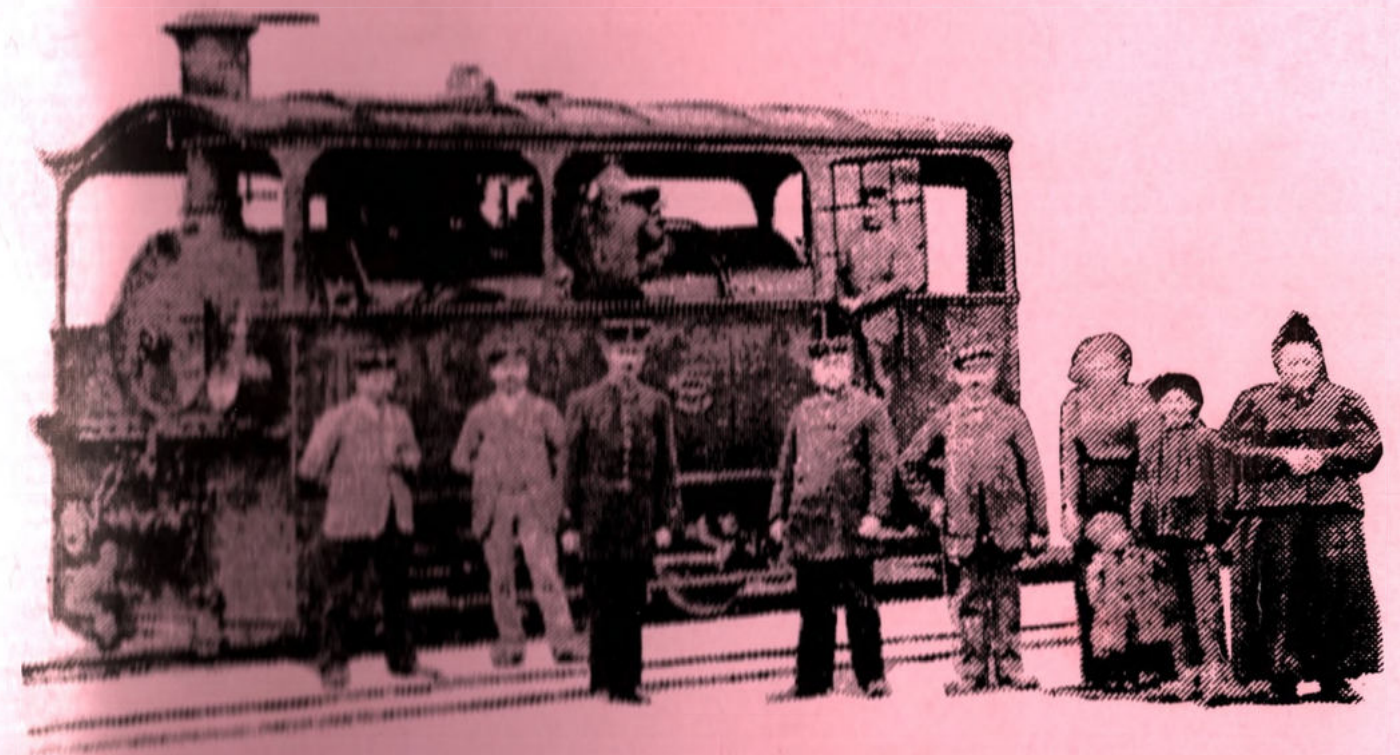
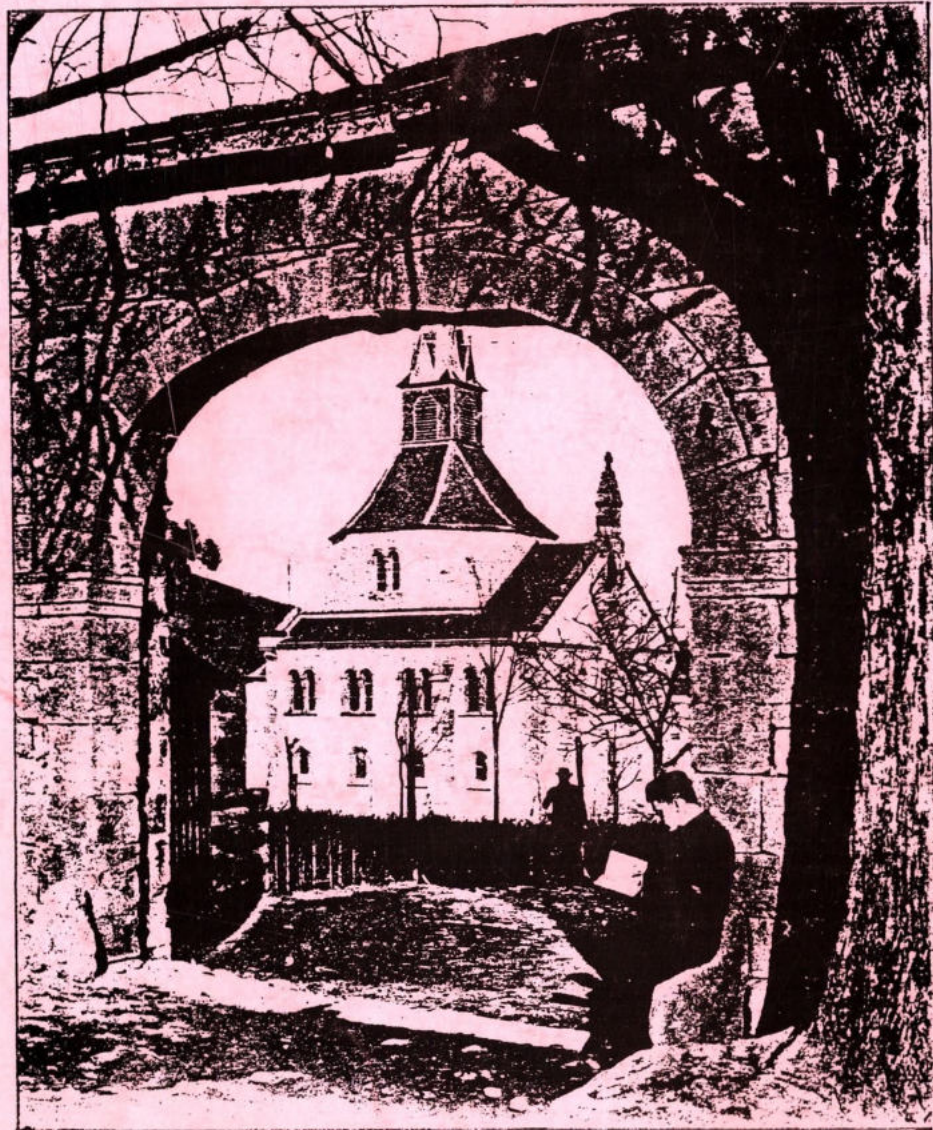


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBÈY



BULLETIN N°4

1985

**BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBÈY**

N°4 - 1985

**SIEGE SOCIAL
50, rue Charles de Gaulle
68370 ORBÈY**

*La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey
a été inscrite au Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Kayserberg
et est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.*

*Le présent Bulletin 4 - 1985 a été tiré à 400 exemplaires.
Tous droits réservés.
Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Dépôt légal : 4e trimestre 1985*

ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE :

*Le Train de la Kayserberger Talbahn : photo extraite d'une carte postale
de la Gare de Fréland, avant 1914.*

"Gruss aus Pairis". Carte postale Jean Kuster, Kayserberg, avant 1914.

SOMMAIRE

3 Editorial	Soeur BEATRIX
4 Assemblée Générale 1984	Bernadette SCHEHIN
7 Nos publications	
8 Rapport financier 1984	Rose-Blanche DUPONT
9 Membres de la Société d'Histoire	
11 La Société d'Histoire à la Foire Européenne de Strasbourg	Soeur BEATRIX
12 Le point sur les fouilles à Pairis	
15 Nouvelles des Associations Amies	
16 Les noms de lieux du Val d'Orbey	Wulf MULLER
26 Il y a cent ans naissait le petit train	Pierre DEMANGEAT
28 Les Dominicaines d'Unterlinden de Colmar à Orbey	Soeur ELIE
37 Quelques Etymologies : Tête des Faux, Faudé	Pierre COLIN
38 Les dernières années du Hohnack	Armand SIMON
46 DOM BOURSTE l'avant dernier Abbé de Pairis à la veille de la Révolution	Lucien JECKER
50 Foires et Marchés dans le canton au XIX° siècle	Francis LICHTLE
55 Lè Justine é so boutch : histoire racontée par	Henri PETITDEMANGE
56 En souvenir des Frères Sulkowski	Maria JULLIARD
60 La Chapelle funéraire de la famille Lefébure	Soeur BEATRIX
63 L'Eglise St Nicolas du Bonhomme	M. le Curé HABIG
72 Une famille exemplaire de notre terroir : Les Lamaze	Maria JULLIARD
78 Jules Réveillat - Un combattant de la Tête des Faux	Germain REVEILLET
79 L'électricité dans le Val d'Orbey	Anny BLOCH-RAYMOND
89 Les vicissitudes d'un incorporé de force	Henri PETITDEMANGE
96 Quatre générations de fossoyeurs	Marie-José COUTY
98 Tra feye è mèriè : histoire racontée par	Maurice HERMANN

ILLUSTRATEURS : Florent OSTHEIMER - Christophe LACH - Véronique LONGHINO

EDITORIAL

Ce bulletin n° 4 contient un large éventail de textes que de nombreux lecteurs ne manqueront pas d'apprécier vu la qualité de leur contenu.

Les amateurs d'histoire locale seront heureux d'en savoir un peu plus sur les Abbés de Pairis, sur les dernières années du Château du Hohnack, sur les aléas de la construction de l'Eglise du Bonhomme, sur le passé des Dominicaines du Holnet, sur les frères Sulkowski de Lapoutroie.

Les mordus de généalogie liront avec intérêt la descendance de la famille Lamaze, et les curieux de dialectologie découvriront - avec un esprit critique, peut-être, mais sûrement avec admiration - les études savantes de Messieurs WulfMuller et Pierre Colin sur l'origine de certains lieux-dits du Canton.

Les économistes s'arrêteront plutôt aux foires et marchés dans le canton de Lapoutroie et à l'utilisation progressive de l'électricité dans le Val d'Orbey.

Ceux qui ont vécu les deux guerres mondiales ne resteront pas insensibles aux vicissitudes d'un incorporé de force et au récit du Chasseur blessé et décoré à la Tête des Faux.

Les histoires malicieuses en patois feront sourire qui sait encore lire et comprendre la langue de nos anciens. Si non, lire la traduction.

Que soit remerciée l'équipe de rédaction pour la valeur documentaire des textes retenus, la qualité de leur mise en pages et de leur illustration, pour leur dactylographie soignée. Un chaleureux merci à toutes les personnes dont les recherches permettent d'alimenter notre bulletin.

Au nom du Comité de l'équipe de rédaction

*La Présidente,
Soeur Béatrix*

ASSEMBLEE GENERALE

1984

Mme SCHEHIN

Après avoir déclaré ouverte la VI^o Assemblée Générale de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, la Présidente adresse ses remerciements à la commune de Lapoutroie qui nous accueille dans ses murs, à Monsieur HAENEL, Maire de la cité, revenu spécialement d'Aix en Provence pour assister à notre Assemblée Générale, à Monsieur SIMON 1er Adjoint, à Monsieur Raymond MAIRE 1er Adjoint au Maire d'Orbey, à Monsieur Wulf MULLER, dialectologue d'obédience internationale, à Monsieur Pierre COLIN, son homologue français, à Monsieur Pierre MOINAUX, de la Société Philomatique vosgienne, ainsi que toutes les personnes présentes, au nombre d'une cinquantaine.

Se sont excusés : Monsieur l'Abbé HOLTZMANN, rédacteur de Dialogues Transvosgiens, Monsieur Georges FOESSEL, archiviste de Strasbourg, Monsieur SCHRECK, directeur des Genêts d'Or, Monsieur KLINKLIN, Maire de Labaroche, Monsieur TOSCANI, Maire du Bonhomme, le Révérend Père PERRIN, Madame JULLIARD, secrétaire-adjointe, retenue par une forte grippe, a transmis par téléphone son regret de ne pas pouvoir quitter la chambre.

La secrétaire donna ensuite lecture du procès-verbal de l'Assemblée Générale qui avait eu lieu au Bonhomme en 1984. L'assemblée a manifesté son approbation par des applaudissements.

La présidente rappela les activités de la Société au cours de l'exercice 1984 (se référer au Bulletin n° 3).

Notre présence à la Foire européenne de Strasbourg le 17 Septembre, s'est révélée satisfaisante. Elle nous a donné l'occasion de faire connaître les ressources du Canton, ainsi que nos publications. Nous nous sommes classées 3^{ème} au niveau régional Alsace pour la vente des publications .

Nous avons fait rénover le Calvaire situé entre Hachimette et Fréland, en bordure de la départementale 11 IV. Que Monsieur Adrien PARMENTIER de Lapoutroie, qui a assuré gratuitement le dur travail de décapage, soit remercié chaleureusement.

Au début de 1984, l'hôpital d'Orbey-Pairis, a dû effectuer d'importants travaux de terrassement sur l'emplacement de l'Abbaye de Pairis. Ont été mis à jour fondations et murs de l'ancienne Abbaye. Prévenue par la population, la Société d'Histoire s'est rendue sur les lieux avec Monsieur BRUNEL correspondant des Monuments Historiques. Nous n'avons pu constater que des dégâts occasionnés par les bulldozers ; nous avons cependant pu

recupérer : clef de voûte intacte, linteaux, bases de colonnes, moulures que nous avons stockés dans une salle de l'ex-presbytère. Une équipe de jeunes s'était constituée et ne demandait qu'à travailler.

Mais de multiples difficultés se sont présentées et les recherches ont été abandonnées, pour reprendre peut-être un jour ... C'est un souhait très vif, car nous avons en Pairis une source historique à exploiter dans le cadre du tourisme cantonal.

La section " Recherches Généalogiques " est bien vivante grâce à son animatrice, Madame Georgette MAIRE. Le groupe qu'elle a constitué s'est réuni deux fois au cours de l'exercice 1984. Mais que de coups de fil ; aux Archives départementales, à celles de la Ville de Colmar, à l'Etat Civil de Strasbourg et d'ailleurs ... La tenacité avec laquelle Madame MAIRE travaille, est appréciée de la Société d'Histoire.

La présidente elle-même a travaillé plusieurs jours avec une personne envoyée par l'Institut de Géographie National. Il s'agissait de relever et de localiser les lieux-dits d'Orbey. Evidemment, le livre publié par Monsieur Wulf MULLER nous a été d'un précieux secours. La jeune spécialiste des cartes I.G.N. en a apprécié le contenu et les références. Que Monsieur MULLER soit remercié pour avoir choisi notre canton pour ses recherches toponymiques.

Nombreuses sont les réponses données aux demandes de renseignements, par écrit ou par téléphone.

Nous répondons "présents" aux Assemblées Générales de la Fédération. Nous y recevons les consignes à observer en cas de litiges dans nos Sociétés. Ce qui est parfois bien précieux. Nous avons assisté aux cérémonies du 40^{ème} anniversaire de la libération du Canton ainsi qu'à la fête champêtre organisée par les Compagnons du Hohnack.

Dans le cadre culturel, nous faisons appel aux artistes de la région pour exposer leurs oeuvres à Orbey. Cette exposition a toujours connu un certain succès.

Voilà le côté positif, malgré quelques ombres au tableau.

Il faut bien nous dire que notre Société est encore fragile, vu son jeune âge d'abord, et vu aussi des erreurs humaines. Ce dernier point est le propre de toute Société.

Notre travail doit être un travail d'équipe. Cette équipe est le Comité. Le Président assure la coordination, l'animation, l'organisation et donne les lignes générales d'activités. Vouloir l'ignorer est une erreur.

La Société d'Histoire déplore que sur 19 membres constituant le Comité, nous nous retrouvions souvent à 5 ... Comment être au courant de la vie de la Société d'Histoire, de ses problèmes, si on n'assiste jamais aux réunions du Comité ?

C'est au cours de ces réunions que chacun met cartes sur table et que des décisions sont prises. Prendre des décisions à 5 n'est pas représentatif. Nous demandons un effort aux membres de notre Comité pour assister aux

réunions plus régulièrement.

Nous avons constitué un Comité de lecture pour la rédaction du Bulletin annuel. C'est une section de la Société, comprenant des membres du Comité, mais aussi des membres extérieurs. Il suffit d'appartenir à la Société d'Histoire. Le Président et le Trésorier en sont membres de droit, puisque le bulletin est financé par la Société.

Des erreurs ou omissions se sont glissées dans le Bulletin n° 3. Un bon à tirer sera dorénavant remis à l'auteur d'un texte, pour qu'il le vérifie lui-même. Ce qui se fait d'ailleurs pour des publications analogues à la nôtre.

Ici, la Présidente remercia Mademoiselle Rose-Blanche DUPONT pour le beau travail de dactylographie qu'elle nous offre, et Monsieur Armand SIMON pour la mise en place des textes.

Soeur BEATRIX termina en déplorant le peu de membres que la Société compte à Labaroche (six) au Bonhomme (trois) à Fréland (deux). C'est Orbey (quatre vingt) Lapoutroie-Hachimette (trente sept) qui constituent le gros de l'effectif auquel il faut ajouter les adhérents extérieurs au Canton dont la plupart ont des racines dans le Val d'Orbey.

La Société d'Histoire ne peut tourner que grâce aux cotisations. Nous avons été aidés, au début, par l'Université de Strasbourg, à condition de publier. Nous n'aurions pas pu publier Pals de Lours, Autrefois en Pays Welsche, avec nos propres moyens. Nous avons sollicité des subventions communales. Labaroche nous l'a refusée. Seules les communes d'Orbey et de Lapoutroie la reconduisent automatiquement. La Président adresse alors ses remerciements à tous les membres du Comité qui, dans leurs milieux respectifs, encaissent les cotisations. Un merci tout particulier est adressé à Madame JULLIARD pour Lapoutroie.

La Président énumère ensuite les projets de la Société,

- Un livre d'histoire, constitué par les témoignages des libérateurs du Canton. Madame Georgette MAIRE est entrain de constituer un dossier.
- Une publication sur l'Abbaye de Pairie est en préparation, Monsieur JECKER s'en occupe.
- La rénovation du grand Calvaire du Bas-d'Orbey. Il est prêt à tomber sur la départementale. Un devis sera préparé et envoyé au Relais du Ministère de la Culture à Strasbourg.
- La présence de la Société d'Histoire à la Foire européenne de Strasbourg dont le thème sera sans doute : " La Seigneurie des Ribeaupierre dans le Val d'Orbey ".
- La constitution d'une équipe cantonale qui complètera le Glossaire édité par la Société d'Histoire.
- La participation de la Société à une émission télévisée sur FR3 au printemps 1986.

Soeur Béatrix soumit au vote de l'Assemblée Générale le choix du Comité se portant sur :

- Monsieur Lucien JECKER, directeur d'école retraité, habitant ORBEY Paris.
- Monsieur Henri PETITDEMANGE, maître d'application à l'Ecole Normale de Guebwiller, retraité également et habitant FRELAND.

Ce dernier remplaçant Monsieur Marius RONECKER démissionnaire.

Aucune objection ne s'étant manifestée, Messieurs JECKER et PETITDEMANGE entrent au Comité.

La trésorière donna ensuite le Bilan financier de l'exercice 1984. Elle obtint quitus des réviseurs aux comptes qui les avaient examinés auparavant. Monsieur Raymond MAIRE se fit l'interprète de son fils, réviseur absent, pour dire combien les comptes de la Société étaient bien tenus.

Les réviseurs pour l'exercice 1985 sont :

Madame Catherine SIMON
Monsieur Jean Joseph FELTZ

Monsieur Wulf MULLER, dialectologue, s'acquitta magistralement de la conférence qui lui avait été demandée par la Société d'Histoire, soit " Une étude toponymique sur l'origine de quelques lieux-dits du Val d'Orbey". Le texte de cette conférence paraîtra dans le bulletin n° 4. Elle fut très appréciée du public. Monsieur MULLER fut vivement remercié par Monsieur HAENEL, qui en a relevé le haut niveau scientifique.

Un vin d'honneur, offert par la Commune de Lapoutroie, clôtura la VIème Assemblée Générale de la Société d'Histoire.

Les membres inscrits se dirigèrent ensuite vers l'Hôtel-Restaurant du Faudé. Les échanges se prolongèrent pendant le repas jusqu'à 16 heures.

En 1986, l'Assemblée Générale se tiendra à ORBEY.



NOS PUBLICATIONS

Sont encore disponibles à la Société d'Histoire :

- AUTREFOIS EN PAYS WELSCHÉ : Ouvrage réalisé par Mme DENIS et le Centre de Sociologie Régionale de Strasbourg, à partir des enquêtes menées par la Société d'Histoire (35 Frs)
- GLOSSAIRE DU PATOIS D'ORBEY : sous la direction de M. Maurice HERMANN, Vice-Président de la Société d'Histoire (35 Frs)
- ABBAYE DE PARIS - APERCU HISTORIQUE : par Soeur BEATRIX, Présidente de la Société d'Histoire (10 Frs)

RAPPORT FINANCIER 1984

RECETTES

Autrefois en Pays Welche	4 142,--
Glossaires	5 961,--
Bulletin N° 2	4 705,--
Historiques de Pairs	940,--
Croquis historiques	87,--
Dialogues Transvosgiens	32,--
Dons Calvaire	83,--
Cotisations 1983	1 683,--
Cotisations 1984	1 805,--
Subvention Commune d'Orbey	1 000,--
Subvention de l'Etat (Calvaire)	320,--
Expo-Peinture	2 290,--
Repas Assemblée Générale	1 815,--
Remboursement frais de PTT	50,40
TOTAL	24 913,40
Solde au 31.12.1983	
- en banque	5 804,84
- en caisse	214,40
	30 932,64

DEPENSES

Matériel de bureau	3 603,07
Assurance local	392,81
Assurance Expo-Peinture	485,78
Supplément Impression Bulletin n° 2	1 327,49
Impression Bulletins N° 3	9 345,--
Impression Historiques Pairs	2 549,90
Fournitures de bureau	671,95
Documentation	1 470,--
Frais de P.T.T.	465,40
Frais de téléphone	60,--
Frais de diffusion	300,--
Frais d'inauguration Expo-Peinture	680,--
Banquet Assemblée Générale	1 739,--
Cotisations diverses Associations	325,--
TOTAL	23 415,40
Solde au 31.12.1984	
- en banque	7 286,84
- en caisse	230,40
	30 932,64

MEMBRES DE LA SOCIETE D'HISTOIRE

Membres d'Honneur

Monsieur VOGLER - Historien - Palais Universitaire - Strasbourg
 Madame H. Noëlle DENIS - Laboratoire de Sociologie Régionale - Strasbourg
 Monsieur Wulf MULLER - Dialectologue - Boudry (Suisse)
 Monsieur Pierre COLIN - Dialectologue langues romanes - Rougville (St Dié)

Membres Bienfaiteurs

Commune d'ORBÉY
 Commune de LAPOUTROIE
 BLAISE Georgette - Orbey
 CONGREGATION DE LA DOCTRINE CHRETIENNE
 Nancy
 DUPONT Rose-Blanche - Orbey
 FOESSEL Georges - Strasbourg
 FLORENCE Denise - Orbey
 GAVANDA Marie Anne - Lapoutroie
 GERARD Georgette - Orbey

MAIRE Raymond - Orbey
 NOEL Paul - Orbey
 PARMENTIER Adrien - Lapoutroie
 PARFAIT François - Paris
 PRUD'HOMME René et Germaine - Orbey
 SCHEHIN Bernadette - Orbey
 SCHUSTER Cécile - Orbey
 SIRAC Suzanne - Orbey
 TOSCANI Armand - Le Bonhomme

Cartes de Membres délivrées pour l'année 1984

- | | |
|-----------------------------------------|----------------------------------------------|
| 1 - ALLER PETER - Lapoutroie | 21 - DEFRASNE Gaby - Lapoutroie |
| 2 - ANCEL Bernard - Ferney-Voltaire | 22 - DIDIERJEAN Janine - Orbey |
| 3 - ANTOINE Marie Thérèse - Hachimette | 23 - DIEUDONNE Paul - Colmar |
| 4 - BAFFREY Jean Jacques - Hachimette | 24 - DODIN Gilbert - Lapoutroie |
| 5 - BALDINGER Jean - Orbey | 25 - DUPONT Gérard - Orbey |
| 6 - BANNWARTH Geneviève - Lapoutroie | 26 - DUPONT Rose-Blanche - Orbey |
| 7 - BARADEL Yvette - Belfort | 27 - ENGEL Geneviève - Orbey |
| 8 - BATOT Marguerite - Orbey | 28 - EBERLE Denise - Orbey |
| 9 - BEDEZ Pierre - Orbey | 29 - EBERLE Paulette - Colmar |
| 10 - BERTHIER M.Christine - Orbey | 30 - FELTZ Jean Joseph - Mulhouse |
| 11 - BLAISE Georgette - Orbey | 31 - FIRER Jean - Lapoutroie |
| 12 - BLAISE Léon - Orbey | 32 - FLORENCE Denise - Orbey |
| 13 - BOPP Lucien - Orbey | 33 - FOESSEL Georges - Strasbourg |
| 14 - VANTENEUR Robert - Colmar | 34 - FRANCOIS Andrée (Sr Béatrix) Hachimette |
| 15 - CHARLES (Soeur) - Orbey | 35 - FUHLER Borjn - Orbey |
| 16 - CHIODETTI Suzy - Orbey | 36 - GAVANDA Marie Anne - Lapoutroie |
| 17 - CLAUDEPIERRE Germain - Orbey | 37 - GERARD Georgette - Orbey |
| 18 - COLIN Pierre - Rougville (Sté Dié) | 38 - GODEL Jean Pierre - Colmar |
| 19 - CONGREGATION DC CHRETIENNE - Nancy | 39 - GOULBY Joseph - Lapoutroie |
| 20 - DEMANGEAT Jacques - Orbey | 40 - GRIVEL Jean Marie (Abbé) - Orbey |

- 41 - GUIDAT François et M.Claude - Orbey
- 42 - GUIDAT René - Orbey
- 43 - GUTENBERG (Librairie) - Strasbourg
- 44 - HABIG (Abbé) - Le Bonhomme
- 45 - HAEMMERLE Robert - Lapoutroie
- 46 - HAMRAOUI Eric - Lapoutroie
- 47 - HAXAIRE Jacques - Lapoutroie
- 48 - HELDERLE Daniel - Orbey
- 49 - HERB René - Orbey
- 50 - HERQUE Raymond - Orbey
- 51 - HERMANN Marie - Orbey
- 52 - HERMANN Maurice - Orbey
- 53 - HIRTZ Pierre - Labaroche
- 54 - HOLTZMANN (Abbé) - Ribeauvillé
- 55 - HUG Aloyse - Orbey
- 56 - HURSTEL Jean - Brunoy
- 57 - HUSS M.F. - Wingersheim
- 58 - HUSS Maria - Orbey
- 59 - JACKY Marion C - Lapoutroie
- 60 - JECKER Lucien - Orbey
- 61 - JULLIARD Maria - Lapoutroie
- 62 - KIEFFER Aloyse - Strasbourg
- 63 - KEMPF Raymond - Nice
- 64 - KEMPF Yvan - Strasbourg
- 65 - KLINKLIN - Maire de Labaroche
- 66 - LAURENT Chantal - Lapoutroie
- 67 - LAURENT Germaine - Hachimette
- 68 - LAURENT Yvonne - Orbey
- 69 - LEMAIRE (Mme) - Lapoutroie
- 70 - LIETHARD (Mr) - Paris
- 71 - LOCICERO Rica - Labaroche
- 72 - LOING Edmond - Hachimette
- 73 - MAIRE Raymond - Orbey
- 74 - MAIRE Georgette - Orbey
- 75 - MARCOT M.Thérèse - Hachimette
- 76 - MASSON François - Lapoutroie
- 77 - MASSON Roger (Abbé) - Orbey
- 78 - MATHIEU Michel - Lapoutroie
- 79 - MAURER Agnès - Orbey
- 80 - MUNIER-HENRY (Mme) - Orbey
- 81 - MERCKY Roger - Strasbourg
- 82 - MILLION Joseph - Hachimette
- 83 - MINOUX Jean - Hachimette
- 84 - MOINAUX Pierre - Anould
- 85 - MULLER Irène - Lapoutroie
- 86 - MUNIER Gaston - Orbey
- 87 - MUNSCH Jean Paul - Orbey
- 88 - NOEL Paul - Orbey
- 89 - OSTHEIMER Florent - Strasbourg Neudorf
- 90 - PARMENTIER Madeleine - Lapoutroie
- 91 - PARMENTIER Gilbert - Hachimette
- 92 - PARMENTIER Clotilde - Labaroche
- 93 - PARMENTIER Denis - Labaroche
- 94 - PATRY Hervé - Guémar
- 95 - PERRIN André (Père) - Riedisheim
- 96 - PETITDEMANGE Henri - Fréland
- 97 - PICHLER Annette - Orbey
- 98 - PICHLER Roger - Orbey
- 99 - POMMOIS (Mme) - Niederbronn
- 100 - PONTI Marius - Lapoutroie
- 101 - PRUD'HOMME René - Orbey
- 102 - PRUD'HOMME Denise - Orbey
- 103 - PRUD'HOMME André - Orbey
- 104 - RAABE (Maître) - Orbey
- 105 - REXER Pierre - Reichshoffen
- 106 - REGIOR Joseph - Lapoutroie
- 107 - REUCHE Jean - Hachimette
- 108 - RIBOLZI Jean Charles - Orbey
- 109 - RIBOLZI Joseph (Abbé) - Orbey
- 110 - RIETTE Albert - Colmar
- 111 - RONECKER Marius - Fréland
- 112 - ROUVIER André - Orbey
- 113 - SAULNIER Denise - Orbey
- 114 - SAUR Pierre - Colmar
- 115 - SCHAEFFER Hélène - Bourg la Reine
- 116 - SCHEHIN Bernadette - Orbey
- 117 - SCHILLINGER (Mr) - Colmar
- 118 - SCHMITT (Docteur) - Labaroche
- 119 - SCHRECK Jean Paul - Le Bonhomme
- 120 - SCHUSTER Cécile - Orbey
- 121 - SCHUSTER Suzy - Orbey
- 122 - SCHWALLER Germaine - Strasbourg
- 123 - SIFFERLIN Jean - Benfeld
- 124 - SIMON Aloyse - Orbey
- 125 - SIMON Armand - Orbey
- 126 - SIMON Catherine - Orbey
- 127 - SIMON Georges - Bouxwiller
- 128 - SIMON Henri - Orbey
- 129 - SIMON Paul - Orbey
- 130 - SIMON Roger - Vanves
- 131 - SIRAC Suzanne - Orbey
- 132 - SOEURS DOMINICAINES - Orbey
- 133 - STADELMANN Bernard (Abbé) - Lapoutroie
- 134 - THIRIET Jacques - Lapoutroie
- 135 - THOMANN J.Bertin - Orbey
- 136 - TISSERAND Joseph - Orbey
- 137 - TORANELLI Alex - Lapoutroie
- 138 - TOSCANI Armand - Le Bonhomme
- 139 - TSCHUDY Gérard - Aubure
- 140 - ULMER Joseph - Colmar
- 141 - VAN DAAL (Mr) - Strasbourg
- 142 - VELCIN Germaine - Orbey
- 143 - WALTZER Gaby - Orbey
- 144 - WANDLIN Martial - Colmar
- 145 - ZANN Jean Paul - Orbey

La liste des membres qui ont adhéré à la Société d'Histoire pour l'année 1985 paraîtra dans le bulletin n° 5.

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE A LA FOIRE EUROPÉENNE DE STRASBOURG

Soeur BEATRIX



Pour la deuxième année consécutive, la présence de la Société d'Histoire à la Foire Européenne de Strasbourg avait été souhaitée par la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace.

Exceptionnellement, trois jours lui ont été réservés pour présenter le thème choisi : la forêt vosgienne et quelques aspects de l'industrie du bois dans notre canton. La fabrication des sabots à Fréland, des balustres et jouets de bois à Labaroche, retinrent l'attention d'un nombreux public, ainsi que les publications de la Société Cantonale et les posters de Joël Couchouron représentant les métiers du bois.

Ont assuré la préparation et l'animation de notre stand :
 M. Lucien JECKER, en collaboration avec les techniciens de l'O.N.F.
 M. et Mme Raymond MAIRE
 M. Henri PETITDEMANGE (remplaçant M. Pierrot BERTRAND retenu par son travail)
 M. Bernard KOENIG
 Soeur BEATRIX

A signaler la visite de M. et Mme Wul MULLER que les habitants du Canton Welsche ont rencontré lors de l'assemblée générale à Lapoutroie.

En 1986, la Société d'Histoire projette d'exploiter le thème de l'eau et son utilisation pour actionner les roues d'eau, nombreuses dans le canton. Un appel est lancé à toutes les personnes qui posséderaient des documents à ce sujet. Téléphoner au 89.47.51.96 ou 89.71.28.36.

LE POINT SUR... LES FOUILLES A PAIRIS

Au cours de l'année 1984, la connaissance du site de l'ancienne Abbaye de Pairis a progressé de façon intéressante. Une Commission Archéologique a vu le jour au sein de la Société d'Histoire. Sous l'autorité de M. Pierre BRUNEL, correspondant des Monuments Historiques d'Alsace et de la Présidente de la Société d'Histoire, elle a été animée par M. André ROUVIER qui a rassemblé autour de lui plusieurs collaborateurs et surtout cinq jeunes enthousiastes.

Une première visite sur le site a été effectuée le 24 Septembre 1983. Des éléments lapidaires ont été répertoriés et abrités au presbytère de Pairis.

LA DÉCOUVERTE DE VESTIGES DE MURS

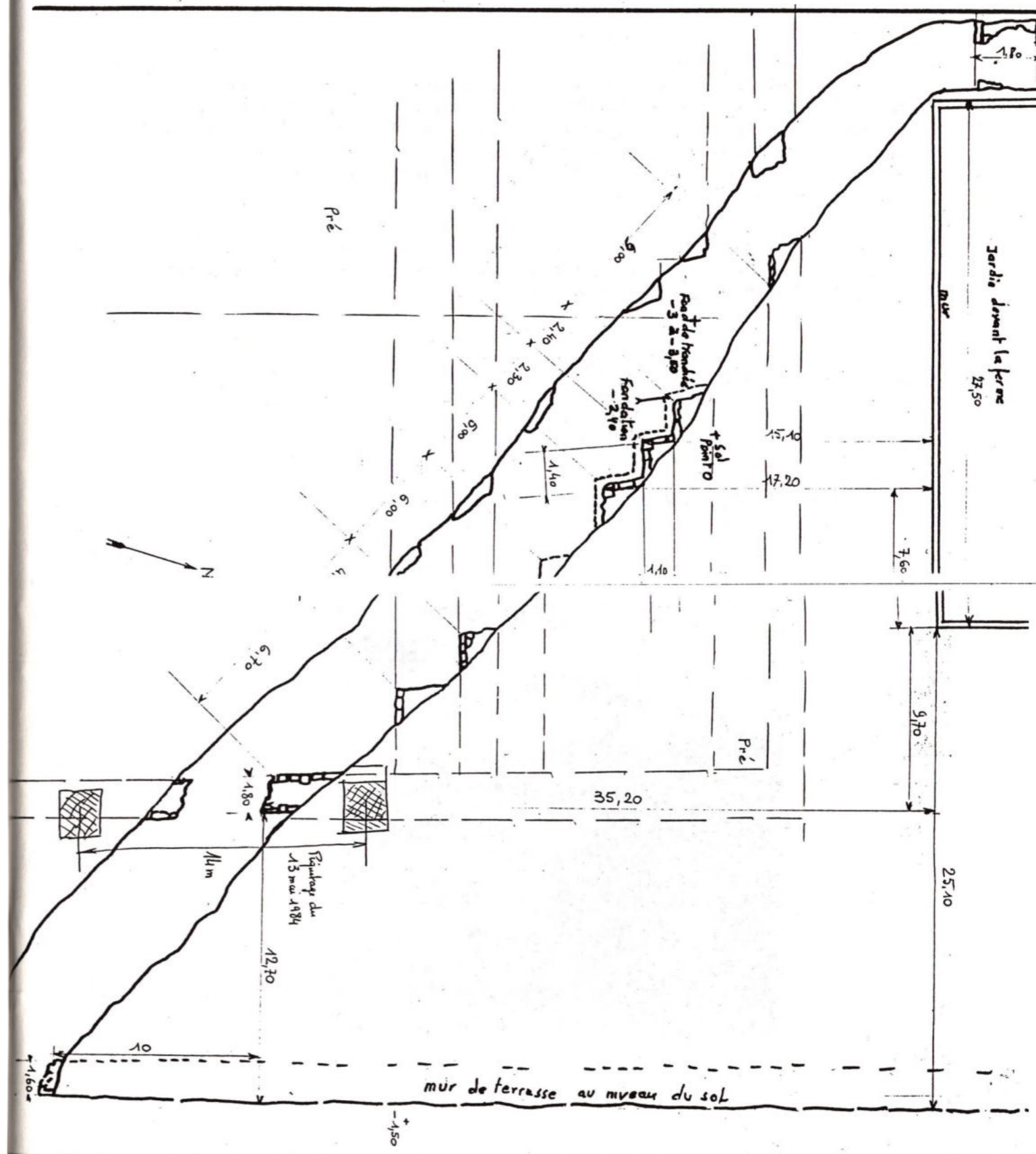
Pour améliorer l'écoulement des eaux usées de l'Hôpital rural de Pairis, une tranchée de quatre mètres de profondeur environ a été ouverte au début de 1984, dans la diagonale approximative de ce qui était l'emplacement de l'ancienne Abbaye. De nombreux vestiges de murs sont apparus dans cette tranchée.

Une visite de travail fort instructive a eu lieu le 19 Février 1984. L'équipe a relevé les cotes, établi le plan des murs et pris de nombreuses photos (voir les documents joints). Des pierres sculptées ont été récupérées, particulièrement une clef de voûte et un oculus.

Lors de la visite suivante, ces pierres ont été transportées à l'abri, grâce à M. MARCELIN que nous remercions pour son esprit compréhensif et sa coopération.

Le 13 Mai 1984, deux piquetages sont effectués sur le mur Est présumé de l'Abbaye.

Le 13 Juin, les membres de l'équipe recueillent des fragments de poterie et de verre. L'enthousiasme anime les jeunes membres de la Commission Archéologique, tout particulièrement MM. Frédéric ENGEL, Vincent et Frédéric GRIMM, Fabrice PARMENTIER.



RELEVÉ DE LA TRANCHEE ET DES VESTIGES DE MURS
Site de Pairis

André ROUVIER - 19/2/1984

L'AVENIR

Diverses difficultés ont momentanément stoppé ces travaux. Mais Soeur BEATRIX et M. BRUNEL s'emploient à faire progresser le dossier et entretenir le dialogue avec la direction de l'Hôpital de Pairis et les instances concernées. La décision de protection puis de classement du site sont à l'étude. Et dans un avenir plus ou moins proche, le dégagement et la mise en valeur des vestiges.

M. André ROUVIER mérite d'être chaleureusement remercié pour avoir animé cette première phase de recherches, tenu le journal des travaux et réalisé le plan présenté ci-contre.

LE CHANTIER EN FÉVRIER 1984

L'HOPITAL RURAL

LA FERME



→ Emplacement des vestiges de murs de l'ancienne Abbaye

NOUVELLES DES ASSOCIATIONS AMIES

FRÉLAND : L'ASSOCIATION DE SAUVEGARDE (Président M. Urbain COUTY)
ET LA MAISON POUR LE PAYS WELSCHÉ

L'été 1985 a vu le projet de maison pour le pays welsche progresser de façon intéressante. M. FREY, architecte des Maisons Paysannes d'Alsace, a mené des fouilles archéologiques dans la maison et ses annexes. Il a exposé ses découvertes et résultats au public lors de trois visites durant la saison estivale : c'est une passionnante contribution à l'histoire locale ! La Société d'Histoire a participé à l'animation de la visite du samedi 13 Juillet en présentant l'histoire de canton.

LABAROCHE : LES COMPAGNONS DU HOHNACK (Présidente Mme Rica LOCICERO)

Ils poursuivent la restauration du château, dont vous lisez l'étude des dernières années et de la démolition dans le présent bulletin. Cette année, le mur nord-est a fait l'objet des principaux travaux de consolidation.

LABAROCHE : LE LEXIQUE DE PATOIS WELSCHÉ

Il est paru durant l'été 1985. Cet ouvrage de 471 pages couronne les longues années de travail du groupe patoisant et est disponible auprès de M. Jean-François MILLION, animateur du Groupe, ou à la Mairie de Labaroche.

ORBÉY : LE MUSÉE DU VAL D'ORBÉY, de M. et Mme LAURENT a déménagé dans une maison plus spacieuse à Orbey - 97A, rue Ch. de Gaulle

L'ASSOCIATION DU MÉMORIAL DU LINGE anime le remarquable Musée-Mémorial et a célébré avec éclat son 70e anniversaire des sanglants combats du Linge. Elle a présenté un spectacle audiovisuel de grande qualité le samedi soir 10 Août 1985.

DIALOGUES TRANSVOSGIENS

La REVUE, animée par M. L'Abbé HOLTZMANN (Ribeauvillé) a sorti son troisième numéro. De nombreux articles intéressent notre canton :

- R. DODIN : Les passeurs des Vosges en 1939-45.
- J.Cl. FOMBARON : La frontière du Col du Bonhomme, 1870-1918.
- A. HOLTZMANN : La Tête des Faux (suite de l'article commencé dans le N° 2-1984)
- A. SIMON : Péages et octrois dans le Val d'Orbey aux XVII° et XVIII° siècles.

LES NOMS DE LIEUX DU VAL

D'ORBÈY

Wulf MULLER

CONFÉRENCE DONNÉE LE 28 AVRIL 1985

C'est pour moi un grand honneur, mais aussi une tâche redoutable que de vous parler de noms de lieux que vous connaissez sûrement mieux que moi. Il s'agit, en outre, d'une matière assez aride qu'il n'est pas facile de rendre attrayante, d'autant plus que je suis obligé de vous résumer en peu de mots le résultat de recherches parfois compliquées. Je vous prie également d'excuser mon charabia technique que j'ai essayé de limiter à deux termes : *toponyme*, qui veut dire "nom de lieu", et *anthroponyme*, qui veut dire "nom de personne".

Pour l'utilisateur de la langue, c'est-à-dire pour chacun de nous, il existe deux sortes de noms de lieux : ceux dont nous comprenons immédiatement le sens (comme *la Roche du Corbeau*, *Froide Fontaine*, *Rond Gazon*) et d'autre part ceux dont le sens nous échappe, par ex. *Lapoutroie*, *le Faudé*, *la Béhine*. Pourtant, "tout nom de lieu, à son origine, a possédé un sens précis, clair et satisfaisant pour ceux qui l'avaient choisi" (Chessex).

Si l'on veut expliquer un toponyme, il s'agit donc de retrouver sa signification d'origine. Ceci est relativement facile pour un nom comme *Altenbach*, en patois [ältèbè], "le vieux ruisseau", à condition toutefois de savoir un peu l'allemand. Vous me direz qu'il n'y a pas de jeunes ou de vieux cours d'eau. Eh bien, si ! On a très bien pu faire dévier un ruisseau pour constituer des rigoles d'irrigation, des [ràï] et des [rançi]. La rivière primitive devenait alors l'ancien ruisseau.

Il y a d'ailleurs une catégorie intermédiaire de noms, ceux qu'on comprend en partie. Dans le deuxième élément de *Beubois*, on reconnaît sans peine le mot *bois*, mais la première partie fait obstacle. Souvenons-nous que le *Beubois* est situé dans le voisinage d'un promontoire, d'une montagne arrondie, et que le nom se prononce [bøibau = beuillebaou] en patois. Or, en patois une [bøi] est une bosse, une ecchymose. On a utilisé le mot de manière imagée pour désigner une éminence. La composition déterminant (bosse) + déterminé (bois) n'est du reste pas très française. Elle rappelle les formations allemandes du type *Kreuzwald* "forêt de la croix" ou *Salzbrunnen* "fontaine du sel", littéralement croix-forêt, sel-fontaine.

Le toponyme simple *La Beau* [lè bøi] existe d'ailleurs également, toujours à Orbey. Il tire son origine d'une crête de montagne assez raide s'élevant au-dessus de Remomont.

N.B. La prononciation patoise a été indiquée entre crochets [...]. Les graphies anciennes se trouvent entre <...>.

Le passé toponymique du canton de Lapoutroie est simple et compliqué à la fois. Simple en ce qui concerne les noms germaniques (par ex. *Rossberg* "montagne des chevaux", *Barischire* = *Bergscheuer* "grande de la montagne") et les noms français (par ex. *Gros Gazon*, *Creux d'Argent* "endroit creux - ou plutôt plat - où habita la famille Dargent"). Ce même passé est compliqué, très compliqué même, par le mélange des deux idiomes. Pour démêler les interférences presque inextricables, il convient de procéder par des analyses alternantes. Encore faut-il disposer de sources écrites médiévales. Sinon, il n'y a pas moyen de découvrir qu'une appellation comme *Les Embets* doit son nom à l'allemand *Sennbach* "ruisseau du berger".

TROIS RÈGLES

Vous avez déjà remarqué qu'il faut appliquer certaines règles si l'on veut qu'une explication soit valable. Comme pour toutes bonnes choses, ces principes sont au nombre de trois :

- 1) les attestations anciennes, c'est-à-dire les formes enregistrées dans les documents anciens ;
- 2) la prononciation patoise ;
- 3) la configuration du terrain.

1. - NOUS DEVONS RASSEMBLER UNE COLLECTION DE RELEVÉS ANCIENS DU TOPONYME EN QUESTION

La tâche nous est facilitée par l'existence du dictionnaire topographique de Georges Stoffel (de 1876) et du monumental cartulaire des Ribaupierre en cinq volumes. C'est là que nous pouvons en effet puiser un certain nombre d'attestations anciennes, mais non pas toutes. Force nous est alors de fréquenter les Archives départementales de Colmar et de remonter aux parchemins et aux papiers poussiéreux.

2. - IL FAUT ABSOLUMENT CONNAÎTRE LA PRONONCIATION PATOISE DU TOPONYME

Pourquoi ? Parce que le patois représente la tradition indigène, ininterrompue du parler local. C'est une source irremplaçable. C'est du latin resté sur place, non pas ici même (car les Romains n'ont sans doute jamais habité le Val d'Orbey), mais il s'agit bel et bien de latin resté dans la région, apporté par les légionnaires et les marchands romains et transformé au cours des siècles d'après des lois particulières. "Du latin arrivé à pied du fond des âges", selon l'heureuse formule trouvée en Belgique.

Le français s'est d'ailleurs introduit tardivement dans le Val d'Orbey. Rares étaient les gens sachant parler - et surtout écrire - la langue nationale, le patois étant la langue courante de la population jusqu'au XIXe siècle et au-delà.

3. - EN CE QUI CONCERNE LA CONFIGURATION DU TERRAIN, ON IRA TOUT BONNEMENT SUR PLACE ET ON REGARDERA ATTENTIVEMENT LES LIEUX.

C'est ainsi qu'on évitera des bévues. Par ex. celle qu'on a commise lorsqu'on a voulu placer un pont, une *Brücke*, à la Broque (Orbey), à un endroit où il n'existe pas de ruisseau et partant pas de pont.

On devrait plutôt penser à un terme technique du schlittage. Une *broque* désigne en effet une sorte de chemin en rondins où peuvent passer schlittes et chariots. Le mot est attesté dès 1741 dans la vallée de la Bruche, mais en cherchant bien, on le trouverait sans doute aussi dans les archives de notre canton.

Observons un instant la manière dont s'est fixé le toponyme en question, en distinguant bien entre nom et mot courant. Ce n'est pas le nom allemand *Brücke* qui a donné le nom français *La Broque*. Le processus, bien plus compliqué, a commencé par un mot dialectal [bruk], lequel a dû passer du langage des schlitteurs alsaciens dans celui des schlitteurs francophones. Il est alors devenu un mot des patois français de l'Est. Ce n'est qu'après qu'il s'est fixé dans la toponymie locale. La création du nom s'est donc effectuée à l'intérieur du système linguistique, en l'occurrence du patois orbelais.

L'implantation du toponyme *La Broque* a eu lieu au XVIIe siècle au plus tard puisque la première attestation du nom de lieu date de 1717. - Nous allons observer tout à l'heure d'autres procédés de fixation toponymique.



Orbey, vue prise de l'eau morte.

Après ces quelques remarques préliminaires, je vous propose de faire trois coupes horizontales à travers le canton à des époques différentes et de voir ainsi le caractère du paysage toponymique vers 1200, en 1441 et enfin au XVIIIe siècle.

LE PAYSAGE TOPONYMIQUE VERS 1200

J'ai choisi l'année 1200 car là nous nous trouvons presque au début de la colonisation humaine du Val d'Orbey. Quels étaient les noms qui existaient en 1200 ? Sans doute ceux de trois parmi les cinq communes actuelles et de quelques hameaux géographiquement avantageés.

1. - ORBÉY

La commune la plus ancienne est *Orbey*, sans conteste possible, puisque en 1049 déjà le pape alsacien Léon IX y mentionne trente fermes. Le toponyme <Orbeiz> se retrouve trois fois encore en Alsace : en premier lieu les deux *Urbeis/Urbès* situés dans la partie supérieure de vallées vosgiennes, mais aussi le lieu-dit *Orbst* de Wintzenheim (en 1478 <im Orbesch>). De plus, *Urbeis* est loin d'être un inconnu dans les provinces germanophones du sud-ouest : 5 exemplaires au Palatinat, 6 dans le pays de Hessen, 1 dans le Wurtemberg (Bubenurbeis). Vu la diffusion du nom à travers les pays germaniques et son absence dans les contrées romanes, on l'expliquera obligatoirement par l'allemand.

Ūr-meis, dont le *m* en position faible (après l'accent) est devenu *b* (Ur-beis), y signifie "défrichement, essartage, clairière artificielle" et témoigne de la lutte des premiers colons contre la forêt vierge. La perte de l'*s* final dans *Orbey*, en patois [orbèi], a eu lieu en lorrain vers 1200 : c'est dire que le nom a été emprunté par les francophones au XIIe siècle au plus tard. En d'autres termes, des paysans défricheurs de langue romane habitaient Orbey dès le XIIe siècle.

2. - LAPOUTROIE

La deuxième commune de par son âge est *Lapoutroie* ou, pour être plus exact, *Schnierlach*. Vers 1090 déjà, le village de <Sconerloch> possédait une église. Le nom se décompose en *schön* "beau", *Erle* "aune" et la terminaison *-ach* (anc.h.all. *-ahi*), le tout voulant dire "belle aunaie, joli bosquet d'aunes".

Lapoutroie apparaît en 1288, dans un document concernant le droit de passage de l'abbaye de Moyenmoutier : <ai lai Poitraie>. Il s'agissait au début d'une ferme ou d'un hameau distinct mais proche de *Schönerlach*, car dans le censier allemand de 1441 on fait la différence entre <Schönerlach> et les <matten ze Buderey>, les prés situés à Lapoutroie.

Je propose de voir dans *Lapoutroie* un dérivé du substantif [pótr] "amas de liquide sale, boueux", mot connu à Gruey tout au sud du département des Vosges, mais répandu surtout dans les Alpes.

Le suffixe collectif [-āi], en français -aie/-oie se combine le plus souvent avec des noms de plantes, mais parfois aussi avec des noms de matières. Le toponyme *Lapoutroie* signifierait alors "endroit boueux, terrain détremé (par des sources)". On comparera *Lapoutracé* au Val de Villé (avec une terminaison différente) et, peut-être, *La Poutro* à Fraize.

3. - FRELAND

Fréland n'entre dans l'histoire que tardivement : 1328 <Urbach>, 1421 <Frallan, Frallon>. Mais nul doute que le village est ancien. Il faut croire qu'à *Urbach* on a vu des boeufs sauvages, des aurochs, puisqu'on doit traduire le nom par "ruisseau des aurochs" ; dénomination fréquente, voire stéréotypée en Allemagne. En ce qui concerne *Fréland*, en patois [fralan], je pense à la famille latine de FRAGILIS "fragile". En effet, les dialectologues rattachent à cette racine des mots comme [fralai] et [fralès] "éboulement".

J'avoue ne pas voir bien clair en ce qui concerne la terminaison. Une autre chose paraît cependant sûre : par sa structure, c'est-à-dire par l'absence d'article, le nom est remarquablement ancien, remontant de toute façon au XIIe siècle. Mentionnons encore les différents *Frailan* des départements des Vosges, de la Haute-Saône et de la Meuse.

4. - PAIRIS

L'abbaye cistercienne de *Pairis* a été fondée en 1138. De toute évidence, les moines ont repris le nom du lieu où ils se sont établis, c'est-à-dire dans la vallée des Basses-Hutttes, dans un endroit qui plus tard s'appellera *le Vieux Pairis* (à partir de 1175 : <vetusta Parisius>).

Ce n'est qu'ultérieurement que les moines se sont installés dans la vallée du Noirru, à l'Abbaye actuelle. *Pairis*, qui s'écrit <Paris> dès 1179, s'explique facilement par le moyen haut allemand *paradts* désignant un lieu fertile. L'emprunt *Paris* a été adapté au français au XIIe siècle déjà, car ici aussi l's final est devenu muet en patois. Il est vrai qu'aujourd'hui on prononce [pèris] en français et en patois. Mais anciennement on disait [pèri]. De nos jours encore, le patoisant prononce [vør pèri] pour *Vers Pairis* et [tchan d pèri] pour *Champs de Pairis*.

5. - REMEYMONT

Les francophones sont donc arrivés à Orbey au XIIe siècle au plus tard. Ceci se vérifie aussi avec un autre toponyme des environs de Pairis, à savoir *Remeymont*, un hameau disparu qui se trouvait au sud de la chapelle de St-Genest. Une petite étendue de prairies a d'ailleurs conservé ce vieux nom français. Les patoisants le connaissent toujours sous la forme [lé rmèimo]. Composé de *Remey* (= le nom de personne Rémy, du latin REMIGIUS) + *mont*, il apparaît dès 1175 dans une charte des moines de Pairis. Il ne faut pas le confondre avec *Remomont*.

6. - HOHNACK

Au XIIe siècle également, les comtes d'Eguisheim construisirent à Labaroche le château du *Hohnack*, attesté dès 1162. Il tire son nom de la montagne du Grand Hohnack, évidemment, visible depuis la plaine alsacienne : il risque donc d'avoir reçu son appellation à une époque très reculée, peut-être déjà au haut Moyen Age. Elle s'explique par l'emploi métaphorique de *Nacken* "la nuque" appliqué à la forme du massif montagneux. Le même nom se retrouve à Dinsheim/Bas-Rhin (1320 <an Hohen Nacke>) et dans les environs de Emmendingen/pays de Bade (1317/41 <Hohennacke>).

7. - TANNACH

Le toponyme, de formation bien ancienne, se compose de *Tanne* "sapin" et du suffixe hydronymique -ach (an.h.all.-aha) désignant un ruisseau. Dès la première attestation, 1313 <Tangnach>, le nom nous frappe par sa nasalisation incomplète d'origine romane, exprimée par la graphie <-ng->, et qui se perpétue jusqu'au XVIIe siècle. Encore aujourd'hui, les patois du canton ne nasalisent les voyelles que partiellement et il n'est pas rare d'entendre une nasale incomplète comme [an.ng] ou même une dénasalisation complète, à savoir [ã.n].

Nous venons de rassembler quelques spécimens sûrs, ou tout au moins probables, de noms remontant au-delà de 1200. Nous constatons que parmi ceux-ci six toponymes ont une ascendance germanique contre trois qui ont une origine romane. Qu'est-ce que cela veut dire ?

J'interprète le fait de la manière suivante. Je crois que les Alsaciens sont arrivés ici plus tôt que les Lorrains, peut-être déjà au IXe siècle, alors que les francophones n'ont pas immigré avant le XIe siècle. Ces derniers ont trouvé sur place certains noms germaniques attribués par les Alsaciens et qu'ils ont adapté au système linguistique français (ou plutôt lorrain dialectal). Ils en ont créé d'autres là où il n'y en avait pas encore : c'est le cas de Remeymont, mais aussi des deux villages de Lapoutroie et de Fréland qui ont dû se former à côté des établissements germanophones.

L'URBAIRE DE 1441

A la fin du Moyen Age, les seigneurs de Ribaupierre firent établir un censier très détaillé (Urbar) où figurent un grand nombre de lieux-dits du canton. Il est vrai que le relevé est plus dense pour certains endroits et moins dense pour d'autres, mais nous disposons là d'un remarquable registre toponymique qu'il faudrait publier dans son intégralité. Grâce à lui, nous pouvons suivre les progrès de l'établissement humain et de l'exploitation du sol.

A la lecture du document, on a l'impression d'avoir affaire à une région très majoritairement francophone alors qu'en 1200 la francisation n'était arrivée qu'à ses débuts. Certes, il existe des omissions - telles la vallée de Tannach et toute la région de Labaroche - mais même là des sources

plus tardives ne font que confirmer le caractère français des lieux-dits anciens.

Effectivement, parmi la cinquantaine de lieux-dits autour de Tannach, deux ou trois seulement sont d'origine allemande : *Tannach* lui-même, *Housserousse* et les *Steinaulx*, qui lui risque d'avoir été formé sur le radical *Stein* "pierre".

Une exception cependant est à signaler. Alors que vers 1300 environ la majorité des habitants du Val d'Orbey parlaient déjà un dialecte de type français, les environs des Basses et des Hautes Huttes étaient encore germanophones en 1441.

Mais même là, certains indices font apercevoir la présence d'éléments *welches*. Ainsi la <Welsche Matte>, aujourd'hui [lé walchmat]. Ou encore le lieu-dit [lo bœil] aux Basses Huttes, dont le [-i-] est une survivance de l'anc.h.all. *buhil* "Bühel, colline". *Buhil* (avec <-i->) est attesté en Alsace jusque vers 1300 : c'est en effet à cette époque-là que les premiers colons romans ont dû habiter les Basses Huttes.

Je voudrais maintenant parler brièvement de quelques toponymes qui font leur apparition entre 1200 et 1441 et qui figurent dans le censier des Ribaupierre.

8. - LE BONHOMME

Le Bonhomme s'appelle au Moyen Age <JudelinBhuB>. Dès 1317, il possède une église : <des gotzhuBes ze bruder JudelinBhuB>. Ce frère (Bruder) était peut-être un ermite s'occupant du modeste hôpital destiné aux voyageurs. Le nom s'est d'abord transformé en <JüdlīBhuB> (1467), plus tard probablement en * Jiedlishus et a subi à ce stade l'attraction du nom de la ville de St-Dié (1571/72 <DiedliBhauBen>), car St-Dié se disait <sant Diedolt> (1464) en alsacien. Cette curieuse transformation a été rendu possible parce que la tradition allemande avait disparu du Bonhomme au XVIe siècle.

En 1343, un document latin nous apprend la version française du toponyme : <pedagium de Bono Homine>, dénomination s'appliquant apparemment au col. Un peu plus tard, vers 1363, le <Boinhomme> se fixe au village même, ce village qui, dans une charte de l'abbé de Moyennoutier de 1288, s'était vu appeler <Beffroi>. Ceci - selon toute apparence - d'après le beffroi du château-fort du Gutenbourg.

Le problème du nom du village, fort compliqué, ne saurait être résolu ici. Le mot *bonhomme*, en tout cas, s'applique souvent à des objets verticaux ressemblant de près ou de loin à une forme humaine. Est-ce que c'est le beffroi du Château qui aurait servi de modèle ? Ou bien un signal en pierre érigé sur le col ? Signalons qu'en Valais un *bonhomme* est une pyramide de pierres édiflée sur un sommet alpin.

9. - LABAROCHE

Labaroche signifie "la paroisse". Son homologue allemand *Zell* (depuis 1302 <Celle>) fait référence à une exploitation monastique, sans doute une ferme appartenant à une abbaye. Il a été repris tel quel en français, sous la forme <Payonzelle> (1564), dont le premier élément doit représenter un nom de personne, celui du fondateur de l'établissement monastique vraisemblablement. La dénomination actuelle <la Baroche> ne se trouve pas avant 1609. Il est vrai qu'on remarque des noms de sens voisin déjà en 1518 <Haute Paroisse> et, sous un déguisement allemand, dès 1441 (<uB dem ganzen kilchspel zŭ Zell>).

10. - ERGERSMATT - HACHIMETTE

Les fourches patibulaires de la seigneurie de Hohnack s'élevaient à *Ergersmatt*, originellement un pré (Matte) appartenant à un nommé *Erger* ; ce pré est plus tard devenu un hameau. Il y a toutes les chances que le nom se perpétue dans l'actuel *Hachimette*, en patois [hètchimèt], du moins partiellement. La seconde partie du nom *-mette* semble bel et bien correspondre à l'allemand *-matt*.

Ergersmatt a pu être le quartier inférieur de Hachimette. *Eschelmer*, connu depuis 1241 et signifiant "le marais des aunes", en formait alors le quartier supérieur. L'élément initial de <Eschliemehr> (1581) a été repris à l'allemand et francisé en *Hachi-*. Cela n'explique pas cependant d'où vient l'*h* du début.

11. - LES EMBETS

Les Embets, en patois [léz èmbè], est transcrit en 1441 soit sous la forme allemande <im Senbach, im Sembach> soit sous la forme romane <im Sennebeh>. *Bach* "ruisseau" a donc été adapté en français en [bè], tout comme dans *Altenbach* [èltèbè].

12. - LIMBACH

Ceci n'est pas le cas de *Limbach*, en 1441 <Lintpach, Linpach, Limpach> "le ruisseau des tilleuls", en patois [lo lèbètch]. Là, l'allemand *Bach* a donné comme résultat [bètch]. On ne peut que deviner les raisons de ce traitement divergent. Je crois que la variante [bètch] constitue un emprunt plus récent que [bè] et que la divergence est donc d'ordre chronologique.

13. - LA BEHINE

La Béhine s'appelle en 1421 <la Bachiene>, en 1441 <Beschbach>. Dans la première syllabe, il y a une fois une aspirée (Béhine), une fois une chuintante (Bachiene, Beschbach). Dans le premier cas, celui de l'aspirée, on

a non seulement *Béhine*, mais encore, en 1441, <Behenelle>, qui doit s'interpréter comme "petite Béhine". Dans le second cas, celui de la chuintante, on a en dehors de <Bachiene> et de <Beschbach>, le lieu-dit du Bonhomme *Bagenelles* qui n'est autre que le continuateur de <Behenelle> "petite Béhine".

Afin de tenir compte des deux aboutissements consonantiques différents, je proposerai de nouveau une explication d'ordre chronologique. Les francophones ont dû emprunter deux fois - à deux époques différentes - l'hydronyme allemand **Bachina*, un dérivé de *Bach* "ruisseau" par le suffixe germanique *-ina*. La gutturale germanique [x] = (a)ch a d'abord donné [h] (*Béhine*) en roman. Lorsque l'anc.h.all. tardif a changé le [x] guttural en [ç] = (i)ch, les Welches ont une nouvelle fois emprunté le nom de la rivière, cette fois avec [ch]. Ce résultat plus récent *Béchine* s'est perpétué jusqu'aux XVIIIe/XIXe siècles, mais a complètement disparu aujourd'hui de l'usage oral.

14. - NOMS FRANCAIS

A côté des noms provenant de l'allemand, le terrier de 1441 offre toute une série de noms authentiquement français, créés par des Lorrains immigrés qui ont apporté leur langue maternelle, un dialecte de type français.

Ainsi, pour donner quelques exemples, derrière le lieu-dit <Buttir> (à Remomont) se cache *La Poture*, un dérivé de *porte*. Il a dû y exister une porte ou simplement un passage dans la clôture d'un pré. Le lieu-dit n'a d'ailleurs pas tardé à disparaître.

<Scherremont> représente sans doute un nom de personne + *mont*. Au XVIIIe siècle, il s'écrivait <Charimont>. Ce toponyme de la région de Busset est oublié aujourd'hui.

Derrière <Muntigon> on devine sans difficulté un *Montillon*, de la famille de *mont*. De même, *Noiregoutte* est noté <Nùgutte>, *Roche* <der Ratschey>, *Grand'Goutte* <in dem Grangot>.

Pour Fréland, nous possédons même un petit registre français de 1421 qui fait état de lieux-dits français comme <Pirouze Goutte, la Combe, la Moienne Goutte, les Champs de la Rouche, Virimont> etc.

LA TOPONYMIE AU XVIII^e SIÈCLE

Au XVIIIe siècle, la physionomie du réseau toponymique a de nouveau changé. Grâce aux merveilleux plans de 1760, déposés aux Archives départementales, nous sommes à même de relever le nom du moindre lopin de pré dans le Val d'Orbey. Il y a plusieurs centaines de noms de terroirs : 260 uniquement à Orbey.

Le fait saillant est que le sol est maintenant exploité jusque sur les hauteurs, jusque vers 1000 ou 1100 mètres et que l'exploitation intensive du sol a produit beaucoup de noms du type *Champs Poreau*, *Pré Louseau*, avec indication du nom du propriétaire. Il en découle que ce genre de toponyme est moins stable que les autres, puisqu'il tend à être remplacé par le nom du nouveau

propriétaire ou du nouvel exploitant.

Fait curieux, la fluctuation s'étend aussi à d'autres domaines. Ainsi la majorité des lieux-dits allemands des environs des Basses et des Hautes Huttes ont disparu sans laisser de trace. Des noms français les ont remplacés, par ex. *Mossure*, *Rain du Pair*, *Linge*, *Sombrevoir*, *Pré du Bois*.

ET MAINTENANT ...

Lorsque nous jetons un coup d'oeil sur la nomenclature actuelle du Val d'Orbey, nous apercevons sans peine son caractère roman, francophone. C'est que le pénible travail du défrichement a en grande partie été accompli par les agriculteurs arrivés de Lorraine.

A Labaroche, pas un seul nom germanique ne nous a été transmis. Cela veut dire que les paysans romanophones s'y trouvent installés depuis de longs siècles et qu'ils ont su dominer de bonne heure la rude nature montagnarde.

C'est autour de Pairis et des Hautes Huttes qu'il subsiste un maximum de noms allemands. Il y a deux raisons à cela. D'une part, la frontière linguistique est bien proche. D'autre part, l'abbaye de Pairis a longtemps su garder son caractère germanophone.

En fin de compte, on peut dire que c'est le magnifique travail des gens d'ici qui a réussi à donner au paysage du Val d'Orbey le charme que nous admirons tant, lui conférant en même temps son inoubliable cachet toponymique.

QUELQUES OUVRAGES

Karl ALBRECHT, *Rappoltsteinisches Urkundenbuch 759-1500, Quellen zur Geschichte der ehemaligen Herrschaft Rappoltstein im Elsass*, 5 vol., Colmar 1891-1898.

Pierre CHESSEX, *L'origine et le sens des noms de lieux*, Neuchâtel-Paris 1945.

Albrecht GREULE et Wulf MULLER, *Béhine, ein germanisch-romanischer Bachname*, dans *Beiträge zur Namenforschung*, nouvelle série 9 (1974) p.83-101.

Wulf MULLER, *Die Siedlungs- und Flurnamen von Urbeis (Orbey) im Oberelsass*, Berne-Francfort 1973.

Wulf MULLER, *Une ancienne zone de contact : le Val d'Orbey (Haute Alsace)*, dans *Zwischen den Sprachen, Siedlungs- und Flurnamen in germanisch-romanischen Grenzgebieten*, Sarrebruck 1983, p.313-341.

Georges STOFFEL, *Dictionnaire topographique du département du Haut-Rhin comprenant les noms de lieu anciens et modernes*, 2e édition, Mulhouse 1876 (réimpression 1974).

Auguste VINCENT, *Toponymie de la France*, Bruxelles 1937 (réimpression 1981).

IL Y A CENT ANS...

NAISSAIT LE PETIT TRAIN...

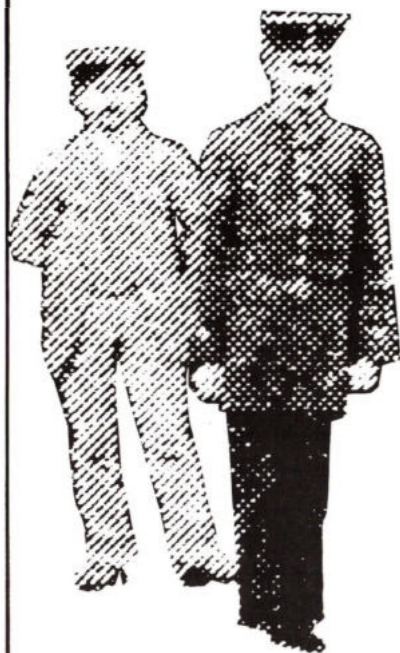
Le 18 janvier 1885 était inauguré en grande pompe le Chemin de fer de la Vallée de Kaysersberg ou "Kaysersberger Talbahn". Les fastes et l'enthousiasme se donnèrent libre cours une deuxième fois le 1er décembre 1885, pour la mise en service du tronçon de Kaysersberg à Lapoutroie. Le petit train parcourut vaille que vaille la vallée durant soixante-cinq ans, avant de disparaître définitivement en 1950. Son rôle économique fut bien modeste mais il s'est taillé une place de choix dans le folklore de la vallée. Ses lenteurs, essoufflements et déraillements excitèrent la verve de maints farceurs, chansonniers et poètes. Rappelons les articles de MM. Gérard Blanck et Henri Hobel dans la presse locale et ce bulletin.

Pour célébrer cet émouvant anniversaire, nous dédions au petit train ce poème patois que M. Pierre DEMANGEAT composa il y a quelques années.

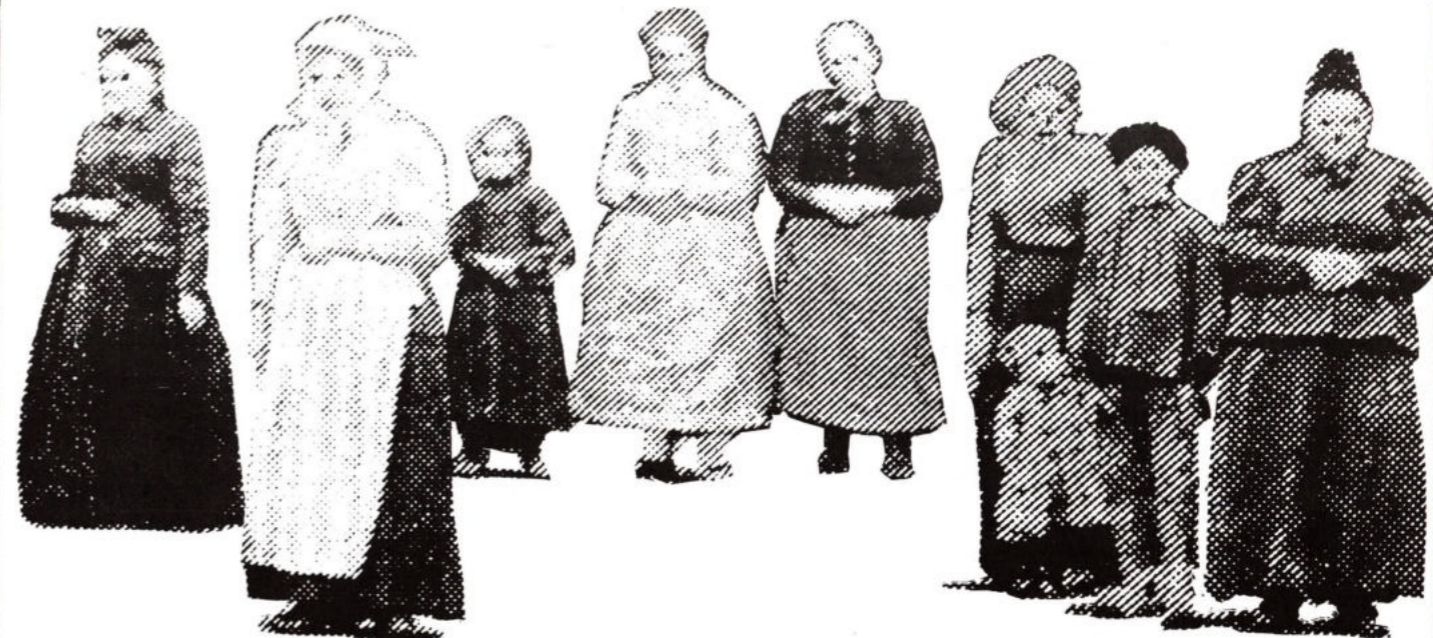
DA LO TA...

un poème de **Pierre DEMANGEAT**

Dje m'sové, é vo aussi,
E n'i mi tant do ta
Qu'on avou èvô toussi,
E po sô de robè s'la
I tchémi d'fiê qu'on nammô
Lè brouatte de Hèchimette
Sir lè pu belle machine qu'on trovô
D'annqu'é l'io dè camionette.
Poqué l'avou nammè dîna?
E no avou jamais fait d'mô!
Boto lè rajo varou qu'elle a.
Mais sou que n'a mi bénaidrô
Ça qu'enn pessô mi è Orbeï.
E n'é jamais pu schmèquè s'la!
Sa mi qu'sa monteusse trobé peï
Mais Lèpoutraye "Chef-lieu" vala!
"Botche, coche te" dirô grand-mère
Ça mi lè pône d'avou dè deuchtrasse,
Ça bé do ta d'noté grand-père
Qu'on pessô lè moyou d'jeimasse.
On irr tout fiér de d'vallè è Colmeurr
On n'y allô mi si sova,
Po z'èchtè inn hèbit, ré d'valeur,
Po inn gamin que cra.



Hèchimette, on peurno lé bilet,
Inn paou d'couaraye en ètanndant lo train.
Quant on lo vèyo èrrivè
Fallô t'ni papa é maman pa lè main:
S'ir mi lo plan d'nallè s'faire fratchi,
Enn souètt machine po l'arrètè!
Adieu vouyètch! Adieu habit!
On n'sandjô mi d'haoutè d'viquè.
Queï d'joye da lè wagon
Po s'botè è lè f'nèit'
De trèvièchi lé po
De s'pirr lé d'gen, lé beïte.
Daouss hourr' po d'vallè è Colmeurr:
E n'allo n'aque lo va!
De temps en temps enn fraye d'beurr,
On avou mi lo ta.
Keïspè, Kienntzeï, Marville:
E rèsant lé muche, è kèrgeant da lè vin'.
Enn fou lo po d'Indjéville.
On se lançô, tochant, chalant, queï potin!
Cratchant lè tampf, on èrrivô enfin...
Nor' n'aque dé racou, on se fèyô trètè d'pochèi.
On aymô tout d'mèim bé lo train.
Mais poqué qu'é n'a jamais v'nu è Orbeï!!!





LES DOMINICAINES D'UNTERLINDEN de COLMAR à ORBEY

Quelques notes d'histoire

Soeur ELIE

Le 11 Novembre 1973, avait lieu le transfert du monastère des dominicaines - monastère St Jean-Baptiste d'Unterlinden - de Colmar-Logelbach au Holnet, au-dessus d'Orbey.

Evoquer l'origine du monastère nous fait remonter au 13ème siècle - en 1232 très exactement - et le situer dans ce qui est actuellement le musée Unterlinden. Les dominicaines y ont effectivement vécu jusqu'à la Révolution Française : elles furent expulsées en 1792.

Après un siècle environ d'interruption, une soeur d'origine alsacienne, soeur Maria-Dominika Wernert, entrée au monastère d'Oullins, venait avec quatre autres soeurs refonder Unterlinden en 1899.

Logées d'abord au moulin Stenger puis, en 1905, rue St Josse, elles furent très vite à l'étroit. C'est alors qu'elles achetèrent en 1926 la "villa d'été" Herzog à Logelbach. La communauté comptait alors 22 soeurs. Elles y restèrent jusqu'au transfert en 1973.

Quand se crée le monastère, au 13ème siècle, Colmar est déjà élevée au rang de ville depuis 1220 et même de ville impériale en 1226. Elle n'abrite pas encore de couvent de dominicains. Par contre, il en existe un à Strasbourg depuis 1224.

Le développement de l'Ordre dans cette région est exceptionnel. Avant la fin du siècle, sur 58 couvents de moniales, 40 sont allemands. Dès 1303, quand la Province dominicaine se scinde en deux, la Saxe compte 9 monastères et sur les 65 de Teutonie dont Colmar fait partie, 7 sont strasbourgeois ! Rappelons-nous que depuis la fin des Carolingiens jusqu'au 17ème siècle, Colmar sera une ville allemande : de 925 au Traité de Westphalie en 1648.

Pour résumer en quelques lignes les débuts de l'Ordre, disons que son fondateur, Dominique de Guzman, un jeune chanoine espagnol qui accompagnait son évêque dans le Sud de la France, fut ému des progrès de l'hérésie cathare et de l'ignorance doctrinale des chrétiens rencontrés. Il décida de rester prêcher Jésus-Christ et fit des Prêcheurs des frères qui se rassemblèrent autour de lui.

Groupant quelques jeunes femmes converties, il fonde le premier monastère, Ste Marie de Prouilhe (Aude), avant même celui des frères : Fanjeaux puis Toulouse. De son vivant, il fonde encore St Sixte à Rome et Madrid.

Le développement économique et politique des villes coïncidant avec la naissance des Ordres Mendiants, c'est dans les villes que les dominicains s'implanteront et, à Colmar comme à Prouilhe, les soeurs vont précéder les frères !

Dominique, mort en 1221 sera canonisé en 1234.

A Colmar, tout commence par le projet de deux veuves de se consacrer au Seigneur. Elles se réunissent avec leurs enfants dans la maison de l'une d'elles : "Unterlinden" (sous le tilleul). D'autres femmes se joignant à elles, Frédéric, abbé de Munster leur céda une maison plus spacieuse : "Ufmühlen" jouxtant une chapelle dédiée à St Jean-Baptiste.

Aidées dès le début par un dominicain de Strasbourg, le frère Walther, un saint homme fort érudit, elles désirent être incorporées à son Ordre. Les deux fondatrices, Agnès de Mittelheim et Agnès d'Herenkheim, entreprennent dans ce but une démarche peu commune pour l'époque : aller elles-mêmes à Rome. Un document sur lequel nous reviendrons, les "Vitae Sororum"(2) y fait une brève allusion. On ne peut que déplorer cette brièveté puisqu'il ne nous reste aucune chronique relatant ces faits, et imaginer sans peine les péripéties d'un tel voyage pour ces deux femmes !

On sait par contre qu'à Rome, elles séjournèrent au monastère de St Sixte et prirent l'habit de l'Ordre à leur retour. Elles ne seront officiellement incorporées à l'Ordre qu'en 1245 (3). Comme leurs frères, les moniales s'engageaient à vivre sous la Règle de St Augustin et les Constitutions des Prêcheurs.

Quand Colmar s'entoure d'un mur d'enceinte, Ufmühlen se trouve "hors les murs", à la merci des pillards et des bandes armées qui foisonnent. Elles reviennent donc à Unterlinden et entreprennent de l'agrandir peu à peu.

Plusieurs légendes sont nées autour d'une statue de St Jean-Baptiste que la communauté possède encore et que les soeurs auraient ramenée d'Ufmühlen. L'une d'elles dit que la statue, enfouie sous terre, aurait appelé les soeurs - en dialecte alsacien ! - pour qu'elles la déterrent et l'emportent avec elles. Une autre dit que c'est sur son conseil que les soeurs seraient revenues en ville. Légendes, bien sûr, mais qui prouvent la dévotion de la communauté pour son saint patron dès l'origine.

Les "Annales et chronique des dominicains de Colmar" (4) nous apprennent qu'après avoir construit un "dortoir de pierre", fait remarquable pour l'époque, elles achevèrent un cellier en 1275, après le choeur et le cloître.



AD TE LEVAVI ...

Manuscrit de la Bibliothèque Municipale de Colmar



En 1926 avait lieu la consécration solennelle de l'église par Albert le Grand, dominicain, ancien évêque de Ratisbonne.

En 1278, le couvent est "ceint d'un mur de 20 pieds". La même année, le chroniqueur tient à noter qu'elles avaient acheté une horloge pour 6 mark !

Parlant des établissements de la région, le dominicain Bernard Gui (5) qualifiera Unterlinden de "magnum & opulentum" (imposant et opulent). Unterlinden gèrera très vite un imposant patrimoine (rentes - cens - revenus sur des maisons ; elles auront une cour dmière à Eguisheim). Elles pratiqueront généreusement l'aumône : c'était d'ailleurs une règle dans toutes les abbayes et monastères. Elles le font même pendant les nombreuses disettes dont elles sont elles-mêmes victimes. Le chroniqueur colmarien note qu'en 1282, les soeurs furent réduites, pendant six semaines, n'ayant plus de pain que deux fois la semaine, à se nourrir d'une sorte de brouet sans cependant cesser de secourir les pauvres : il s'en présenta 1 600 au couvent ...

Il n'empêche que si une telle opulence, comme le dit Georges BISCHOFF dans l'Histoire de Colmar (6), eut un rôle économique très positif et mit la ville en contact avec son "hinterland" direct, elle sera aussi peu à peu perçue comme un contre-témoignage et ne fera que "renforcer le succès de la Réformation dans les classes populaires".

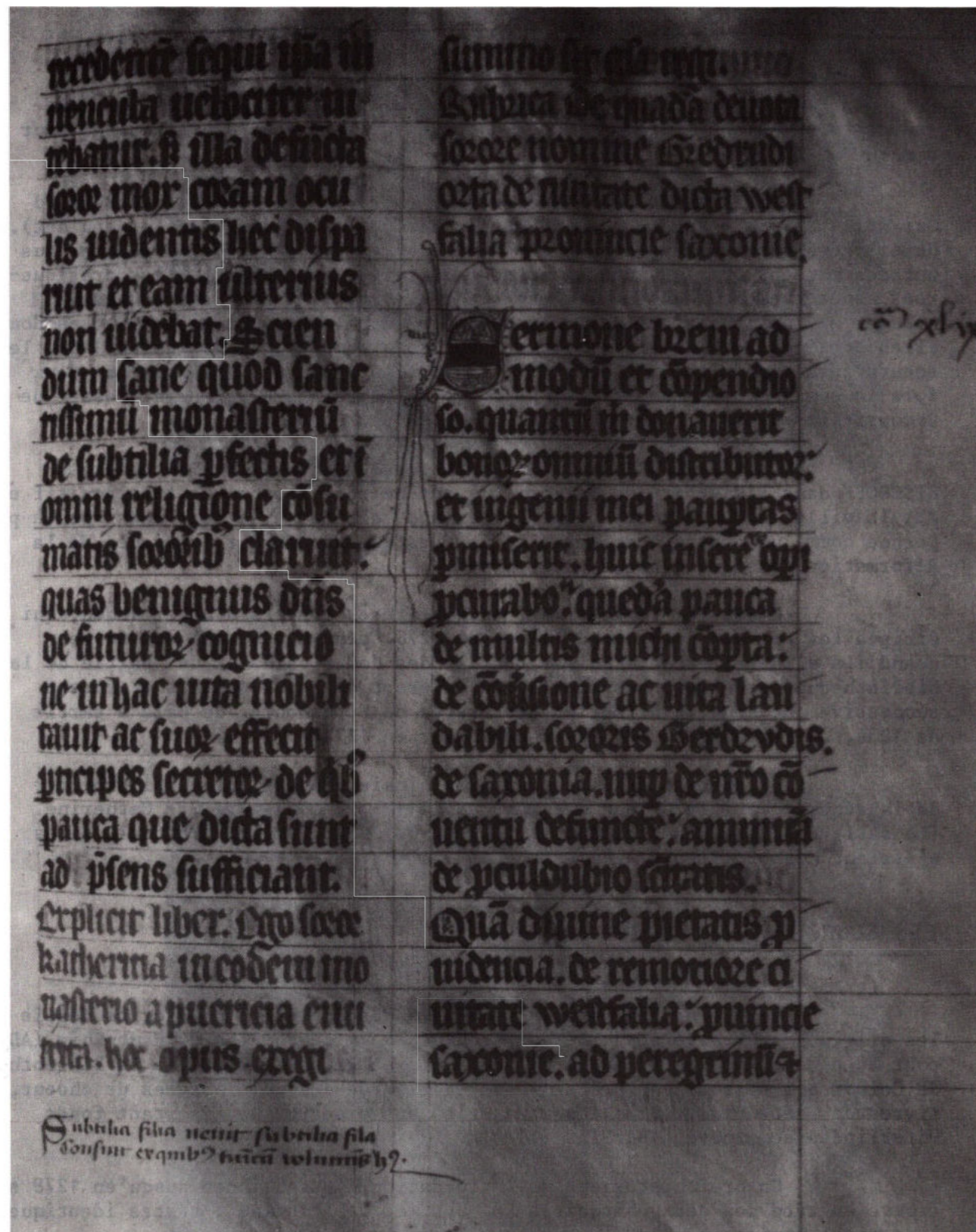
C'est le frère Volmar, architecte et convers d'Unterlinden, qui dirigea les travaux comme il dirigea, en 1278, ceux du couvent des frères quand ils s'installeront à Colmar (Eglise des dominicains et une partie de la bibliothèque actuelle). Les soeurs les aidèrent de leurs deniers et furent successivement sous la direction des frères de Strasbourg, de Bâle à partir de 1234, de Fribourg en 1268 puis de Colmar en 1278.

Un dernier établissement dominicain viendra lui aussi profiter de la sécurité à l'intérieur des murs en 1311 : le monastère Ste Catherine. (La salle des Catherinettes en est le vestige). Béguines à Katzenthal, elles s'étaient d'abord fixées à Ammerschwihr.

LES SOURCES

Ce qui est parvenu jusqu'à nous des documents manuscrits depuis les origines, se trouve conservé aux Archives Départementales du Haut-Rhin (ADHR) pour la plus grande part, aux Archives Municipales de Colmar et à la Bibliothèque de Colmar qui possède une précieuse collection de graduels, livres de choeur, livres de piété etc... Bien des manuscrits ont disparu. Un important fonds Unterlinden se trouve à Berlin. (7)

Un bref historique de la fondation d'Unterlinden jusqu'en 1278 se trouve en tête des deux obituaires (8) U.L. et dominicains : textes identiques à de rares variantes près.



" EXPLICIT LIBER. EGO SOROR KATHERINA ... "

Fin du livre "Moi Soeur Catherine, élevée dans ce monastère depuis mon enfance, j'ai achevé ce livre ". (En rouge, manuscrit 506 de la Bibliothèque de Colmar)

Les "Vitae sororum" (9) manuscrit 506 de la Bibliothèque, est une très belle copie du 15ème siècle. L'original (fin 13° - début 14°) n'a pas été retrouvé. L'auteur, soeur Catherine de Gueberschwih, raconte la vie de 39 des premières soeurs d'Unterlinden jusqu'à l'"Explicit" reproduit ci-contre. (10)

Dans ce manuscrit s'ajoutent plusieurs chapitres qui nous permettent de connaître, entre autre, la vie d'Elisabeth Kempf. Entrée à 6 ans, elle fut une prieure célèbre pour son érudition. Elle parlait un latin fort châtié qu'admira le frère Conrad d'Asti, Maître de l'Ordre de 1462 à 1465, lorsqu'il visita Unterlinden. Comme à cette époque la langue "vulgaire" prenait le pas sur le latin dans les écrits, Elisabeth permit à ses soeurs et à beaucoup de moniales de profiter de ses traductions rapidement diffusées en Allemagne.

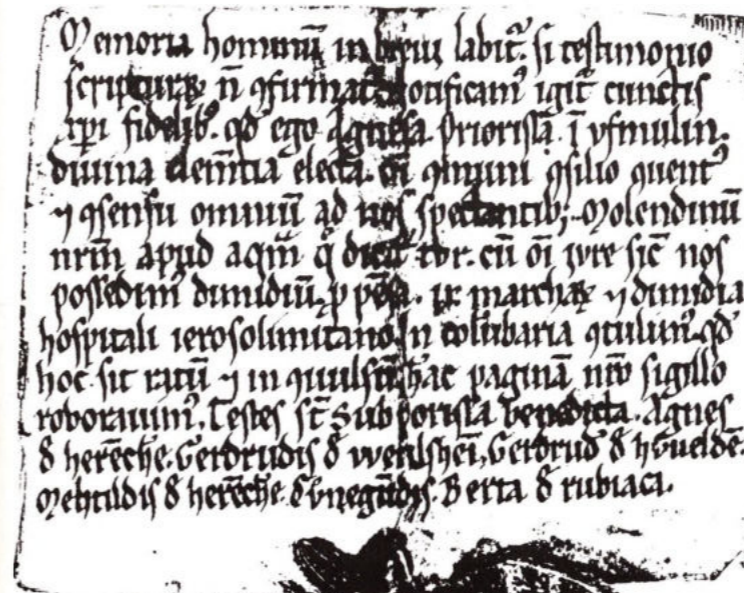
Ajoutons à ceci les "Annales et Chroniques des dominicains de Colmar" fort savoureuses, dont Gérard et Liblin avaient publié la traduction en 1854.

Le chanoine Beuchot, de St Martin de Colmar, avait publié à partir de 1916 une histoire fort bien documentée d'U.L. sous forme de 3 articles dans le "Kirchenkalender". Aucun travail systématique sur les sources n'a été entrepris depuis.

LES VITAE SORORUM

Livre d'édification, donc genre littéraire fort éloigné d'une chronique, il nous fournit néanmoins bien des renseignements sur les mentalités, les coutumes, la vie d'Unterlinden à l'origine.

Livre d'édification, mais non légende. La charte ci-contre (11) mentionne les noms de la prieure et fondatrice, Agnès, et des membres de son Conseil. L'histoire de trois de ces soeurs figurent dans les Vitae : Agnès d'Herenkheim, Bénédicte d'Eguisheim, Berthe de Rouffach.



CHARTE DU XIII° SIÈCLE

donnée par

"Agnesa, prieure d'Ufmulin"
(ligne 3)

La prieure appose son sceau.

Les témoins sont "Agnès
d'Herenkheim... Bénédicte
d'Eguisheim... Berta de Rouffach"
(lignes 10 à 12)



Que nous apprennent ces Vies ? Entre autre, que l'on entraît à tout âge au monastère, parfois même de jeunes femmes mariées avec leur fillette en bas âge, l'époux consentant entrant parfois lui-même en religion. Peu de femmes savaient lire à cette époque ; ce sont ces petites filles ou celles que leurs parents confieront au monastère dont on citera plus tard l'érudition ou le talent de calligraphe.

Citons Adélaïde d'Epfig ou Gertrude de Rheinfelden. Sa mère, elle-même moniale, vit un jour la main de la jeune copiste resplendir comme le soleil. Elle comprit ainsi que "quand elle copiait à la sueur de son front" son labeur était agréable au Seigneur. C'était effectivement un labeur astreignant et pénible. Le mot "desudavit" de Catherine le dit fort bien : il faudrait dire : "suer sur.." si l'expression n'avait actuellement une nuance un peu vulgaire que ne rend pas le latin. (12)

Cette vie austère et rude, elles l'assument vaillamment, "avec allégresse" même pour certaines. Capables d'exploits ascétiques incroyables, elles partagent le goût un peu naïf de leur époque pour le merveilleux mais quand Catherine raconte si volontiers visions et miracles, elle sait garder la note juste : "Avant tout, la charité .."

Un exemple d'ascèse héroïque parmi bien d'autres : Soeur Adélaïde de Sigolsheim, pendant son oraison nocturne, se plongeait plusieurs fois l'hiver dans l'eau glacée jusqu'à ne plus sentir ses membres. Rhabillée, elle continuait à prier nu-pieds, à la porte du chœur jusqu'à l'heure de l'office !...



Nous trouvons aussi la charmante soeur converse Gertrude qui, bouleversée par l'office du Vendredi Saint, sanglote encore le jour de Pâques. C'est le Christ ressuscité qui lui apparaît pour le lui reprocher tendrement....

On dit d'Anne de Wineck que "dans le bonheur comme dans le malheur, la louange ne quittait pas ses lèvres".

Soeur Adélaïde d'Epfig, est tourmentée par la crainte d'être damnée - trait typique de son époque - jusqu'au jour où elle supplie le Seigneur de permettre au moins, si tel est son bon plaisir, qu'elle ne cesse jamais de l'aimer et ... la tentation la quitta !

Beaucoup se recrutent dans la petite ou moyenne noblesse locale. Pour n'en citer que quelques unes, nous trouvons même la jeune Stéphanie de Ferrette, fille du Comte Frédéric, Hedwige de Gundolsheim dont la famille avait construit le château de Hohlandsburg. Nommons aussi Elisabeth Jungholtz : le château de sa famille datait du 11ème siècle, et Gertrude de Girsperg. Ses frères furent mis au ban de l'Empire et leur château rasé. Surmontant son chagrin, elle se réfugie à l'église, s'y prosterne puis récite le Te Deum...

Mais à côté de ces filles de haut lignage, la petite soeur converse Gertrude d'Herenkheim a sa place.

Lorsqu'on considère l'extension extrêmement rapide des monastères, il paraît évident que la charge spirituelle, intellectuelle et souvent matérielle des soeurs (la cura monialum) posait très vite des problèmes. Les frères tentèrent de s'en dégager à plusieurs reprises et eurent momentanément gain de cause en 1252 sauf pour Prouilhe et St Sixte.

Unterlinden et les monastères allemands furent privilégiés.

Un légat du Pape, le cardinal Hugues de St Cher, dominicain, joua un rôle important dans les débuts d'Unterlinden. Son nom revient dans bien des chartes : il recommande la fondation à la générosité des fidèles, donne son accord pour le retour à Colmar etc... C'est lui qui exige que les frères de la Province d'Allemagne gardent la charge des monastères. (13)

Quand il devint Provincial, le premier prieur du couvent de Colmar, Herman de Minden, alla même plus loin et demanda que les frères chargés de la direction des soeurs soient très instruits et leur donnent un enseignement fréquent. C'est, dit-il, en raison de la culture de ces soeurs. (14)

Ce point est important. Quand le mouvement de la mystique rhénane commença à se répandre au 14ème siècle, elles seront prises dans sa mouvance et ainsi mieux aptes à en recueillir les fruits.

Nous y reviendrons.

NOTES

- 1 - Miniature illustrant " Ad te levavi " (Manuscrit de la Bibliothèque de Colmar)
- 2 - Bibliothèque de Colmar. Manuscrit 506 " Vitae primarum sororum " folio 2 verso
- 3 - A Lyon, le 4 Septembre 1245. Archives Départementales du Haut-Rhin (ADHR), H. Unterlinden 1/1 n° 1
- 4 - " Annales et chronique des dominicains de Colmar ". Manuscrit de Stuttgart. Traduction de GERARD et LIBLIN. (Colmar.Decker. 1854)
- 5 - Bernard GUI dominicain (1262-1331) rédigea une précieuse compilation des chroniques de son époque.
- 6 - Histoire de Colmar (Privat. 1983) sous la direction de Georges LIVET, page 81.

- 7 - Francis RAPP. in " Mystique rhénane ". Colloque de Strasbourg. (P.U.F. 1963)
- 8 - Obituaire : registre où étaient consignés les noms et date de décès des membres du couvent et de certains de leurs proches et bienfaiteurs.
Obituaire d'Unterlinden : Bibliothèque de Colmar. Manuscrit 302.
Obituaire des dominicains : ADHR, manuscrit 576.
- 9 - " Vitae sororum " : Mme Jeanne ANCELET-HUSTACHE a publié l'édition critique de ce texte latin, dans les Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen-Age. (Paris 1930) Une traduction est envisagée. Ce sera la première si l'on excepte les " Fleurs dominicaines " du Vicomte de BUSSIERE (Paris 1864). Traduction peu fidèle au style du texte. Assez édulcorée, elle est plutôt une paraphrase très " 19ème siècle ".
- 10 - Manuscrit 506 folio 119 verso. En rouge : " Explicit Liber Ego soror..."
Fin du livre. " Moi, soeur Catherine, élevée dans ce monastère depuis mon enfance, j'ai achevé ce livre ".
- 11 - ADHR, H/Malte 25/1. Transaction avec les Chevaliers de St Jean (Ordre de Malte) de Colmar. Agnès d'H. Chapitre XXI
Bénédicte d'E. " X
Berthe de R. " XX
Ce document est le premier qui mentionne UFMULIN ou UFMÜHLEN pour les Archives de Colmar.
- 12 - " Ad te levavi ". Introït du 1er dimanche de l'Avent. Bibliothèque de Colmar. Manuscrit 136 folio 3 verso.
- 13 - Hugues de ST CHER. 10 Février 1257. ADHR H/Unterlinden 1. 4/5bis n° 1.
- 14 - Herman de MINDEN cité par HUGUENY et THERY. " Introduction aux sermons de Jean TAULER. (Desclée 1927 p. 34).

Dans le prochain Bulletin, vous lirez la 2e partie :

" Le temps des épreuves : XIV° - XVII° siècles "



QUELQUES ETYMOLOGIES

Pierre COLIN

la Tête des Faux

C'est le nom d'un massif partagé entre plusieurs communes du Canton de Lapoutroie. Ce site a été le théâtre de combats violents aux environs de Noël 1914.

On a tenté d'expliquer le mot Faux en essayant de le rattacher au latin fagus = hêtre. Or, si on applique les règles de la phonétique à fagus, compte tenu de l'évolution dans le domaine lorrain de a vers ai, on parvient à un résultat voisin de fai, ou de fais, ou fays. Pour obtenir "au", il faut partir par exemple du groupe "al" avec un "l" qui se vocalise.

Le hêtre, dans une zone assez étendue, se dit en patois bocho ou bohho, ou bouhho, suivant les localités ; il s'agit d'un mot qui prolonge un latin médiéval boessonus, fourni par le Glossaire de Du Cange. A la Bresse, on ignore le mot bocho, un hêtre devient enne hêhhe, mot d'origine germanique alors que le précédent pourrait bien être gaulois. Pour trouver des descendants de fagus, il est nécessaire de se rendre à l'ouest du domaine lorrain.

Alors d'où vient faux ? pas de falx, falcis, la faux, mais très vraisemblablement d'un gallo-roman *faldus, qui est un déverbal de *faldare, issu du germanique *faldôn : faire du charbon de bois.

Renseignements pris, il y a bien eu des charbonniers autrefois à la Tête des Faux.

le Faudé

Il s'agit d'une montagne bien connue des habitants du Canton. Ce nom a bien fait travailler les imaginations. La facilité veut qu'on le coupe en deux, que fau-, soit l'adjectif faux, et que -dé, soit la forme patoise de Dieu, d'où Faudé = faux dieu. Tout comme on a expliqué Bussang par bu/sang, d'où sang bu. On ne fait plus d'étymologie en s'appuyant sur des rébus, un peu à la manière de ces gens qui autrefois avaient envie de paraître et se faisaient enregistrer un blason avec armes parlantes.

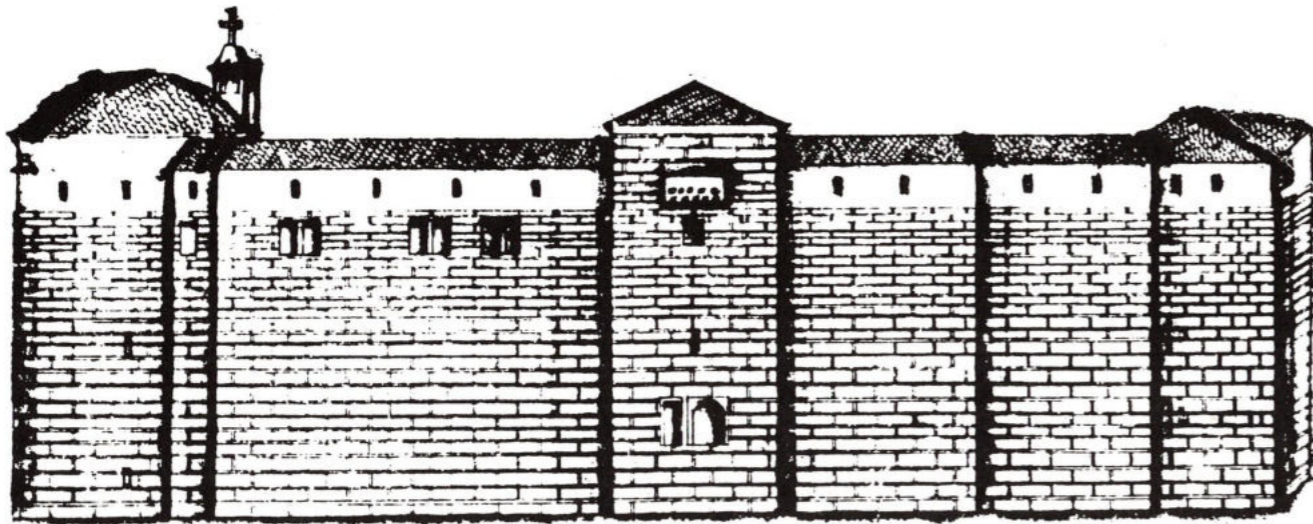
Recueillons très vite ces légendes et ces essais d'explications populaires souvent pleins de poésie, mais il ne faut pas en rester là. Là encore, je proposerais un dérivé du même *faldare : faire du charbon de bois ; pourquoi ne pas donner *faldarius avec le sens de charbonnier ?

LES DERNIERES ANNEES DU HOHNACK

Armand SIMON

Au début du XVII^e siècle, le château du Hohnack dresse sa sombre masse au-dessus de Labaroche et d'Orbey. Quelques gardes veillent dans ses murailles renforcées et équipées de bouches à feu quelques dizaines d'années plus tôt.

Le sire de Ribeaupierre lui-même réside bien rarement dans ce nid d'aigle, préférant à juste titre sa belle résidence de Ribeuillé. Seule la chasse l'attire au Hohnack avec sa suite, pour traquer le coq de bruyère. Les habitants du Val voient surtout dans le château le symbole d'un pouvoir seigneurial à l'âpre fiscalité et à la justice sourcilleuse ...



LE CHATEAU DU HOHNACK EN 1655 AVANT SA DEMOLITION (A.D.H.R. 19 J 137)

A gauche la puissante tour de la Chapelle surmonté de son clocheton. Au milieu, la tour de l'entrée avec une bretèche et ses mâchicoulis. A droite, la tour du moulin. Les fenêtres du logis s'ouvrent en haut de la muraille. Le donjon intérieur n'apparaît pas dans ce dessin du XVII^e siècle.

UN CHÂTEAU SOUS BONNE GARDE, PENDANT LA GUERRE DE TRENTE ANS

La forteresse du Hohnack, à l'écart des grands axes de communications, ne défend pas une position stratégique capitale. Mais elle souligne la puissance et la richesse d'un fidèle vassal de l'Empereur germanique. Eberhardt de Ribeaupierre est d'ailleurs conseiller de l'Empereur Ferdinand II.

En 1635, les troupes françaises pénètrent largement en Alsace. Colmar signe en Août un traité de protection avec le Roi de France. M. de Manicamp, nommé lieutenant général des places fortes de Sélestat, Colmar et de Haute Alsace, défend avec vigueur le pays et les intérêts du Roi. Il convoite bientôt le Hohnack et s'en explique à Louis XIII qui écrit au comte de Ribeaupierre, le 3 Août 1635 : " J'ai bien voulu faire ceste depeche particulier, écrit le Roi, pour vous dire que je désire que vous me remettiez (le château) entre les mains du Sieur de Manicamp... et particulièrement (lui) commandant d'Establir la garnison nécessaire pour la conservation et seurté du dit Honack ..." (1) Eberhardt de Ribeaupierre, qui réside alors à Strasbourg, tarde à s'exécuter. Manicamp emploie alors des méthodes plus expéditives. Il invite à la chasse Georges-Frédéric et Jean-Jacob, les deux fils d'Eberhardt, les somme de livrer le Hohnack et devant leur refus, les séquestre à l'auberge des Six-Montagnes-Noires à Colmar. Le 17 Septembre 1635, Manicamp monte vers le Hohnack, accompagné de ses otages, de cinquante mousquetaires et plusieurs officiers. Le gouverneur du château Zacharie Bueb consent, après beaucoup de tergiversations, à ouvrir la place. Ving cinq mousquetaires remplacent aussitôt la garnison locale. (2)

Quinze années passent et le Hohnack ne fait plus parler de lui. Avec les traités de Westphalie, la paix revient sur l'Alsace... et le château aux Ribeaupierre. Le 26 Août 1650, Georges-Frédéric et Jean-Jacques certifient "qu'en vertu du traité de paix d'Allemagne, M. de Baussan, intendant d'Alsace leur a fait restituer par ordre du Roi leur château du Hohnack après en avoir fait sortir la garnison française". (1) L'inventaire dressé lors de ce départ montre qu'il restait au château onze canons (Metallen Stucklen), trente six mousquets, d'autres armes, des munitions, des ustensiles de cuisine et des bois de lit ... (3)

LE HOHNACK ET LES TROUBLES DE LA FRONDE

Dès Novembre 1650, le gouverneur de Brisach Tilladet fait savoir à l'un des comtes de Ribeaupierre qu'il serait nécessaire de faire garder le Hohnack par des soldats de la garnison brisachoise : "L'approche de quelques troupes lorraines vers Sainte-Marie le fait songer à la conservation du château... contre les entreprises des ennemis... Ce château étant gardé par des gens des comtes de Ribeaupierre pourrait plutôt tomber entre les mains des ennemis que s'il l'était par des gens de guerre du Roi ..." (1)

Pourquoi reprendre le fort quelques mois après l'avoir restitué aux Ribeaupierre ? Il faut certainement rapprocher cet événement des troubles de la Fronde. De 1648 à 1653, une véritable guerre civile secoue la France. Profitant de la minorité de Louis XIV, de la Régence d'Anne d'Autriche et de Mazarin, le Parlement et le peuple de Paris s'insurgent contre le pouvoir royal.

La Fronde parlementaire à peine calmée, la Fronde des princes lui succède, beaucoup plus grave. Mazarin doit s'enfuir pendant que le prince de Condé pénètre dans Paris. Les provinces glissent dans l'anarchie. En Alsace, le prince Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, a été nommé gouverneur le 16 Avril 1649. Il profite de la faiblesse du pouvoir royal pour tenter de se constituer une principauté rhénane autonome et va jusqu'à comploter avec l'empereur d'Allemagne et le roi d'Espagne. Il contrôle le Rhin grâce aux forteresses de Philippsbourg (près de Spire) et de Brisach (4).

Dans ce contexte, le gouverneur de Brisach désire certainement mieux surveiller la ligne de crête vosgienne en contrôlant le Hohnack. Agit-il pour le compte du Roi ou d'Henri de Lorraine ? Nous n'avons pu élucider cette question. La menace d'ennemis sur le Hohnack est-elle réelle ? Les comtes de Ribeaupierre prennent des précautions tout en gardant le contrôle du fort. Ils écrivent à Tilladet qu'ils ont augmenté la garnison de dix à vingt cinq hommes, qu'elle est commandée par le *"sieur Piver, français de nation et un caporal allemand natif de Ribeuwillé qui a été vingt ans en guerre"* (1). Le châtelain et les gardiens prêtent serment aux Ribeaupierre. Le 28 Novembre 1650, les comtes ordonnent à Wilhelm Pflixburger *"de se transporter au Hohnack et en prendre le gouvernement, recevoir les clés, le garder assidûment pour qu'il reste en notre obéissance. Le sieur Piver et le caporal Kirchner continueront de faire leur charge"* (1). Les comtes restent donc dans une expectative prudente en ces temps de crise.

Le renforcement de la garnison dura-t-il longtemps ? Nous pouvons en douter car dès Mars 1651, le commandant Pivert demande six soldats pour veiller avec lui et le caporal à la garde du château. Nous ignorons s'il eut satisfaction (1).

En 1653, le comte d'Harcourt revient à la charge. Il écrit le 18 Avril à Jean-Jacques de Ribeaupierre pour lui annoncer qu'il mettra douze ou quinze de ses soldats au Hohnack (1). Le 19, Jean Jacques répond qu'il a donné l'ordre de recevoir les soldats au Hohnack et demande que *"la garnison soit payée et entretenue par le Roi, sans contribution des sujets du comte, qu'on jouira des biens et héritages comme dans le passé ... Le châtelain Pivert restera responsable du château tant que les guerres dureront dans ce pays et qu'au retour de la paix le château et son contenu seront remis au comte, suivant l'inventaire qui s'en fera"*. (1) Le 28 Avril, Henri de Lorraine rassure Jean-Jacques : *"La subsistance de la garnison se fera au soulagement de vos terres. Les intérêts du comte lui sont si chers qu'il ne perdra aucune occasion de le lui témoigner. (Mais) il serait raisonnable que les voisins du Hohnack donnent quelque petit ustensile, cela est comme inévitable et fort peu de chose."* (1) Le sire de Ribeaupierre est donc traité avec de grands égards, mais les habitants du voisinage du château n'échappent tout de même pas à *"l'ustensile"*, impôt ou logement des soldats ! Dès le 21 Avril d'ailleurs, le sieur de Varel, enseigne colonel au régiment de Briosne, s'installe au Hohnack. (3)

L'aventure du comte d'Harcourt s'achève à la fin de 1653. Mazarin combine comme d'habitude la négociation et la force. L'armée loyaliste du Maréchal de la Ferté réduit la rébellion en Alsace pendant que les tractations commencent avec d'Harcourt. L'accord conclu seulement le 21 Mai 1654, maintient Henri de Lorraine dans ses titres et charges de gouverneur d'Alsace. Le Hohnack revient aux Ribeaupierre en août 1654. Henri de Lorraine fait cadeau à Jean-Jacques des munitions royales qui se trouvent en sus des approvisionnements seigneuriaux dans le château : *"Deux caques de poudre à mousquet pesant 160 livres, 171 petits boulets de canon, 10 grenades à main, 200 livres de mèches, 475 livres de balles à mousquet, des mèches à chandelle, deux "latternes", du sel, du seigle et de l'orge"*. (3) Le comte de Ribeaupierre remercie avec effusion pour ce don *"princier"*

(5) et prouve ainsi qu'il a bien tiré son épingle du jeu, entre le comte rebelle et le gouverneur royal, pourtant la même personne !

LA VIE DE LA DERNIÈRE GARNISON SEIGNEURIALE

Nous connaissons les soldats assermentés qui gardaient le Hohnack vers 1651 ou 1655, sous l'autorité du sieur Pivert (où est passé le sergent Kirchner ?) :

Hanso Lorentz	bourgeois à Tannach
Jean Gaudé	bourgeois à Tannach
La Jeunesse	bourgeois à La Baroche
Du Moulin	bourgeois à La Baroche
Paulus ...	hardier à Weyr (Wihr-au-Val)
Le Tisserand	mari de la Maurice (5)

La plupart d'entre eux sont originaires des environs immédiats du château, peut-être pour des raisons de commodité.

Nous pouvons nous faire quelque idée sur la vie de la forteresse grâce à une plainte du châtelain Pivert adressée à Daser, conseiller de Ribeaupierre, le 15 Juillet 1655 et reproduite dans le texte (6).

Les *"soldats"* ne brûlent pas d'enthousiasme pour leur tâche et la discipline laisse à désirer : *"Il y a le soldat nommé Jhan de embou (Hambout ?) qui direroit son conget. Il couche souvan hors du chateau sans permission. Il me demande pour aler à la messe. Il samuze a boire et a sanivrer est ne vient ordinairement que le landemain. Se nest point des gens qui nous faut dans se chateau".* Les gardes préfèrent soigner leurs cultures plutôt que d'oeuvrer au château et s'absentent beaucoup : *"Je suis resolu de ne les lesser plus sortir hors du chateau que je naye horde de vous, écrit Pivert, est sy vous leur donner permission je vous conseielle que de leur donner sortier autour du chateau pour faire leur jardinage. Il leur est avis quil sont pleus obligé afaire leur travail que de garder le chateau. Il faudroit des gens qui ne bougeassent point ordinement du chateau, ou je croi quelquefois qui sont proche du chateau, il sont a deus ou trois hures de la."*

Paulus, comme Jean du Hambout, pense démissionner. La situation de soldats attire pourtant trois candidats : *"Il a le valet de la Liberté qui est tiserant que direroit de se mestre soldat icy dans le chateau sy vous baillez conget à quelqun. Il a aussy un fils du vieux marchand (?) de la baroche qui est bien jantil garson que dezireroit bien de se mestre soldat dans le chateau, est un fezeur de bas de chausse qui demure à ribawiler qui dezireroit bien aussy de sy mestre."*

La garnison brûle beaucoup de bois pour son chauffage et la cuisson du pain. Pivert se plaint de l'insuffisance des fournitures : *"Est aussy monsieur, je vous prie pour le bois. On na hordonné dan faire singunte toize (6). Il ny a point que pour chaufer le four et quean les soldats veullent faire de pain il faut chofer un gran four qui gate autant bois que le cordegarde (corps de garde). On avoit acoutumé de en faire quatre vins dis toizes est encorre cuirre le pain est asture (?). Les soldats font cuire leur pain. Quils en fasent quatre vins toize comme il en faut toujours. Il nan son guite pour trois batz chagun pour le faire et aporter."*

DOM BOURSTE

l'avant dernier Abbé de Pairis à la veille de la Révolution

Lucien JECKER

Dom Mathieu Toussaint Tribout, Abbé de Pairis de 1736 à 1759, natif de la ville de Paille, près de Neuf-Brisach, l'éphémère Saint-Louis sur le Rhin, mourut le 16 Janvier 1759. Il eut pour successeur Dom François Xavier Bourste, de Colmar.

Dom Bourste, né à Colmar le 30 Novembre 1723, appartenait à une vieille famille de robe d'Alsace, alliée aux Boisgautier, de Klinglin, du Conseil souverain d'Alsace à Colmar. Une de ses soeurs était l'avant-dernière abbesse de Ste Madeleine à Strasbourg et une autre soeur était religieuse à Alspach, près Kaysersberg. Son neveu devint aussi membre du Conseil souverain, en Avril 1771.

L'Abbé écrivait souvent à Dom Jean-Jacques Richart, procureur et receveur de l'abbaye de Pairis, qui résidait à l'Hôtel de Pairis à Colmar (actuellement mairie de cette ville). Le beau-frère de ce religieux, M. Braconnot, avait fait construire, rue des Clefs et presque en face de la cour de Pairis, une belle maison d'habitation, appartenant par la suite à la famille Richard.

Ainsi, le 8 Juin 1774, on peut relever dans la lettre de l'Abbé, les " commissions " transmises à Colmar, ce qui nous montre combien il se souciait du bien-être de ses moines : " ... Au retour de la voiture, envoyez-nous une certaine provision pour la Dédicace et première messe de Dom Nebel ; quelques paires de dindonneaux, si vous en trouvez à Colmar ; des poulets à rôtir, on en trouve des petits ici de temps en temps ; tâchez d'avoir un morceau de gibier, un bon gigot de mouton et un filet de boeuf ; quelques jardinages et un morceau de saumon. On vous enverra une boîte pour quelques sucreries ; de la semoule, du riz, des amandes et des citrons ; quelques morceaux de citronnade, un peu de fleurs de muscade ".

L'Abbé de Pairis recevait de nombreuses visites. Ainsi, en Août 1786, l'Abbé Philippe-André Grandidier, grand historien de l'Alsace, avait joui de son hospitalité. Il dit, en parlant de Dom Bourste : " Bienfaiteur de la maison, ce digne prélat est encore plus l'ami de ses religieux au milieu desquels il vit comme un père tendre, ne cherchant qu'à entretenir dans sa maison la régularité, la paix et l'union. Il a trouvé moyen d'acquitter les anciennes dettes de l'abbaye ; et celle-ci, sans être riche, jouit d'une heureuse médiocrité qui la met à même d'exercer l'hospitalité la plus attentive et la plus agréable ".

Dans le cloître du couvent, l'Abbé Dom Xavier Bourste prenait quelques moments de détente en compagnie de son ami, le curé-doyen d'Orbey : Jean-Baptiste Xavier Delort. Ils venaient de renvoyer les deux neveux du doyen : Joseph et son frère Charles-François, dit Franz, qui étaient partis retrouver Dom Knepler, moine jovial et bricoleur. Celui-ci les gâtait fort et les avait emmenés vers les bois du Noirmont.

Depuis son élection, en 1759, comme Abbé de Pairis, Dom Bourste ne s'était guère reposé. Il admirait l'église abbatiale, ravagée par le feu en 1753 et dont il venait de terminer la restauration, en style baroque. Il avait fait surmonter le maître-autel d'un baldaquin (aujourd'hui à Ungersheim) et aménager quatre petits autels. Il y en avait maintenant six en tout : trois du côté gauche en l'honneur des Saints Benoît, Bernard et Antoine, abbé, et trois du côté droit : Sainte Famille, St Jérôme et Ste Thècle, dont l'abbaye possédait des reliques. On y vénérât aussi un fragment du bras droit du Pape alsacien, St Léon IX, relique que le monastère avait reçue de l'abbaye de Woffenheim (Ste Croix en Plaine).

Dom Bourste avait aussi fait restaurer tous les autres bâtiments de Pairis et avait acquis le renom d'un grand bâtisseur, d'autant plus qu'à Colmar, en 1778, il avait entrepris la construction, dans la rue des Clefs, de l'hôtel de Pairis, dit " Pairiserhof ", bâtiment imposant et accueillant, géré cette année-là par Dom Delort, frère du doyen d'Orbey.

A Lapoutroie, après l'incendie du 2 Septembre 1750 qui avait ravagé l'église et 22 maisons, il venait de faire reconstruire la tour et le chœur. L'abbaye de Pairis, ayant acquis la cour colongère ou cour administrative de Lapoutroie, y avait été contrainte le 16 Juillet 1753. L'église rebâtie fut consacrée le 13 Juin 1760 par le prince-évêque de Bâle, Joseph-Guillaume de Rinck. Ce dernier vint dîner ensuite à Pairis et, le 15 Juin 1760, bénit la nouvelle église du couvent.

Les moines et les frères convers s'adonnaient au travail intellectuel et manuel. L'Abbé entretenait et enrichissait sans cesse la bibliothèque de l'abbaye et favorisait les études. Ce n'était plus le bourdonnement de ruche d'autrefois : seuls une vingtaine de religieux habitaient encore le monastère. On y donnait l'hospitalité aux savants, aux grands et aux petits, aux pauvres surtout, conformément à la Règle de St-Benoît. L'Abbé se souvint du passage de Grandidier, l'abbé historien bien connu, qui cita en son honneur les vers suivants de Beffroy de Rigny :

..... Un abbé respectable
Sourit à l'aspect du savant
Et la fatigue du talent
Est le repos de la prière

L'agriculture était encore fort pratiquée, surtout par les frères convers et les domestiques. Pairis était le grand fournisseur du marché des céréales de Colmar. Il est certain que les terres de l'abbaye à Orbey ne produisaient guère de blé. Mais il est utile de rappeler que Pairis avait des possessions dans plus de 80 communes d'Alsace, ainsi : deux manses à Bennwihr depuis 1168, le grand domaine du Buxhof ou Bouchshof, près de Mittelwihr, le village de Widensolen, acheté en 1369, mais aussi des terres à Marckolsheim (1235), à Eguisheim (1262), L'élevage aussi restait de tradition, surtout dans les fermes louées par l'abbaye et disséminées dans le vallon du Noirrupt (Geishof, Noirmont ...).

On était en 1788. De lourds nuages commençaient à s'amonceler à l'horizon politique. Les idées nouvelles faisaient leur chemin. Aujourd'hui l'on place généralement le début de la Révolution au mois de Mai 1789, date de la réunion des Etats Généraux. En réalité, elle avait commencé le 29 Décembre 1786,

ce jour où le roi Louis XVI annonça brusquement " son intention de réunir une assemblée composée de personnes de diverses conditions de son Etat pour leur communiquer ses vues pour le soulagement de son peuple, l'ordre de ses finances et la réformation de certains abus ". " La stupeur fut extrême, la plupart des ministres et la reine elle-même avaient été laissés dans l'ignorance des décisions prises, dira Marion. La prévision d'évènements graves fut générale. On eut la sensation qu'on entraît dans une période nouvelle de l'histoire. "

L'Assemblée provinciale d'Alsace fut créée par l'édit du 12 Juillet 1787. Pour former cette assemblée, la province d'Alsace fut divisée en six districts qui eurent pour chefs-lieux, dans la Haute-Alsace : Colmar, Huningue et Belfort, et dans la Basse-Alsace : Landau, Haguenau et Sélestat. Chaque district devait être administré par une assemblée de district, de même que chaque paroisse par une assemblée municipale.

En 1788, le clergé de la Haute-Alsace donna à Dom Bourste une marque éclatante de sa confiance en le nommant membre de l'Assemblée provinciale à Strasbourg. Mais il n'y participa guère.

Les difficultés administratives propres à l'Alsace avaient déjà été soulevées. Lorsque l'Alsace passa sous la domination française en 1648, elle n'offrait qu'un dédale de droits et d'usages locaux, fondés pour la plupart sur d'anciennes usurpations et qui se sont perpétués et accumulés d'âge en âge. Il y avait en Alsace, outre la ville de Strasbourg, dix villes jadis impériales : Colmar, Obernai, Rosheim, Haguenau, Munster, Wissembourg, Landau, Turckheim, Kaysersberg, Sélestat, connues sous le nom de Préfecture provinciale, et quatre villes royales : Ensisheim, Huningue, Neuf-Brisach et Fort-Louis. Les autres villes, bourgs et villages de la province avaient encore tous leurs seigneurs particuliers ; parmi ceux-ci, il y en avait d'immédiats, d'autres étaient de simples gentilshommes. En beaucoup de lieux, les abbayes exerçaient les droits de souveraineté (comme à Pairis, Murbach, ...).

Orbey et les autres paroisses du Val d'Orbey faisaient ainsi partie de la seigneurie de Ribeaupierre - Hohnack. Riquewihr et Horbourg dépendaient des comtes de Wurtemberg. St Hippolyte était village du duc de Lorraine, enclavé en Alsace. Ste Marie-aux-Mines avait une partie alsacienne (sous l'autorité des Ribeaupierre) et une partie lorraine, administrée par le duc de Lorraine. Pairis était libérée de toute autorité spirituelle et laïque et de toute juridiction, ne dépendant que de l'ordre cistercien et du pape, privilèges accordés à l'abbaye par l'empereur Frédéric 1er Barberousse. Elle était aussi exempte de tout impôt... On pourrait allonger les exemples à l'infini ...

Plongé dans sa méditation, l'Abbé Bourste ne pouvait pas prévoir l'ampleur des bouleversements qui allaient s'opérer et entraîner la ruine complète de l'abbaye.

Dans son journal, le neveu Joseph Delort, nota, sous le temps de l'Abbé Bourste, la visite à Pairis du duc de Deux-Ponts et de son frère le prince Max, futur roi de Bavière. Lors de cette visite princière, le curé-doyen d'Orbey complimenta et harangua leurs altesses. Plus tard, le neveu Delort deviendra aussi général de l'armée autrichienne. Mais toujours il se rappela de ses courses à l'abbaye de Pairis, dans les bois, les jardins et les fermes de son voisinage.

Dom Bourste ne connut pas la fin de l'abbaye. Il mourut en 1788. Son successeur et dernier abbé de Pairis fut Dom Antoine Delort, le frère du curé d'Orbey, élu le 17 Février 1789.

BIBLIOGRAPHIE

Archives de la ville de Colmar : E II 5, pages 60-61.

Lettres de l'avant-dernier abbé de Pairis, in Revue d'Alsace 1909.

KIECHEL : Préludes de la Révolution, in Revue d'Alsace 1937.

RATHGEBER : L'abbaye de Pairis, in Revue d'Alsace 1874.

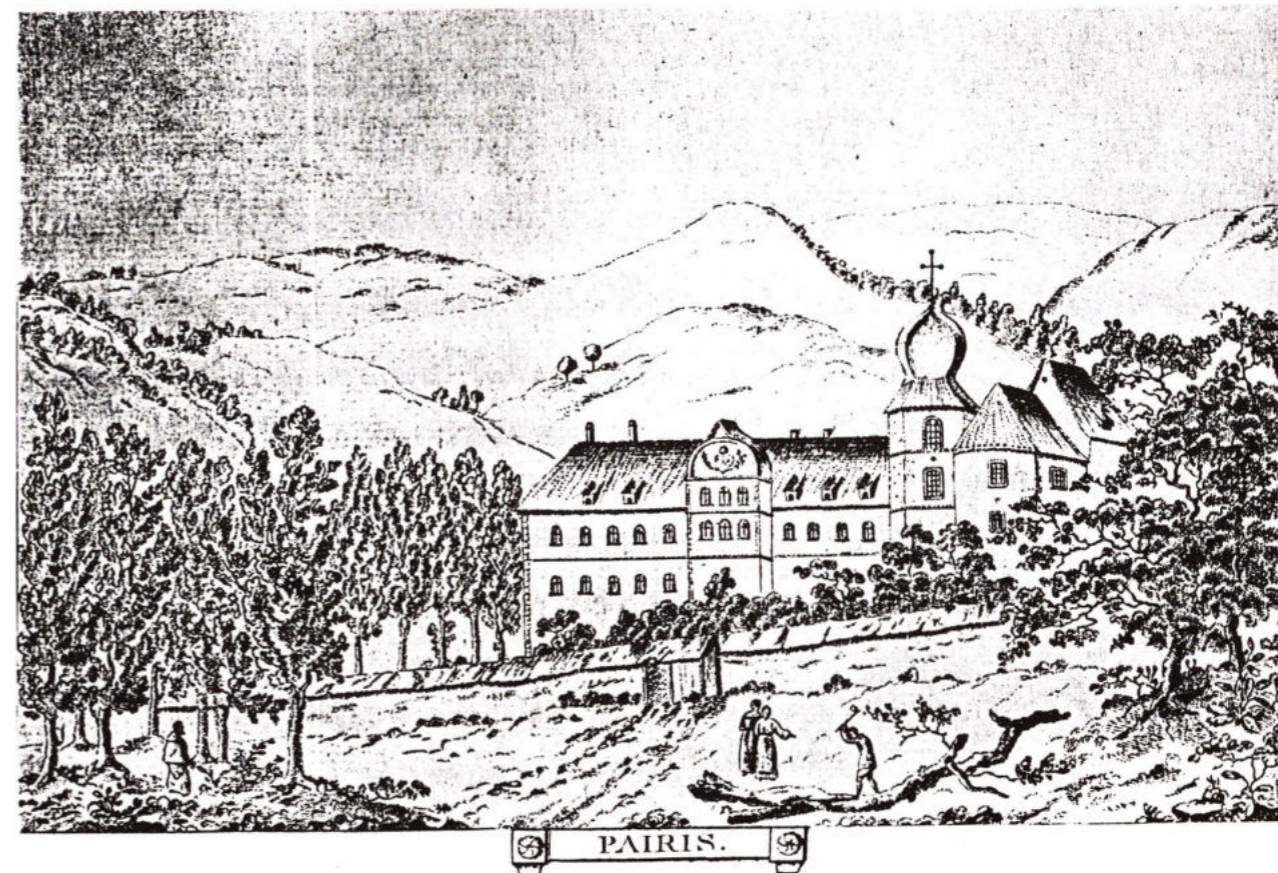
LUX P.L. : Une abbaye fille de Lucelle : Pairis, in Annuaire de la Société d'Histoire Sundgoviennne 1971.

SCHMITT J.M. : Mémoires du Général Delort, in Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Colmar 1984.

SCHERLEN : Perles d'Alsace, volume I ; édition française 1926, page 371.

HEITZ : Das Reichsland Elsass-Lothringen, 1901, page 824.

OBERLE-SITTLER : Le Haut-Rhin, Dictionnaire des Communes, volume II.



Gravure de F. WALTER, 1785, dans WALTER et GRANDIDIER, Vues Pittoresques de l'Alsace.

On distingue à droite l'église conventuelle et son clocher à bulbe, accolé à la façade orientale du vaste bâtiment du cloître. Ces constructions n'existent plus aujourd'hui.

FOIRES ET MARCHES DANS LE CANTON AU XIX^e SIECLE

Francis LICHTLE

Dès la Révolution et l'Empire, Lapoutroie et Orbey multiplient, avec succès, les tentatives pour obtenir le droit de foires et de marchés. Le XIX^e siècle verra une extension notable de ces manifestations commerciales, ce qui témoigne d'une activité économique et surtout agricole importante. Mais les rivalités intercommunales - crainte de la concurrence, lutte pour la prépondérance dans le canton - continuent de plus belle !

Le 4 Novembre 1792, les autorités permirent à Lapoutroie d'ouvrir un marché hebdomadaire, le mercredi. Peu de temps après, le 18 vendémiaire (9 Octobre 1793), la Convention Nationale le supprima par un décret qui maintenait dans leurs arrondissements les anciens marchés d'avant 1789, interdisant provisoirement toute nouvelle création.

La ville réitéra ses demandes en 1797 et en 1803. Le 3 Janvier 1803, le maire de Kaysersberg s'adressa au préfet, laissant entrevoir ses craintes quant au rétablissement du marché de Lapoutroie. Il spécifia que la ville et ses environs n'avaient jamais eu de marché auparavant et que la région, riche en " comestibles " alimentait le vignoble en amenant ces denrées au marché de Kaysersberg, ou en les revendant à ceux de Colmar. Ces gens seraient obligés de faire deux lieues de plus. Les bouchers de Colmar, Sélestat, Strasbourg, Ribeauvillé et même Bâle se verraient également pénalisés car ils s'approvisionnaient en bétail à Kaysersberg. La création d'un marché à Lapoutroie équivaudrait à un préjudice pour une vingtaine de communes. Le préfet refusa l'instauration de ce marché le 11 Juin 1803.

La demande de Lapoutroie restant caduque, la municipalité d'Orbey écrivit au préfet pour obtenir la création d'un marché pour sa vallée en 1810. Par décret préfectoral du 23 Juillet 1810, elle obtint gain de cause. Peu de temps après, le 15 Octobre de la même année, Lapoutroie eut l'autorisation d'ouvrir quatre foires annuelles qui se tiendront le mercredi le plus rapproché du 20 Mars, 29 Mai, 22 Août et 28 Novembre.

L'ORGANISATION DES FOIRES DE LAPOUTROIE

Le maire de Lapoutroie, Jean Baptiste DUBY décréta une réglementation de ces foires. Les deux foires d'été ouvriront de 6 heures à 20 heures et celles d'hiver de 7 heures à 19 heures.

Les chevaux, boeufs, vaches et veaux se tiendront de la maison de Sébastien MULLER jusqu'à celle de Joseph WISER. Les porcs maigres se vendront depuis la maison de Sébastien MINOUX jusqu'à la Mairie. Les porcs gras, les moutons et les chèvres pourront s'acheter sur l'emplacement allant de la maison du notaire MULLER à celle de Jean Baptiste BUZER. Les boutiques d'étoffes, les toiles, les rubans, la mercerie, la quincaillerie, la taillanderie, la poterie et la faïence, les ustensiles en bois pourront se trouver depuis le pont qui traverse la route, au coin de la maison du maire, jusqu'à celle de Jean Baptiste PETITDEMANGE. Les vendeurs de fromages, de beurre, d'huile, de volaille, de gibier et de fruits s'installeront sur la place publique et devant le corps de garde. Les grains et les légumes secs pourront s'acheter devant la maison de l'huissier MAIRE Louis. Sur la place dite le " jeu de bouc " l'on vendra les légumes verts et les pommes de terre. Ces différents emplacement seront répartis en lots numérotés apparents (par mètre carré) et loués au profit de la commune. Un même marchand ne pourra obtenir plus de 24 m² sur le marché des bestiaux, 12 m² pour l'emplacement des boutiques, et 6 m² pour le marché aux grains ou pour les produits alimentaires. Le bétail sera examiné par un expert. Sa rétribution s'élèvera à 10 centimes par cheval, boeuf, vache et à 5 centimes par veau, porc, mouton ou chèvre.

L'adjoint au maire se chargera de la vérification des poids et mesures et touchera pour chaque opération 5 centimes.

La garde de police sera triplé le jour du marché.

En 1827, le tarif du marché de Lapoutroie se décomposait comme suit :

pour chaque panier	5 centimes
pour chaque bête	10 "
pour chaque cochon de lait	5 "
pour une table de 1 m ²	10 "
pour une table de 2 m ²	15 "
pour une table de 3 m ²	20 "

Les marchands situés sous les arcades payeront le double tandis que les vendeurs exposant leurs marchandises à même le sol, sans table, ne devront que 2 centimes.

A la fin de l'année 1810 nous trouvons donc un marché hebdomadaire, le mercredi, à Orbey et quatre foires annuelles à Lapoutroie.

L'OPPOSITION DES DEUX COMMUNES

Latente depuis quelques années, une opposition voire une rivalité éclatera entre les deux communes. En 1817, Lapoutroie demanda le transfert du marché hebdomadaire au chef lieu du canton. Dans un mémoire adressé au Ministère de l'Intérieur, le préfet spécifia qu'Orbey possédait son marché depuis 1810 et qu'à l'époque Lapoutroie n'avait élevé aucune plainte. La population d'Orbey justifiait l'existence de ce marché : 1103 habitants en ville et 2909 dans les différents hameaux tandis que Lapoutroie ne comptait que 440 personnes

en ville et 1690 dans les hameaux de son ban. La commune d'Orbey se trouvait également à proximité de plusieurs hameaux qui ne pouvaient avoir de relations avec Lapoutroie qu'à la belle saison. A ces arguments, le préfet rajouta qu'Orbey communiquait avec Munster grâce à la construction d'un chemin vicinal ce qui permettait des échanges économiques non négligeables. De plus, le marché de Lapoutroie serait trop près de celui de Kaysersberg.

Le 15 Mars 1817, le Ministère de l'Intérieur resta favorable au maintien du marché à Orbey.

Le 23 Octobre 1819, la municipalité d'Orbey demanda la création de quatre foires annuelles, le premier mercredi des mois de mars, juin, septembre et décembre.

LE MARCHÉ D'ORBEY

Dans sa séance du 15 Juin 1819, le conseil municipal d'Orbey établit une réglementation précise du marché. Tout marchand payait 15 centimes par m² et le double sous les halles. Ceux qui désiraient un banc pour s'asseoir derrière leur table déboursaient 5 centimes. Les marchands de porcs, non domiciliés en ville, furent taxés de 5 centimes par bête vendue et ceux d'Orbey ne payaient que 2 centimes. Pour une vache l'on versait 15 centimes et 5 centimes pour une chèvre. Les vendeurs de fromages et de beurre durent obligatoirement procéder au pesage de leurs marchandises sous les halles. Ils payaient 2,5 centimes par pesée. Une cloche sonnait l'ouverture du marché. Une seconde sonnerie, une heure plus tard, permettait aux revendeurs de s'approvisionner.

Un règlement du 2 Janvier 1822 nous permet de voir les différents emplacements. Sur la place publique, la population pouvait se procurer du beurre, des fromages, des légumes, des grains et des étoffes. Les marchands colporteurs étaient autorisés à utiliser la même place. Le marché aux porcs se situait devant la maison Joseph MICLO et de Jean Baptiste MARCILIAT. Le bétail "rouge" se vendait devant la demeure du percepteur PETITDEMANGE. L'adjoint était nommé commissaire du marché.

CRÉATION DE NOUVELLES FOIRES

Quelques années plus tard, Orbey reprit son ancien projet de créer 4 foires annuelles. En 1835, le conseil d'arrondissement de Colmar demanda l'avis à 11 communes y compris certaines localités des Vosges. 9 furent favorables, parmi lesquelles certaines mentionnèrent qu'en raison de leur situation géographique, ces foires ne leur offraient aucun intérêt mais non plus de préjudices. Deux marquèrent leur désapprobation : Lapoutroie et Fraize. Fraize relevait entre autre le nombre suffisant de foires dans la région. Le préfet des Vosges n'hésita pas à déclarer "qu'il ne fallait pas s'arrêter à cette opposition". Quant au refus de Lapoutroie, la municipalité craignait la concurrence. Le conseil d'arrondissement de Colmar précisa qu'il ne s'agissait pas de créer "un établissement nouveau puisque les foires à établir devaient être fixées à des jours de marché hebdomadaire mais de changer quatre de ces marchés en foires dans la vue de leur

donner plus d'importance. " Une ordonnance royale du 21 Avril 1836 permit la création des 4 foires, le 3e mercredi de janvier, avril, juillet et octobre.

La commune d'Orbey poursuivit son action en 1838 en demandant l'instauration de 4 nouvelles foires. L'enquête qui suivit cette proposition s'acheva par 8 communes favorables, 3 non et 1 abstention. Le 24 Février 1840, une ordonnance du roi créa les 4 nouvelles foires d'Orbey, le 3e mercredi de mars, juin, septembre et novembre. En 1851, un document statistique nous apprend qu'Orbey possédait 8 foires annuelles qui commençaient à prendre de l'importance. Précisons également qu'à Lapoutroie et à Orbey, les places réservées aux marchands étaient mises en location par la ville par un bail de 3 ans.

TENTATIVES ET CRÉATION DE NOUVELLES FOIRES À LAPOUTROIE

Le 10 Mai 1845, la municipalité de Lapoutroie demanda la création de 12 foires, le 1^o mardi de chaque mois. L'enquête réalisée auprès des communes voisines donna le résultat suivant :

- Favorable : Ammerschwihl - Kaysersberg - Kientzheim - Sigolsheim
- Contre : Labaroche - Orbey - Fraize - Munster - Saint-Dié
- Abstention : Le Bonhomme
- Pas de réponse : Fréland

Le conseil d'arrondissement rejeta cette proposition le 21 Juillet 1845.

Pourquoi ce refus ? Pour Labaroche, cette nouvelle création n'avait aucune utilité et aucun intérêt. La population fréquentait les foires d'Orbey et de Kaysersberg. Orbey exposa de suite le caractère "nuisible" et la concurrence à ses propres foires. Munster fit remarquer que son marché hebdomadaire a lieu le mardi et qu'il était fréquenté par les habitants d'Orbey et de Lapoutroie. La création de nouvelles foires "occasionnent aux ouvriers de Munster et environs de se déplacer pour peu de chose et entraînent l'oisiveté et la débauche". Dans un premier temps, Saint-Dié vit d'un mauvais oeil cette tentative de créer de nouvelles foires et invoqua le fait que les foires de Lapoutroie pouvaient détourner de Fraize une partie de la population limitrophe du Haut-Rhin. Puis, en juillet 1845, Saint-Dié ne vit plus d'objection et fut favorable au projet.

En 1851, la commune de Lapoutroie demanda l'instauration de 2 foires aux bestiaux, les mardis les plus rapprochés du 15 avril et du 30 septembre. La ville invoqua l'augmentation "considérable" du bétail. Là encore, Lapoutroie essuya un échec. Le ministre de l'agriculture rejeta le projet le 30 Octobre 1851. Toutes les communes voisines y compris Fraize, Saint-Dié et Clefcy étaient favorables à l'exception de Labaroche, Munster et Orbey.

Le 4 Juin 1857, Lapoutroie vit la création d'un marché hebdomadaire de denrées (beurre, fromages, lait, fruits, légumes, oeufs, gibier, poissons, volaille). Ce marché sera ouvert du 1er avril au 30 septembre de 7 à 12 heures et du 1er octobre au 31 mars de 8 heures à midi.

La seconde moitié du XIX^e siècle ne changera guère l'aspect des foires et marchés. Les foires annuelles disparaîtront au début du XX^e siècle. Orbey conserve toujours son marché hebdomadaire se déroulant le mercredi.



Les Lecteurs reconnaîtront facilement cette place, où se dresse l'arbre de la liberté, âgé alors d'un demi-siècle et disparu depuis. Au premier plan, un camelot a déballé vaisselles et ustensiles sur le sol : récipients étamés, de bois, de terre, cruches, plats ... Son boniment a attiré nombre de badauds. Femmes et fillettes portent des robes ou jupes longues ou à mi-mollet, recouvertes d'un tablier ou d'une blouse de tissu plus clair et à carreaux. Plusieurs d'entre elles portent un bonnet noué sous le menton. Le sabot est la chaussure la plus courante. Les hommes portent le paletot ; celui qui se tient le plus à gauche semble vêtu d'une blouse tandis qu'un autre, au premier plan arbore un manteau ou une redingote, une chemise avec un noeud et porte la main à son chapeau. Un chien de belle taille longe l'étalage, tout à droite. Les étalages sont très divers. Nous distinguons deux chariots bâchés, genre "Far West". Celui qui se trouve tout à gauche est débâché d'un côté et sert directement pour la vente. Des tréteaux supportent des étals, bâchés ou non. Des clients se pressent sous la halle au fond à droite. La scène se passe en hiver ou au printemps : les montagnes à l'arrière plan sont coiffées de neige.

LÈ JUSTINE É SO BOUTCH



Histoire racontée par Henri PETITDEMANGE

Dessins de Christophe LACH

Lè Justine ir enne pair femme. El dmouraye è lè Comme tchi Pipir. El avou enne paire de tchive èco in boutch. Au moeytan d'loevie lo boutch tchajoe malaive : ré nè faire po lo rmayi. Totte lè djonaye on oyè lè Justine que barbondè : " Mo boutch ! mo boutch que vû moerri ! ". Lè Ronde do bian quètio, que pessè pas toula po nallè querri enne botaye de brantvi tchi Malbrouck, li doejeu : " Fô nallè trovè lo Phil au Bochnor : i te diré sou qui fau faire, é zo toucou èvu des boutchs au Bochnor ".



Sa fait qu'è Justine hoetcheu lo Phil au Bochnor. Not Phil spieu lo boutch bé èdro, pa dèvan, pa derri. E dvizeu bonjèvi.

- Quo quoe't dî lo Phil ? dmandoe lè Justine.
- Ma fou rpondoe not barbèye, to boutch é pris frau ... Farau lo botté dans in aute chtauye, o bé dans enne tchambe po qué lo be tchau. Mais toe né pè d'pièsse. E ni rè qu'tè tchambe qu'evirrau, mais ...
- Po qué mè tchambe n'évirrau mi ?
- Ponamou d'lodeur !!!
- Ponamou d'lodeur !! E sy frré djà à l'odeur mo boutch !!!

Et l'on wandleu lo boutch dans lè tchambe dlè Justine.



LA JUSTINE ET SON BOUC

La Justine était une pauvre femme. Elle habitait à la Combe chez Pipir. Elle avait une paire de chèvres et un bouc.

Au milieu de l'hiver, le bouc tomba malade, rien à faire pour le guérir. Toute la journée on entendait la Justine murmurer : " Mon bouc ! Mon bouc qui veut mourir !!! ". La Ronde du blanc quêtion, qui passait par là pour chercher une bouteille de "jacobsthaler" chez l'aubergiste appelé Malbrouck, lui dit : "Il faut aller trouver le Phil à la Bourse Noire. Il saura te dire ce qu'il faut faire. Ils ont toujours élevé des boucs à la Bourse Noire". Et la Justine appela le Phil. Celui-ci examina le malade consciencieusement, par devant, par derrière .. Il réfléchit longtemps. - Qu'en dis-tu le Phil ? s'enquérit la Justine. - Ma foi, répondit notre médecin, ton bouc a pris froid, il faudrait le mettre dans une autre étable, ou dans une chambre pour qu'il ait bien chaud. Mais tu n'as pas de place. A la rigueur ta chambre à coucher ferait l'affaire, mais ... - Pourquoi ma chambre à coucher ne fait pas l'affaire ?? - A cause de l'odeur !!!! - A cause de l'odeur !! Il s'y fera djà à l'odeur mon bouc !!! Et l'on déménagea le bouc dans la chambre à coucher de la Justine.

EN SOUVENIR DES FRERES SULKOWSKI réfugiés à Lapoutroie en 1836

Maria JULLIARD



Photo Robert GEISLER

Une plaque encastrée dans le mur extérieur du cimetière de Lapoutroie évoque la mémoire du Capitaine polonais Jean Baptiste SULKOWSKI.

Des passants se sont parfois interrogés sur l'identité du personnage et sur son rapport avec l'histoire locale. Qui est ce Capitaine ?

Une ancienne doyenne de la commune se souvenait d'une dame, veuve, appelée Pauline CAYOT chez laquelle une de ses amies avait été en "service" et qui se nommait Madame SULKOWSKI. Elle habitait vers le haut du village. La relation allait pour ainsi dire de soi : ce Capitaine avait sans doute été le mari de Pauline CAYOT.

Des recherches dans les archives municipales ont révélé l'existence de deux frères SULKOWSKI. JEAN BAPTISTE l'aîné, était militaire et le second, LEON, médecin, profession qu'il exerça comme médecin cantonal. Comme un grand nombre de leurs compatriotes, ils avaient fui la Pologne dépecée par les grandes puissances et cherché refuge en France. Leur pays connaissant une grande détresse. En 1832, l'armée avait été dissoute par ordre du tsar de Russie et une tentative de soulèvement avait été durement écrasée en 1833. On ignore pourquoi ils choisirent notre région.

Le séjour de Jean Baptiste fut assez court, il mourut six ans plus tard, le 10 Février 1842, célibataire et âgé de 39 ans. Ce fut Léon qui épousa Mademoiselle Pauline CAYOT le 28 Novembre 1849 : il avait 41 ans, elle en avait 23. Le défunt père de la mariée avait été limonadier, la mère était née Victorine COURVOISIER. L'acte de mariage révèle ce nom, comme ceux de CHIPOT et de DUBY. Si les patronymes de CAYOT et de CHIPOT sont aujourd'hui pratiquement ignorés, la famille DUBY par contre et plus encore celle de COURVOISIER ("le café Croisier" comme on avait l'habitude de l'appeler) subsistent encore dans beaucoup de mémoire.

Le couple resta sans enfants. Léon vécut jusqu'en 1862 : il s'éteignit le 25 Septembre, à 54 ans. Pauline lui survécut 46 ans Elle mourut le 29 Mai 1908, à l'âge de 82 ans.

Le Capitaine SULKOWSKI a laissé peu de traces de son bref passage parmi nous. Par contre son frère, habitant notre village pendant 26 ans, marié à une Lapoutroyenne, exerçant sa profession de médecin, a eu le temps d'y creuser son sillon.

Leur vie a été marquée par le drame de l'exil, par le souvenir douloureux d'une Patrie occupée et humiliée, par celui d'une mère veuve qu'ils ne devaient plus revoir car leurs parents furent enterrés à Varsovie. On peut espérer qu'ils ont trouvé ici un accueil fait de compréhension et de sympathie.

Désormais le nom de SULKOWSKI ne sera plus pour nous tout à fait inconnu.

Jean Baptiste Baxax

Jean Baptiste Baxax, né le 10 août 1802, à Lapoutroie, département de la Moselle, a épousé à Lapoutroie le 10 août 1828, Marie, fille de Jean Baptiste Baxax, né le 10 août 1802, à Lapoutroie, département de la Moselle, et de Catherine, fille de Jean Baptiste Baxax, né le 10 août 1802, à Lapoutroie, département de la Moselle. Lesdits Baxax ont eu ensemble six enfants, savoir : Jean Baptiste Baxax, né le 10 août 1829, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédé le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 33 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous ; Marie Baxax, née le 10 août 1830, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédée le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 32 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous ; Louis Baxax, né le 10 août 1831, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédé le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 31 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous ; Marie Baxax, née le 10 août 1832, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédée le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 30 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous ; Jean Baptiste Baxax, né le 10 août 1833, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédé le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 29 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous ; et enfin, Catherine Baxax, née le 10 août 1834, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédée le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 28 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous.

L'acte de décès ci-dessus a été dressé par le Maire de Lapoutroie, le 10 août 1862, et a été lu et approuvé par le Conseil municipal de Lapoutroie, le 10 août 1862.

10010
 Sulkowski
 Jean Baptiste

Léon Sulkowski, né le 10 août 1834, à Lapoutroie, département de la Moselle, a épousé à Lapoutroie le 10 août 1862, Marie, fille de Jean Baptiste Baxax, né le 10 août 1802, à Lapoutroie, département de la Moselle, et de Catherine, fille de Jean Baptiste Baxax, né le 10 août 1802, à Lapoutroie, département de la Moselle. Lesdits Sulkowski ont eu ensemble six enfants, savoir : Léon Sulkowski, né le 10 août 1863, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédé le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 28 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous ; Marie Sulkowski, née le 10 août 1864, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédée le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 27 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous ; Louis Sulkowski, né le 10 août 1865, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédé le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 26 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous ; Marie Sulkowski, née le 10 août 1866, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédée le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 25 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous ; Jean Baptiste Sulkowski, né le 10 août 1867, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédé le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 24 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous ; et enfin, Catherine Sulkowski, née le 10 août 1868, à Lapoutroie, département de la Moselle, et qui est décédée le 10 août 1862, à Lapoutroie, département de la Moselle, à l'âge de 23 ans, et dont le décès est constaté par l'acte de décès ci-dessous.

L'acte de décès ci-dessus a été dressé par le Maire de Lapoutroie, le 10 août 1862, et a été lu et approuvé par le Conseil municipal de Lapoutroie, le 10 août 1862.

10011
 Moons Xuy
 Léon
 de la 2e 2e



LA CHAPELLE FUNERAIRE DE LA FAMILLE LEFEBURE

Soeur BEATRIX

Dessins Florent OSTHEIMER

En 1885, Léon LEFEBURE donne suite à un projet qu'il a conçu depuis plusieurs années : celui d'élever une chapelle commémorative sur le caveau de famille, construit du côté gauche de l'église d'Orbey.

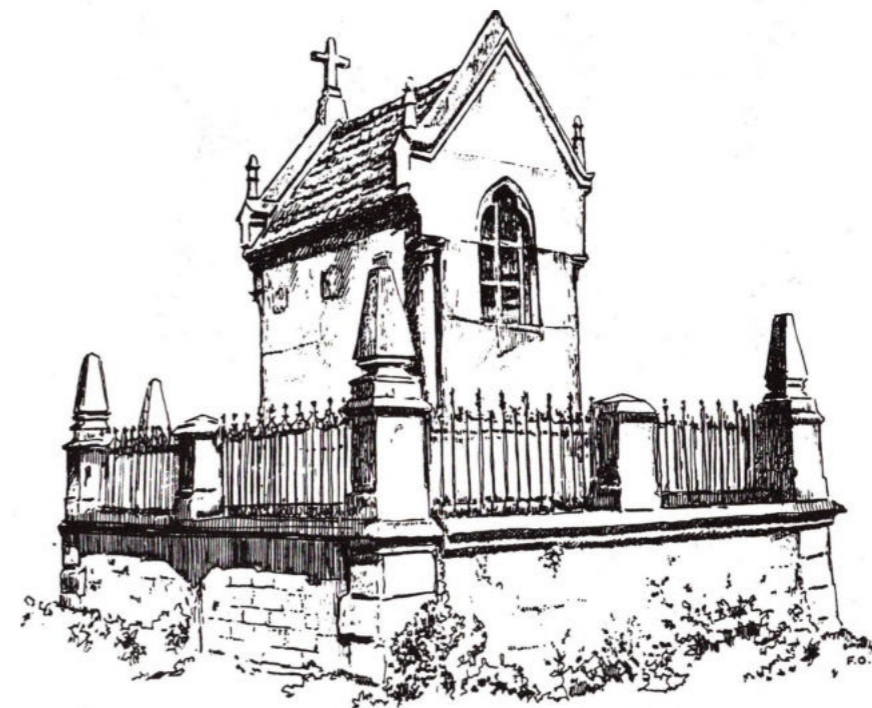
Cette chapelle est l'oeuvre d'un architecte de Paris. Longue de 3,20 m et large de 2,60 m, elle est entièrement en syénite, même la toiture. De style néo-gothique, elle est rehaussée de sculptures. A l'intérieur, dans l'esprit de M. LEFEBURE devra s'élever un petit autel devant lequel cinq ou six personnes pourront prendre place.

La maçonnerie et la sculpture ont été réalisées par M. ANDREOTTI de Turckheim. Les travaux de fer ont été exécutés à Strasbourg. La réalisation atteint un coût total de 20 000 F.

Le caveau est un large parallélépipède rectangulaire couronné par une grille de fer forgée s'appuyant sur de solides piliers de pierre. Les piliers d'angle sont surmontés d'une pyramide tronquée, de même que les piliers du perron de quelques marches, clos par une porte ouvragée. Ce perron donne accès à la plate forme du caveau et à la chapelle funéraire.

Cette chapelle est sobrement décorée dans l'esprit gothique. Les façades, bordées de deux colonnettes à chapiteau sculpté, sont surmontées de frontons triangulaires ornés aux angles inférieurs de fleurons. La façade principale, au nord, est sommée d'une croix. Deux petites colonnes encadrent la porte aux vantaux de fer, surmontée d'un tympan ogival percé d'une rose quadrilobée. Au-dessus, un remplage tribolé porte gravée l'inscription : Famille LEFEBURE. Une fenêtre gothique s'ouvre dans la façade arrière et assure l'éclairage de la chapelle. Le mur occidental porte trois écussons aux

armes de la famille, et tout en bas à gauche l'inscription : ANDREOTTI, constructeur du monument. La chapelle est couverte d'un toit de pierre, en retrait des pignons, formé de plaques de syénite imitant une couverture de tuiles plates.



PERSONNES INHUMEES DANS LE CAVEAU, d'après les inscriptions figurant à l'intérieur de la chapelle :

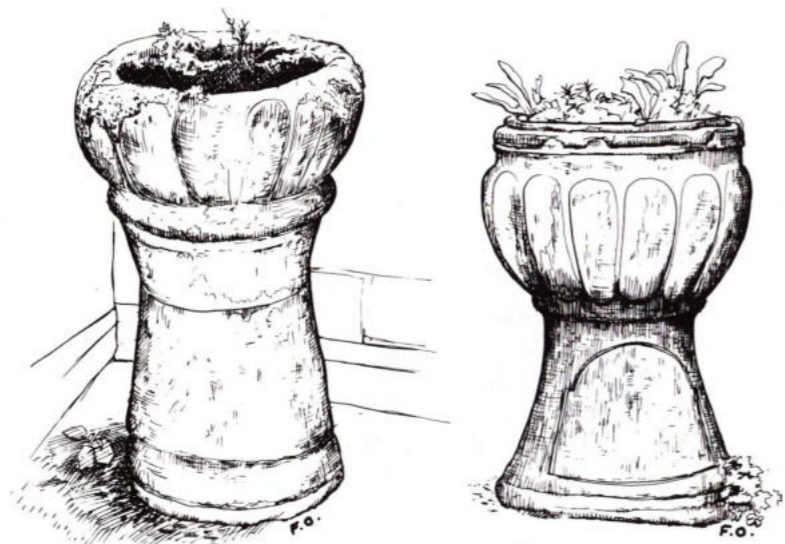
Jean-Baptiste Charles Eugène LEFEBURE
né au Havre le 15 Avril 1808
décédé à Orbey le 31 Décembre 1874
Chevalier de la Légion d'Honneur
Maire d'Orbey, Député du Haut-Rhin

Marie Anne LEFEBURE
née FROMENT-MEURISSE
1849 - 1876
(*épouse de Léon LEFEBURE*)

Béatrice du HAMEL
(*cousine de Léon LEFEBURE*)

Léon LEFEBURE
Membre de l'Institut
1837 - 1911

Adèle HERZOG
1814 - 1900
(*épouse de Charles Eugène LEFEBURE*)



De chaque côté de l'escalier de la chapelle, le visiteur peut remarquer deux vasques, cachées par le parterre fleuri. Ces sortes de bénitiers, de style XVIII^e siècle, figurent parmi les rares vestiges de l'ancienne église paroissiale d'Orbey, démolie en 1858, sauf la tour du clocher, pour faire place au vaste édifice actuel.

SOURCE :

Affiches Alsaciennes, 14 Mai 1885.

DÉCÈS DU COMTE WILLIAM LEFÉBURE

Le Comte William Lefébure fut rappelé à Dieu le 8 Octobre 1985, au Château de Ronfeugerai (Orne). Il était l'arrière petit-fils d'Eugène Jean-Baptiste Lefébure, médecin, maire d'Orbey de 1856 à 1873, député du Haut-Rhin jusqu'en 1869. Le Comte William Lefébure ne s'était engagé dans la politique que pour mieux servir la cause sociale et humanitaire. Les quelque 2000 personnes qui assistèrent à ses obsèques montrent à quel point il était estimé.

La population d'Orbey s'associe au deuil qui frappe la Comtesse William Lefébure ainsi que le Comte de Chabanne Lapalice.

L'ÉGLISE ST NICOLAS DU BONHOMME

M. le Curé HABIG

Deuxième partie: LE XX^e SIECLE

NOTRE ÉGLISE DANS LA GRANDE TOURMENTE DE LA 1^{ÈRE} GUERRE MONDIALE

Dès le début de la guerre de 1914, la paroisse du Bonhomme, s'est trouvée en plein centre d'une bataille qui fit d'énormes ravages, surtout le 15 Août.

De nombreuses fermes ou maisons du village furent incendiées ou ravagées par la mitraille. L'église elle aussi, eut beaucoup à souffrir : c'est par miracle que le gros oeuvre est resté debout, malgré les centaines d'obus qui crevèrent la toiture, le clocher, les voûtes et les murs. L'intérieur de l'église fut totalement saccagé. L'église était devenue inutilisable, les offices se firent dans la cave du presbytère, mais dès 1915, alors que les combats faisaient rage à la Tête des Faux, la population fut évacuée et le Curé Ancel partit avec un bon nombre de paroissiens à St Hippolyte. D'autres trouvèrent refuge à Marienthal ou dans le bassin minier de Lorraine, du côté de Forbach et de Merlebach, et le village avec son église fut livré à son triste sort, car le front traversait le ban du Bonhomme depuis la Tête des Faux, la Verse, le Rain-Colas-Pierre, la Chapelle, la Tête des Chats jusqu'au Pré de Raves. De nombreuses personnes du Bonhomme possèdent encore des photos d'époque, montrant notre église, dévastée, pantelante, semblable au Christ en Croix.

LA RESTAURATION DE L'ÉGLISE ENTRE LES DEUX GUERRES

Vint donc l'Armistice du 11 Novembre 1918 et le retour des réfugiés. Il fallait tout refaire. M. le Curé Ancel, étant mort et enterré à St Hippolyte, le nouveau Curé, l'Abbé Sutter, appuyé par la Municipalité, se mit au travail pour rendre à ses paroissiens un lieu de culte convenable et décent. On commença par réparer l'extérieur, puis on s'attaqua à l'intérieur où tout était à refaire. Des artistes venus d'Italie s'attelèrent à ce travail difficile. L'orgue fut refait par Rinckenbach d'Ammerschwihl et solennellement inauguré le 13 Mai 1928.

Les cloches qui avaient été enlevées par les Allemands pour en faire des canons furent remplacées par de nouvelles cloches dont le baptême très solennel fut célébré au milieu d'une liesse populaire indescriptible, et par une chaleur estivale le 2 Octobre 1921.

Quant aux vitraux, ils furent confiés à la Maison Gruber de Paris. Nombreuses furent les familles de la paroisse qui tinrent à payer un vitrail, portant le nom des donateurs. Ces derniers choisirent d'ordinaire comme sujets des vitraux, l'image de l'un ou l'autre Saint qu'ils vénéraient spécialement. C'est ainsi que furent posés des vitraux portant l'effigie

- de St Aloïse et de Ste Gertrude (*Famille Albert Petitcolas*)
- de St Charles et de St Appoline (*Famille Charles Minoux*)
- du Sacré-Coeur et du Coeur Immaculé de Marie (*Familles Ancel et Simon*)
- de Ste Catherine et de St Alphonse (*Famille Joseph Haxaire*)
- de St Jacques et de Ste Marthe (*Famille Frédéric Claudel*)
- de St J. Baptiste et de Ste M. Madeleine (*Familles J.B. Simon et Valentin*)
- de St Jean l'Apôtre et de St Paul (*Famille Emile Claudel, maire*)
- de St Victor et de Ste Marguerite-Marie (*Famille Victor Boux*)
- de St Clément et de Ste Marguerite (*Famille Nicolas Minoux, ancien maire*)
- de Ste Julie et de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus (*Famille Prud'homme*)
- de St Achille et de Ste Justine (*Famille Rinaldi*)
- de St Michel et de Ste Jeanne d'Arc (*Famille Deparis*)

Enfin, la restauration de l'église, étant peu à peu terminée et les blessures de guerre de la maison de Dieu étant guéries, M. le Curé Sutter, homme méthodique et scrupuleux se fit un devoir de faire reconsacrer l'église, profanée par le fanatisme guerrier. L'ébouissante fête de la Consécration de l'église fut célébrée le 10 Juin 1935 (Lundi de Pentecôte). Ce fut Mgr Ruch, Evêque de Strasbourg qui présida la cérémonie ; il était entouré de nombreux prêtres et par une foule immense de fidèles.

NOTRE ÉGLISE PENDANT LA 2ÈME GUERRE MONDIALE

Dès 1935, la menace d'une 2ème guerre mondiale s'annonça à l'horizon.

Le 3 Septembre 1939, les hostilités furent engagées entre la France et l'Allemagne du moins théoriquement, car ce n'est qu'en Juin 1940 que les troupes hitlériennes, après avoir traversé le Rhin et percé la ligne Maginot, s'engouffrèrent dans les vallées vosgiennes.

Les Allemands arrivèrent au Bonhomme, le 19 Juin ; ils y rencontrèrent une certaine résistance de la part des troupes françaises en retraite ; exaspérés, ils menacèrent d'incendier l'église et d'exercer les pires représailles sur la population. La Maire Claudel et le Curé Zilliox arrivèrent à les calmer. Jusque vers la fin de la guerre, notre église ne souffrit pas de plus de la situation malheureuse dans laquelle était plongée notre commune. Mais à partir de 1942, les sermons et les cantiques français furent interdits. Les offices étaient d'ailleurs très fréquentés, car les gens priaient beaucoup pour les jeunes incorporés et pour une issue heureuse du conflit. Ce fut à partir de Septembre 1944, qu'on commença à entendre le canon de la libération que tous espéraient rapide et prochaine. Hélas, à partir du 15 Novembre, le Bonhomme fut sous le feu des obus alliés. Les gens furent obligés de se terrer dans les caves, les offices à l'église ne pouvaient plus se célébrer régulièrement. De nombreux obus atteignirent la



Grande Guerre. - BONHOMME (Haut-Rhin). - Intérieur de l'Eglise

L'intérieur de l'Eglise en 1916

La voûte est à demi-effondrée, le sol jonché de gravats et les peintures du chœur gravement endommagées



maison de Dieu, soit avant, soit après la libération de la commune (10 décembre) mais ce qui causa le plus de dommages à l'église, ce fut l'explosion du pont de la route des Bagenelles : tous les vitraux furent soufflés, l'intérieur de l'église fut une fois de plus saccagé. Le calme ne revint qu'après la prise de Colmar (2 Février 1945), lorsque les Allemands évacuèrent la région des Lacs et la route des Crêtes. La messe de Noël 1944 fut célébrée dans la soirée du 24 Décembre, au milieu de la grande foule des habitants du Bonhomme mêlés à de très nombreux militaires des troupes de libération. L'église ouverte à tous les vents était glaciale, mais la ferveur était extraordinaire.

Tout le reste de cet hiver sibérien, les offices furent célébrés dans des conditions pénibles, car le vent glacial et la neige s'engouffraient à travers les baies béantes des vitraux saccagés. Heureusement que le printemps fut précoce et merveilleux, cette année là, avec un retour spectaculaire de la neige et du froid du 15 Avril au 5 Mai. Le Curé Zilliox prit alors l'initiative des réparations les plus urgentes. Il confia ce travail à l'entreprise Suss, mais la commune pourtant propriétaire de l'église, refusa de payer les factures, de sorte que le 16 Septembre 1945, le prêtre lança un vibrant appel à ses paroissiens pour les inciter à l'aider à payer ses dettes. Déçu par le peu de générosité des gens du Bonhomme et par l'attitude de la Municipalité, il demanda son changement et fut muté à Kilstett, autre paroisse sinistrée (au nord de Strasbourg).

Son successeur, l'Abbé Marcel Weiss, arriva grâce à son esprit conciliateur à gagner les bonnes grâces du Conseil Municipal et à obtenir l'aide nécessaire à la mise hors d'eau de l'église et à la continuation des travaux extérieurs et intérieurs susceptibles d'effacer peu à peu, les traces laissées par la guerre.

LA RESTAURATION TOTALE DE L'ÉGLISE DANS LA MOUVANCE DE LA RÉFORME LITURGIQUE

Le successeur de l'Abbé Weiss (nommé curé à Lièpvre) fut l'Abbé J.G. Habig, l'auteur de cette étude. Installé comme Curé du Bonhomme, le 27 Septembre 1953, il venait de Montreux-Jeune-Magny où il avait fait réparer et restaurer l'église, gravement endommagée par les combats de Novembre et Décembre 1944. Il prit dès le premier jour de son ministère au Bonhomme, la résolution ferme et énergique de restaurer totalement l'église et d'effacer les dernières blessures causées par la guerre. Aidé par trois Maires compréhensifs, dynamiques et sympathiques : MM. Claudel, Petitcolas et Toscani, il mena jusqu'à son terme, l'oeuvre de restauration.

Le premier travail fut de refaire des vitraux. Dans ce but, au printemps de 1954, les membres du Conseil de Fabrique parcoururent la paroisse, faisant du porte à porte pour solliciter la générosité des paroissiens. Cette quête rapporta 638.700 Frs de l'époque. Le reste fut octroyé par la commune et les "Dommages de guerre".

Les nouveaux vitraux furent réalisés en 1955 par les Artisans du Sanctuaire, en particulier : Bertrand, le meilleur élève du célèbre verrier Le Chevalier. Ceux de la basse nef représentent à gauche, la vie de la Ste Vierge, à droite, la vie de St Nicolas, et ceux du choeur, les trois grands mystères du Salut : la Mort, la Résurrection et l'Ascension du Sauveur ; ces derniers sont complétés de chaque côté par deux vitraux à composition abstraite, aux couleurs fulgurantes, et qui étincellent de toute leur beauté, lorsqu'y pénètrent les rayons du soleil des soirs de Juin. Les vitraux de la haute nef, présentent des couleurs très douces qui répandent une suave lumière à l'intérieur de l'église.

On s'attela ensuite à la réfection de la toiture et à la peinture des murs extérieurs ; ce fut la Maison Bricola de Logelbach qui réalisa ce travail ; les pierres extérieures de grès rose furent nettoyées au jet de sable.

En 1958, on remplaça le chauffage central au charbon, par un chauffage électrique qui fut réalisé par M. Florence. De nombreux appareils furent placés sous les bancs, dans le choeur et sur la tribune. Il y a en tout 290 petits appareils, distants l'un de l'autre de 55 cm, et 10 gros appareils. Les petits appareils ont coûté 48 Frs chacun, les gros entre 250 et 450 Frs. La puissance des petits appareils est de 300 volts chacun, celle des grands entre 1 kilowatt et demi et 3 kilowatts. Le nombre d'heures de chauffage pour un dimanche est en moyenne de 3 heures. Le prix de consommation par dimanche est de 24 Frs, pour tout l'hiver : 1 500 Frs (en 1959). A ces dépenses s'ajoutent l'abonnement du compteur et la redevance forfaitaire. Depuis quelques années, c'est la commune qui paye les factures de chauffage et de l'éclairage de l'église. Le chauffage électrique a le gros avantage de ne pas salir les églises, aussi les visiteurs, voyant notre église si fraîche, ne peuvent croire qu'elle a été repeinte, il y a 22 ans déjà.

En 1960, M. Florence renouvela totalement l'éclairage de l'église et tout le système électrique, et en 1962, on procéda à la sonorisation. Toutes ces dépenses furent couvertes soit par la Commune, soit par la Fabrique de l'église, soit par des quêtes extraordinaires.

Mais, le gros oeuvre restait à faire : la restauration totale de l'intérieur et son adaptation aux nouvelles normes liturgiques.

De nombreux conciliabules, de nombreuses réunions, des démarches sans fin, des interventions réitérées, des visites d'autres églises, furent nécessaires pour cela.

Un premier projet fut élaboré, le 18 Décembre 1961, à l'occasion d'une réunion entre l'Abbé Ringue, représentant la toute puissante Commission d'Art Sacré, M. le Maire Petitcolas, M. le Curé et l'architecte Pillon. On décida de confier le travail de coloration à Melle Haas de Sierentz, patronnée par l'Abbé Ringue. Celle-ci, sous l'instigation de l'Abbé Ringue avait déjà élaboré un projet après plusieurs visites à l'église du Bonhomme. Ce projet à dominantes gris-vert et blanc, légèrement grisé a l'avantage de souligner discrètement les lignes architecturales de l'église et de mettre en valeur les beaux vitraux de Bertrand, qui jusqu'à présent (selon M. Ringue), constituaient la seule richesse artistique de l'église.

Au nom de la Commission d'Art Sacré, M. Ringue demanda aussi l'enlèvement des encadrements du chemin de croix, des deux statues de la Ste Vierge et du Sacré-Coeur, placées de chaque côté de l'entrée du chœur, des grands lustres en cristal, des boiseries du chœur (à l'exception des stalles proprement dites), et des retables des autels latéraux dont la masse blanche nuit à la prédominance du maître-autel. Le moment venu, Melle Haas recherchera avec l'architecte et le peintre exécutant (M. Bottinelli), un ton qui reliera agréablement les stalles aux peintures représentant la vie de St Dié, et un ton qui mettra en valeur les statues de la Vierge et de St Dié des autels latéraux. Il faudra aussi songer au remplacement du maître-autel.

Tout cela fut réalisé à la lettre. Mais M. Ringue demandait encore qu'on enlevât les anges de la chapelle de Notre-Dame de Pitié (ils y sont encore et ne gênent personne) et qu'on remplaçât les statues des autels latéraux (la Ste Vierge et St Dié) par des oeuvres artistiques valables : cela ne fut pas fait, car ces deux statues sculptées dans la pierre de Bourgogne sont admirées par tous les visiteurs qui les trouvent très belles.

Les travaux de peinture de l'église durèrent plusieurs mois, au printemps et à l'été 1962. Lorsque les échafaudages furent enlevés, les paroissiens furent émerveillés par la beauté de l'ensemble, y compris les colonnes de la nef peintes en vert-clair et les chapiteaux peints en vert-foncé avec des bordures dorées.

En Septembre 1962, Melle Haas peignit les deux tentures sur toile de jute, pour les autels latéraux. Ces tentures peintes que beaucoup de visiteurs prennent pour des tapisseries, sont de toute beauté. Celle de gauche placée derrière la statue de Notre-Dame, représente les symboles des litanies de la Ste Vierge, celle de droite placée derrière la statue de St Dié, représente la végétation de la forêt vosgienne, centre d'activité du fondateur légendaire de notre village.

En 1963, les statues superflues furent reléguées à la chapelle de Notre-Dame de Pitié, et les restantes (ainsi que les stations du Chemin de Croix) furent peintes en couleur unie, pour ne pas gêner la fulgurance des vitraux. Le banc de communion vétuste et laid fut lui aussi supprimé.

Après tous ces travaux, M. le Curé fut heureux de constater que non seulement les vacanciers, en séjour au Bonhomme, et les touristes de passage, mais aussi (et c'est ce qui est le plus important), mais aussi les habitants du Bonhomme, dans leur immense majorité, ont été éblouis par la beauté de l'ensemble. Nous avons maintenant une église harmonieuse et avenante qui invite à la prière et à la contemplation.

Les années suivantes, bien des travaux de peinture furent encore réalisés, dans les sacristies, sous les cloches etc.. et la belle fresque du fond de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, qui représente l'incendie du Bonhomme, à la guerre de 1914, fut retouchée et rénovée. La chapelle baptismale cachée dans un coin fut mise hors de service, et un dispositif portatif très beau en cuivre repoussé fut acheté en vue des baptêmes célébrés désormais dans l'avant-choeur, à la vue de tous.

Tous ces travaux furent réalisés sous la direction de Melle Haas, par un peintre local : M. Gervais Bottinelli, doué d'un rare talent et d'un sens artistique exemplaire. Il est le fils de M. François Bottinelli, qui avait repeint l'église après 1918.

Pour la fête de l'Adoration-Perpétuelle de 1967, le menuisier Bernard Perrel réalisa un autel provisoire en bois, pour les messes face au peuple, préconisées par la nouvelle Liturgie ; cet autel servirait par la suite pour les messes en plein air. Il répara aussi les bancs de l'église surtout ceux qui avaient été abîmés par de jeunes vandales.

LE NOUVEL AUTEL

Cependant, il fallait un nouvel autel en pierre, pour clôturer la restauration de l'église. Dans ce but, Melle Haas demanda un projet à la Maison Weber de Röschentz (Suisse).

Le 6 Juin 1968, M. Weber présenta son projet d'aménagement définitif du chœur de l'église, avec dallage, autel, crédence et ambon. Ce projet fut approuvé par la Commission d'Art Sacré, le 2 Juillet 1968 et réalisé dans des conditions difficiles au cours du terrible hiver 69-70. Le magnifique autel en céramique, réalisé par Melle Haas, fut posé pour Noël 1969 ; les ouvriers et artisans de M. Weber, travaillèrent des nuits entières pour que le dallage du chœur soit achevé pour Noël : ils dormaient dans l'église même sur de la paille, alors que dehors, hurlait la tempête de neige. Au 15 Janvier 1970, le tout était achevé.

Par la suite, un nouveau tabernacle fut réalisé par une maison spécialisée de Kingersheim, d'après un plan dressé par Melle Haas.

Les années qui suivirent furent plus calmes, mais les travaux ne cessèrent jamais : il fallait repeindre les portes, réparer la toiture gravement endommagée par un orage de grêle ; traiter la charpente et les poutres (attaquées dangereusement par un insecte dévastateur) avec un produit spécial, qui par contre coup, provoqua la mort de milliers d'abeilles vagabondes attirées dans le clocher par l'odeur du produit toxique employé pour ce travail de préservation du bois.

Il fallait surtout réparer les dégâts provoqués par la prolifération d'un champignon et du salpêtre qui attaquaient les murs intérieurs et les socles des piliers et même les boiseries de la sacristie.

Maintenant, tout est à peu près terminé. Un grand merci à tous ceux qui ont contribué à quelque titre que ce soit, à la rénovation et à l'embellissement de notre église. Merci aussi aux dames qui viennent chaque semaine la balayer, l'épousseter et la fleurir.

Que notre splendide église, St Nicolas du Bonhomme soit dans l'avenir, préserver de tout danger, pour qu'elle puisse, comme dans le passé, attirer vers elle, les générations futures et leur montrer le chemin exaltant du devoir, du service et de l'amour. Qu'elle soit vraiment pour elles, la maison de Dieu et la porte du Ciel (Domus Dei et Porta Coeli).

ANNEXE : LE PATRONAT DE L'ÉGLISE DU BONHOMME ET DES AUTELS

LATÉRAUX

St Dié qui selon la tradition a fondé notre paroisse, n'est cependant pas devenu le patron principal de notre église et il n'est devenu son patron secondaire que bien tard.

Le premier patron de la paroisse, du temps des Seigneurs de Ribeaupierre, était St Grégoire. Ce n'est qu'à la fin du 17^{ème} siècle, que St Nicolas est devenu le patron principal de l'église construite à ce moment là, puis agrandie et totalement rénovée en 1757 et brûlée en 1858. A cette époque, le patron secondaire était St Louis.

Ce n'est qu'après la guerre de 1870, que St Dié a remplacé St Louis, comme patron secondaire. Le Curé d'alors, l'Abbé Uhrin, grand dévot de St Dié, dans sa chronique de 1872, écrite dans le style emphatique de l'époque dit : *"Il sera utile de faire connaître tant en chaire qu'à l'école la vie de St Dié et les raisons de haute convenance qui exigent de notre piété, que soit rendu à St Dié, un honneur particulier, lui qui a honoré notre pays de sa présence et de ses séjours et qui a sanctifié et embaumé du parfum de ses vertus, la terre de nos ancêtres"* et il ajoute : *"La dévotion à St Dié, bien établie, pourrait produire pour notre ministère pastoral, une source de bénéfice spirituel, à l'avantage de la paroisse"* et il propose ce qui suit :

1. - Obtenir de l'Evêché que St Dié soit canoniquement établi comme patron titulaire secondaire de la paroisse,
2. - Et à cette occasion, obtenir et ramener solennellement une relique insigne de St Dié, dans la paroisse, au milieu d'un grand concours de prêtres, et en présence de deux évêques, celui de Strasbourg et celui de St Dié,
3. - Cette promotion de St Dié, pourrait être réalisée, en conclusion d'une grande mission paroissiale,
4. - La fontaine dite de St Dié, dans le bas du village où St Dié avait coutume de s'arrêter et de se désaltérer (selon la tradition), pourrait être mise en valeur, en la transformant de la façon suivante : faire jaillir l'eau d'un coulant ornementé, adapté à une colonne en pierre de taille, ornée elle-même et surmontée de la statue de St Dié.

En fait, du temps du Curé Uhrin, la fête de St Dié était annoncée la veille par la sonnerie des 3 grosses cloches. Le jour de la fête (20 Juin), la messe était annoncée par 3 sonneries ; la 3^{ème} sonnerie un quart d'heure avant la messe, avec toutes les cloches.

A vrai dire, St Dié est le patron du lieu et St Nicolas, le patron de l'église et de la paroisse, et toutes les tentatives des curés successifs de donner plus d'éclat à la fête de St Dié, ont échoué devant l'apathie des habitants du Bonhomme.

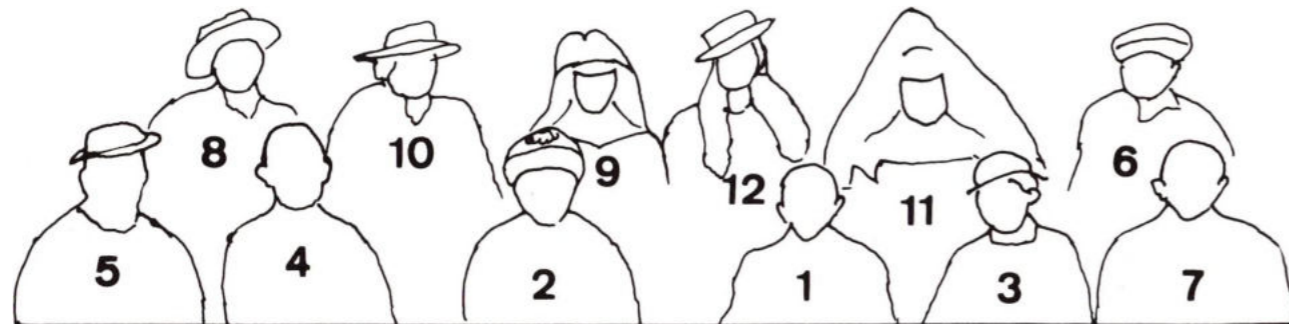
Quant aux autels latéraux, ceux de l'ancienne église étaient dédiés à Ste Thérèse et à St Bernard avec des statues de ces saints. Ces autels et ces statues furent détruits par l'incendie du 6 Juin 1858. Ces autels et ces statues avaient été achetés par la paroisse, lors de la démolition de l'abbaye de Pairis en 1792. Auparavant, ces autels latéraux étaient dédiés à la Ste Vierge (primitivement à St Pierre et Paul dans la petite église d'avant 1757), et à St Sébastien ; St Dié était totalement oublié.

Ce fut le Curé Vion qui dans la nouvelle église construite par lui, après l'incendie de 1858, a dédié à St Dié, l'autel latéral de droite (côté des Hommes) et c'est son successeur, le Curé Pernot qui a célébré chaque année, une messe solennelle à l'autel de St Dié, le 20 Juin et le Curé suivant : l'Abbé Uhrin, qui aurait tant voulu que l'Evêché proclame St Dié, patron secondaire de la paroisse, disait une messe à cet autel pendant toute l'octave de la fête de St Dié.

Maintenant, la fête de St Dié est marquée par une messe festive célébrée à une favorable avec participation des plus fervents d'entre les paroissiens du Bonhomme.

Une famille exemplaire de notre terroir : LES LAMAZE

Maria JULLIARD



Avril 1937 : NOCES D'OR DE François LAMAZE et Marie PETITCOLAS

I - François LAMAZE (17 Mai 1863 - 1er Février 1938)
2 - Marie PETITCOLAS (19 octobre 1864 - 13 Mars 1954)

Leurs dix enfants vivants : 3 - Marie (1888 - 1972) - 4 - Albert (1890 - 1958)
5 - Joséphine (1891 - 1966) - 6 - Héloïse (1892 - 1979) - 7 - René (1898 - 1972)
8 - Jeanne (1900 - 1982) - 9 - Germaine (née en 1902) : Soeur Françoise Marie -
10 - Anna (1904 - 1985) - 11 - Marguerite (née en 1907) : Soeur Thérèse Françoise -
12 - Clémentine (1910 - 1983) : Soeur Marie Thérèse de Jésus et de La Sainte Face



LES NOCES D'OR EN AVRIL 1937 : la famille et les invités entourent les jubilaires

Les enfants, belles-filles, gendres, petits-enfants, filleuls et filleules, beaux-frères, belles-soeurs, neveux et nièces sont présents.

Tous les invités portent à la boutonnière les épis dorés, symboles de cet extraordinaire anniversaire. Les jubilaires arborent fièrement des décorations : la Médaille de la Famille Nombreuse pour elle, le Mérite Agricole pour lui.

En outre, un digne aréopage d'ecclésiastiques entourent les jubilaires et leurs deux filles religieuses. On distingue à gauche et au dessus l'Abbé PETITDEMANGE, leur neveu qui fut longtemps curé de Labaroche. En dessous et de gauche à droite : l'Abbé RAMP de Strasbourg, le curé DIDIERJEAN né à Lapoutroie, le curé GSELL responsable de la paroisse. A droite, le chanoine FILLINGER, ancien curé de Lapoutroie et l'Abbé HOOG ancien vicaire, tous amis de la famille.

Sur la plus haute marche, le Suisse Camille RAFFNER domine l'assemblée de son magnifique bicorné empanaché.

Les petits enfants sont parés de leurs plus beaux atours. Deux garçons en costume de page encadrent les aïeuls. Les petites filles en robes claires ont ceint leur front de grands noeuds, de bandeaux ou de couronnes de fleurs.

Presque toutes les femmes portent des robes noires. La première photographie, à la page précédente, révèle que les filles LAMAZE arborent de magnifiques tissus, quelquefois rehaussés de dentelles : il s'agit peut-être de leur robe de mariée, portée une nouvelle fois pour ce jour exceptionnel. Plusieurs couvrent leurs épaules d'une étole de fourrure. Clémentine, la plus jeune, tranche dans cette dominante noire avec son élégante robe claire : elle est en effet célibataire. Bien entendu, les chapeaux rivalisent de coquetterie.

La jubilaire porte la "capote", c'est-à-dire un chapeau noué sous le cou, et une magnifique étoile de fourrure. A cette époque la mode de la capote était à son éclin ; seules certaines personnes âgées la suivaient encore.

On remarquera la stricte tenue noire des hommes : gilet, redingote, "gibus" ou haut-de-forme, col cassé et noeud solennel, ou cravate sombre.

UNE PIEUSE ET LABORIEUSE EXISTENCE

C'est en 1887 que la jeune Marie PETITCOLAS quitta les Bagenelles pour aller habiter à Faurupt la ferme de son mari François LAMAZE, propriété de sa famille depuis 180 ans... Ils appartenaient tous deux à cette bourgeoisie paysanne attachée à la terre et aux traditions qui ont fait son honneur et sa force, et où l'intelligence, l'habileté manuelle, le savoir faire, l'esprit de Foi, constituaient un climat favorable à l'éclosion de fortes personnalités capables de se surpasser quand les événements l'exigeraient, comme aussi d'accomplir des tâches obscures, souvent ingrates, avec la paix tranquille, voire joyeuse, du devoir accompli.

L'exploitation comptait environ 14 hectares. Elle leur suffit pour élever onze enfants (l'un d'entre eux étant mort peu après sa naissance). Leur principale ressource était la fabrication du "Munster" avec le lait d'une dizaine de vaches. A cela s'ajoutait la vente de veaux, et de menus produits : le beurre, les oeufs. Marie cousait les vêtements de ses enfants. Elle fut aidée par une jeune "servante" jusqu'à ce que sa fille aînée eut 17 ans. François engageait des ouvriers saisonniers. Les enfants devenus grands, le travail était organisé. A chacun et à chacune était attribuée une tâche, en équipe et à tour de rôle, dans un climat d'entente.

En outre, les garçons faisaient des travaux de "voiturage" pour des voisins ; les filles allaient aux "semis" c'est-à-dire planter des sapins et les débroussailler. Anna admirait encore il y a peu de temps, près de chez elle, la forêt existant pour une part grâce à son travail.

Le dimanche la maman variait les menus : viande de veau, de porc ou de boeuf, afin que ses filles apprennent à cuire. En semaine, on se relayait pour la fabrication du pain. Sauf en été, les heures de loisir étaient assez nombreuses surtout en hiver. Les hommes s'occupaient à couper, à façonner et à rentrer le bois dont ils se chauffaient mais dont ils fabriquaient aussi des outils : paniers, hottes, rateaux ... Les femmes brodaient, cousaient, tricotaient, faisaient des couvertures de lit au crochet.

Les distractions avaient leur part : "pals de lours" en hiver, les "les fêtes des villages", "Lé Zottes" en été. On chantait, on dansait, on jouait aux cartes. "Nous avons eu une belle jeunesse" affirment, unanimes, les derniers enfants encore vivants.

François et Marie surent remarquablement tirer profit de leur exploitation. 45 ans plus tard en 1932, ils la quittèrent pour venir habiter la maison Stirn qu'ils avaient acheté au village, laissant trois fermes à leurs fils et gendres. Dans les années 1920, tous deux avaient été décorés, lui du Mérite Agricole, elle, pour Famille nombreuse.

Dans leur nouvelle demeure spacieuse, où Marie, leur fille aînée, et Clémentine, la cadette les avaient suivis, ils réunirent souvent et surtout à l'occasion de Noël, Pâques et Pentecôte, enfants et petits enfants dans une chaude ambiance familiale. La plus grande fête fut celle des Noces d'Or, événement assez rare à l'époque.

Malheureusement François mourut à peine un an plus tard, le 1er Février 1938. Marie lui survécut encore plusieurs années, et décéda le 13 Mars 1954.

Leur vie avait été un exemple doublé d'un témoignage : le dur labeur de la terre pouvait s'associer à la noblesse du coeur et de l'esprit, à une Foi éclairée et agissante.

Leur cas ne fut pas unique, tant s'en faut. Il est peut-être nécessaire de le souligner pour faire contrepoids à une image du montagnard parfois peu flatteuse.

LA VIE DE LEUR DOUZE ENFANTS

Marie, née le 31 Janvier 1888, épousa le 25 Avril 1914 Joseph GLEE du Bonhomme. Mobilisé, son mari fut porté disparu à Raon l'Etape dès le début de la guerre. Devenue veuve, elle se consacra entièrement aux siens. Bonne couturière, excellente cuisinière, rompue aux travaux de la ferme, tante Marie fut toute sa vie la "Providence" de chacun. Elle mourut le 29 Novembre 1972.

Albert, né le 18 Janvier 1890, fit preuve de qualités exceptionnelles en 1914-18. Après un service militaire de trois ans la mobilisation le maintint sous les drapeaux cinq années encore sans possibilité de revoir les siens. Fait prisonnier en Sibérie en Novembre 1914, il se sauva à cheval devant les cosaques. Repris huit jours plus tard, il fut jeté dans un wagon à bestiaux et conduit dans un camp où la plupart mouraient de froid. On les battait la nuit pour les empêcher de geler. Il s'échappa grâce à l'appui d'un colonel allemand, gardien du camp, dont la femme était française. Caché à Ums, il finit par trouver asile dans une ferme de 10 000 hectares. Il en devint le gérant. Les années passèrent sans qu'aucune nouvelle ne lui parvint. Désireux de revoir son pays, sans papiers, il traversa la Russie et la Chine, où il s'embarqua à destination de Marseille : une traversée de six semaines. Arrivé en France, ce n'est qu'après avoir reçu une attestation d'identité de ses parents qu'Albert en Août 1919, put enfin rentrer chez lui. Marié en Avril 1922 avec Marie PIERREVELCIN de la Goutte, il s'installa chez sa femme. Trois enfants naquirent dont un fils qui trente ans après fut à son tour mobilisé et porté disparu sur le front Russe en Septembre 1944. La similitude des destins s'arrêta là ; Albert attendit en vain son fils, il ne s'en remit jamais et décéda le 6 Mai 1958.

Joséphine, née le 5 Avril 1891, jeune fille, elle aida sa tante des Tournées, devint ensuite gouvernante du futur chanoine Prince. Elle le suivit successivement à Fréland, à Lapoutroie et à Strasbourg où pendant la dernière guerre tous les deux firent de la Résistance. L'un recevait les prisonniers au confessionnal, l'autre, donnait à manger en cachette. Trahis par une lettre portant le croquis du trajet de leur presbytère de St Jean à la gare,

ils furent arrêtés et emprisonnés. Ils durent leur salut à l'intervention courageuse d'une femme allemande épouse d'un Alsacien, qu'ils avaient dépanné dans des circonstances pénibles et qui leur a ainsi prouvé sa reconnaissance. Leur emprisonnement fut de courte durée. Après la mort du chanoine, qu'elle soigna pendant de longues années avec dévouement, Joséphine se retira auprès de sa soeur à Lapoutroie où elle mourut le 31 Décembre 1966.

Héloïse, née le 21 Décembre 1892, épousa Joseph GARNIER de Fréland. Ils remplacèrent les parents LAMAZE au Brézouard. De leurs cinq enfants, un fils devint prêtre. Il est actuellement curé à Rombach-le-Franc. Héloïse est décédée le 21 Janvier 1979, après son mari.

Joseph, né en 1894, mobilisé en 1914 à vingt ans est décédé le 2 Mai 1915 au Lazarett de Trosly-Loire (Aisne) après avoir été grièvement blessé près de Soissons.

André, décédé en 1896 à l'âge de huit jours.

René, vit le jour le 13 Février 1898 et épousa Marie ANTOINE de la Barischires. Ils exploitèrent la ferme appartenant à ses parents aux Hauschires. Leur famille fut nombreuse : dix enfants dont une fille religieuse chez les chanoinesses de St Augustin à Strasbourg. René décéda en Novembre 1972. Sa femme mourut peu après.

Jeanne, née le 9 Juin 1900 épousa en 1926 Aloyse BARADEL du Grand-Trait, où ils s'installèrent. Ils eurent deux fils. Son mari mourut en 1968. Elle fut tuée, par accident de la route, près de sa maison le 17 Octobre 1982.

Germaine, en religion Soeur Françoise Marie, née le 19 Février 1902, entra au Couvent de Ribeauvillé à 17 ans. Elle fit des études de commerce et devint professeur au Pensionnat St Joseph à Rouffach, puis à Ste Elisabeth à Carspach. Actuellement retraitée, elle continue à rendre des services à la maison Mère de sa congrégation, à Ribeauvillé.

Anna, naquit le 19 Octobre 1904. A 14 ans passa un an au Pensionnat de Ribeauvillé, épousa en Avril 1928 Albert MASSON, de la Chapelle au Bonhomme. Elle vint habiter chez lui jusqu'en 1951 où ils déménagèrent sur la ferme de ses parents aux Hauschires. Leur foyer s'enrichit de deux enfants, un garçon, une fille. Son mari mourut en Mai 1970. Anna continua à vivre seule dans cette maison haut perchée d'où on jouit d'une vue splendide. En hiver, sa fille l'accueillait dans son foyer. Anna fut une brodeuse de talent. On s'étonne que des mains habituées aux durs travaux de la ferme aient pu réaliser, entre tant d'autres choses, des nappes d'autel ornées de merveilleuses dentelles ... Doigts de Fée égarés dans nos montagnes Anna vient de mourir le 26 Avril 1985.

Marguerite en religion Soeur Thérèse Françoise, vit le jour le 14 Décembre 1907. Après un an passé à l'Ecole Ménagère d'Issenheim, elle entra à 23 ans chez les Soeurs de la Toussaint à Strasbourg et y fit son noviciat, et ses études d'infirmière. Nommée d'abord à la clinique Ste Anne, elle fut successivement un an Supérieure à Neuf-Brisach, six ans au Hasenrain à Mulhouse, six ans à Pasteur à Colmar, quatre ans au Lac Blanc. Ensuite commença une demi retraite de deux ans à l'Hôpital Civil de Sélestat. Partout, elle fut aimée, appréciée. Actuellement Soeur Thérèse Françoise goûte un repos bien mérité dans la maison de St Guérin à Andlau.

Clémentine en religion Soeur Marie Thérèse de Jésus et de la Sainte Face, née le 31 Juillet 1910, passa deux ans au Pensionnat de Rouffach où elle obtint un brevet. Fiancée en 1937, elle renonça au mariage pour entrer en 1938 au Carmel français de Rome où elle mourut en Août 1983. Clémentine, la fille tout particulièrement chérie de ses parents et de ses aînés, ne revint plus jamais auprès des siens. Sa vie se déroula dans le silence et la prière.

JULES REVEILLET

Un Combattant de la TETE Des FAUX

Témoignage recueilli par son
filleul Germain REVEILLET



C'était en 1981. J'assistais à l'inauguration du Mémorial du Linge. En consultant la liste des unités engagées, je constatai que le 30ème B.C.A. avait combattu dans la région. Mon grand oncle n'appartenait-il pas à ce régiment ?

En 1982, lors d'un voyage dans mon pays d'origine, j'ai rencontré mon parrain, âgé de plus de 90 ans, mais dont la mémoire est intacte quand il s'agit de la guerre de 1914.

Voici ce qu'il m'a raconté :

" AOÛT 1914

J'étais bien soldat au 30ème B.C.A. en 1914. On a débarqué à Gérardmer et on a rencontré les premiers "Boches" au Hohneck et on a fait feu sur eux. On a franchi la frontière imposée par Bismarck et on est descendu vers Munster en formation de tirailleurs. A la gare de Munster c'était la pagaille. On était entré dans la ville par le Dubach ou le Heidenbach et on a poursuivi les "Boches" sur Gunsbach avec le 152ème R.I. On les a délogés, puis on est allé sur Wihr-au-Val vers la Chapelle, toujours avec le 152ème R.I. C'est à ce moment là que se situe le triste combat de la Croix de Wihr avec le 1er bataillon du 152ème, le 11ème Chasseurs à cheval et le 5ème B.C.P., c'était le 19 Août 1914. On a continué vers Walbach et on s'est arrêté près d'une ferme,

au pied d'un Château ancien. (*Peut-être s'agit-il de Saint Gilles ?*)

On s'est retiré dans les Vosges devant St Dié. Avec la 6ème section et le Capitaine TOUCHON, un convoi boche de ravitaillement a été capturé. Il y avait un peu de tout : des bottes, des uniformes d'officiers. TOUCHON avait fait la sommation de se rendre en allemand. Ils n'ont pas voulu et au coup de sifflet tout le monde a bondi, prêt à tirer. Ils ont dételé les chevaux et chacun a pu se servir. C'était près du Col des Journaux. On est monté par le Col du Bonhomme et on est descendu jusqu'au village. On a fait des patrouilles au "Rupt en faîte". (*S'agit-il du Blanc Rupt ?*) Dans une ferme, les patrouilleurs ont demandé si les Boches n'étaient pas trop méchants. "Non, ils ont froid comme nous, ils nous ont volé du bois" a répondu le fermier.

LA TÊTE DES FAUX

C'était le 3 Décembre 1914 avec le 28ème B.C.A. Les capitaines TOUCHON et PIOT ont attaqué la Tête des Faux. J'ai été blessé, dès la première attaque, au pied gauche, au pied droit, au bras droit par une balle qui m'a traversé la palette (l'omoplate) pour ressortir à trois centimètres de la colonne vertébrale. J'ai quitté, seul, la ligne de feu et je me suis effondré dans un sentier, derrière un gros rocher, tout près du poste de secours. Il y avait trente centimètres de neige. Le lendemain, j'ai été évacué sur l'hôpital du Lac Noir où je suis resté quinze jours. Ensuite, j'ai été conduit à Saint Claude, là où on fait des pipes. J'ai eu une perm' de convalescence. Quand je suis passé au centre de contrôle à Saint Marcellin, on m'a proposé pour la réforme. Le major m'a dit : "Celui qui vous envoie est plus malade que vous". Alors j'ai rejoint mon dépôt.

TOUJOURS EN GUERRE

J'ai été remis à l'entraînement progressif. Un matin, le sous-officier a rassemblé les types : 30 ou 40, avec le barda sur le dos et les a fait marcher. Au bout d'un moment, j'ai appelé le sous-officier et je lui ai dit que je ne pouvais plus suivre. "Rentrez comme vous pourrez" qu'il m'a répondu. Je suis allé au bistrot boire une chopine, casser la croûte et je suis rentré.

Par lasuite, ils m'ont changé d'arme. Je suis allé au 2ème d'Artillerie à Bourgoin. De nouveau instruction et puis, parti en renfort devant Verdun, derrière le fort de Tavanne.

"Ceux d'en face" nous ont retourné la pièce. Je me suis trouvé dessous, mais je n'avais rien. Au-dessus, il y avait deux blessés. J'ai terminé la guerre comme cuisinier des officiers en remplacement d'un permissionnaire d'abord, puis au dépôt du 2ème d'Artillerie. J'étais là le 16 Novembre 1918.

C'est à la Têtes des Faux que j'ai eu la Croix de Guerre avec étoile d'argent. "

Son récit terminé, je lui ai fait entendre la musique des chasseurs. Il a de suite reconnu les Allobrages et dans un grand éclat de rire il m'a dit : "Je n'avais pas de rhumatismes en ce temps là ! "

Au mois de Mai 1982, je suis allé en famille au Col du Calvaire. C'était pour moi un pèlerinage. Combien y en avait-il des miens qui avaient combattu dans ces montagnes couvertes de neige tout l'hiver ? Arrivés au Cimetière Duchêne, paisible cité des Morts ombragée de sapins, nous essayons de revivre les durs combats livrés par les Chasseurs Alpins à un ennemi bien abrité dans des casemates en dur. Il fallait être Chasseur Alpin pour le faire !

Après des recherches, j'ai trouvé ceux de ma famille qui avaient participé aux combats, en Alsace :

- FOUILLUND-DAUPHINE Alphonse (beau-frère de mon grand-père)
ambulance alpine 3/74 à Fraize le 2/8/1914
Ensuite à Gérardmer, avec un équipage de chevaux, a participé à l'évacuation des blessés par le Col de la Schlucht.
- REVEILLET Germain-Eugène - 13^{ème} B.C.A.
a combattu au Vieil Armand
- REVEILLET Jules - 30^{ème} B.C.A.
a combattu à la Tête des Faux
- SEYMATT Félix-Henri mort pour la France le 10 Avril 1915 à Essen (R.F.A.) 99^{ème} R.I.
Inhumé à Sarrebourg (Moselle)

Je tiens à rendre hommage aux habitants du Canton vert, particulièrement aux Anciens Combattants et aux Chasseurs pour le travail réalisé au Collet du Linge et au Cimetière Duchêne, afin de ne pas oublier les poilus de la guerre 14-18.

*Germain REVEILLET
25, rue de Gunsbach
68230 WIHR AU VAL*

L'ELECTRICITE DANS LE VAL D'ORBÉY

2° PARTIE

Anny BLOCH-RAYMOND

" Nous terminons la publication de l'article de Mme BLOCH-RAYMOND, paru dans la Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est (n° 12 et 12bis - 1983). Dans la première partie, l'auteur décrivait les étapes de l'électrification. Ci-dessous, elle analyse la multiplication des formes d'intégration de l'énergie, la modification des savoir-faire, les résistances à la modernité et les maisons de l'avenir ".

4°) LA MULTIPLICATION DES FORMES D'INTEGRATION DE L'ENERGIE

Fermes de la fin du XIX^e siècle comme maisons nouvelles, révèlent un souci constant d'économie de l'énergie et une utilisation ingénieuse de celle-ci. Le Val d'Orbey, de par l'utilisation de ses différentes sources d'énergie, eau, bois, électricité, de par les multiples combinaisons qu'il effectue fait preuve d'exemplarité dans ce domaine.

A) Un souci d'économie

Les saisons, la lumière naturelle, modifient et différencient l'utilisation des sources d'énergie : le gaz, l'électricité sont davantage sollicités l'été tandis que le bois est préféré l'hiver pour la qualité de sa chaleur. Dans les pièces, on laisse s'installer la pénombre avant d'allumer. De nombreux habitants disposent de bouts de forêt qui leur permettent d'alimenter leur fourneau à peu de frais. Les "machines au foyer" sont utilisées avec parcimonie et durent au minimum 15 ans.

B) La cohabitation des énergies

La manière dont différentes énergies cohabitent et sont gérées est tout à fait remarquable. Dans la cuisine, sont utilisées alternativement, la cuisinière à bois et la gasinière. Celle-ci est utilisée à des moments bien précis, en été ou lorsqu'il s'agit de réchauffer rapidement ou de griller des aliments. Bien souvent la dépense d'énergie est mesurée empiriquement, soit en fonction des factures reçues soit au nombre de bouteilles de gaz utilisées chaque fois a posteriori.

L'ouvrier d'usine n'utilise qu'un fourneau à gaz tandis que l'agriculteur cuisine été comme hiver, sur son fourneau à bois ; la cuisine mijote sans surveillance, tout en étant une source de chaleur pour la pièce.

Le chauffage central brûle d'abord du fuel, mais nous explique Madame V., repasseuse à Orbey : "quand on rentre dans l'hiver, je brûle du bois et je reviens au fuel au printemps."

Même alternance pour les machines au foyer ; l'exemple le plus caractéristique est le fer à repasser. Lorsque la femme a conservé son fourneau à bois, il n'est pas rare qu'elle se serve en hiver de son ancien fer et qu'elle n'utilise le fer électrique qu'à la saison d'été.

Quand aux maisons récentes, ce sont des artisans ou électriciens qui font preuve d'innovation dans l'intégration des énergies possibles.

C) L'intégration des énergies dans l'espace domestique

Nous avons vu que l'introduction de l'électricité n'a pas modifié l'espace social familial à ses débuts. C'est toujours autour de la grande table commune éclairée par une seule "bougie", que se réunit la famille, se prennent les repas. Mais, il n'est guère facile d'en connaître les premiers impacts. L'on nous a souvent répondu de manière évasive et imprécise : "ça a changé, ça a changé tout de même". Un détail nous paraît significatif : un ancien forgeron, Monsieur B. nous raconte : "Quand on ne trouvait pas quelque chose, nos parents nous disaient : "tu ne vois pas, non".

Après la guerre, chaque membre de la famille individualise ses activités. Les enfants restent dans leur chambre pour y jouer, lire ou travailler. Les parents, dans leur chambre, disposent d'un système d'éclairage et commence à lire dans leur lit.

Le fil électrique, découpe l'espace. La repasseuse place toujours sa table à repasser à droite de la prise mais il ne s'agit pas pour elle d'une véritable contrainte.

D'autre part, on ne peut pas parler dans l'organisation de la cuisine, de rationalisation de l'espace et d'économie des gestes telles que l'ont proposées les architectes des années 30 (6).

Pour nos interlocuteurs, ce sont les termes de "commode" de "pratique" qui fondent l'organisation de leur maison et les modifications qu'ils y ont apportées. Sols de dalle de grès ou parquets de pin font place au linoléum ou carrelage, plus faciles à entretenir. Carreaux en faïence protègent les espaces-évier, et les lieux cuisson. Pas d'étagères apparentes mais de grands meubles de rangement. Aucune aération particulière n'est prévue dans la cuisine. Une hiérarchie de la nécessité apparaît clairement : fer à repasser, réfrigérateur, machine à laver, télévision sont devenus indispensables tandis que la machine à laver la vaisselle est encore considérée comme un luxe.

(6) Roger PERRINJAQUET et Roger ROTMAN - Cuisines d'architectes, architecture de cuisines, p. 113 à 134. Revue "Culture Technique", n° 3, septembre 1980.

Il est difficile de répondre aux questions sur la durée du travail. Les journées pouvaient débuter plus tôt, mais les habitudes culturelles sont les plus fortes. Au Val d'Orbey comme en Alsace, on a gardé l'habitude de se coucher tôt et de se lever vers 6 heures, quelque soit la source de lumière.

Certes, l'électricité a créé des besoins ; à l'heure actuelle, on ne pourrait plus s'en passer. On ne voudrait revenir en arrière. Toute interruption de courant est vécue comme une perte, un retour vers le froid, un mouvement qui ne circule plus.

5°) MODIFICATION DES SAVOIR-FAIRE

A) Nouvelles habitudes, nouvelles odeurs, nouvelles relations

A travers la lessive, le repassage, la couture se dessinent des modifications des anciens savoirs, la disparition des odeurs familières, s'observent de nouveaux rapports à l'instrument.

a) La lessive

Sans revenir au début du siècle, période où les manières de faire ont été finement analysées (7), la machine a uniformisé les différentes phases de nettoyage du linge.

En 1950, tous les lundis, durant une journée entière, on faisait encore la lessive à l'aide d'une immense lessiveuse à champignon. Après le trempage, le savonnage du linge, on le faisait bouillir durant plusieurs heures sur la cuisinière à bois. Le linge une fois bouilli, on le rinçait abondamment et on le faisait dégorger. La couleur recevait un traitement bien distinct ; lorsqu'on lavait les couleurs, on se méfiait des mélanges, du "barbouillage du linge".

A l'heure actuelle, si l'on fait encore la lessive traditionnellement le lundi, les jeunes femmes lavent plusieurs fois par semaine ; cette activité autrefois si codée est devenue banale ; cependant, elle nécessite des connaissances nouvelles et précises. De nouvelles manières de faire apparaissent également.

Si presque tout "passe par la machine", le linge ne passe pas n'importe comment. Il faut d'abord faire un premier tri, entre le coton à bouillir, les couleurs "grand teint" et les autres fibres synthétiques plus sensibles à la chaleur. Préalablement, il faut vérifier l'état de salissure du linge, le préparer, le savonner si nécessaire. Le linge de corps, le linge trop souillé, se nettoie à la main souvent, comme si la machine ne pouvait s'introduire dans les tâches les plus intimes.

(7) Yvonne VERDIER, Façon de dire, façon de faire, P. Gall, 79, p. 108 à 156.

Mais le corps s'éloigne progressivement de l'impureté ; les mains se couvrent de gants en caoutchouc, les bras trempent rarement dans l'eau froide. Si la lessive impliquait auparavant une surveillance constante, aujourd'hui, la femme peut démultiplier son activité. Dans le même temps que se fait la lessive, elle peut "vaquer à ses occupations". Toutefois, le résultat de cette nouvelle chimie électrique n'est pas certain et, en fin de parcours, il y a toujours un risque. La machine vient créer une distance hygiénique entre la femme et l'objet. Elle est, une fois programmée, chargée de propreté. Dans la lessive traditionnelle, ce résultat n'était atteint que par une succession d'essais, erreurs, de contact direct avec la matière à transformer.

La machine à laver implique alors, un nouvel ordre de pureté où même les odeurs de soude et de Javel qui envahissaient la maison, le jour de lessive, ont disparu. Peut-on dire, pour autant avec Jean Baudrillard, que l'objet technique ne requiert qu'une participation formelle, sans effort, dans laquelle l'énergie seule se mobilise totalement ? (8) Cette affirmation paraît trop globale à qui s'est approché des nouveaux comportements de la femme dans la maison. Les activités domestiques deviennent autonomes mais nécessitent d'autres savoirs, de nouvelles préparations, de nouvelles planifications.

b) Coudre et repasser

L'introduction des fibres synthétiques ont provoqué des changements considérables dans la fabrication et l'utilisation des machines à coudre comme des fers à repasser.

Les machines aux rouages apparents, aux motifs fleuris, ont fait place à un appareillage sobre et stylisé qui cache derrière son abstraction, la complexité des circuits électroniques intégrés.

Cette complexité se dissimule derrière "des boîtes noires" qu'il est bien évidemment, interdit de toucher.

Coudre, repasser obéissent à des savoirs beaucoup plus scientifiques et ne demandent plus un réajustement du travail à chaque étape. Ne s'y investissent que les extrémités du corps. Quand on utilisait le fer en fonte, on approchait la semelle du fer de la joue ou l'on crachait sur celui-ci pour en connaître la chaleur. Le thermostat, introduit dans les années 55-60, ne nécessite plus cette précision du geste, ce savoir, on ne peut plus empirique. La typologie des fers ne correspond plus à la typologie des pièces mais à une typologie des techniques fondées sur la nature des textiles. Le poids d'un instrument n'est plus le signe de qualité ; le fer "vapo" est au contraire très léger.

(8) Jean BAUDRILLARD - "Le système des objets", Paris, Denoel-Gonthier, édition de poche, 1981, p. 70.

Une nouvelle manière de travailler devient nécessaire. Les différentes phases du repassage sont remplacées par de simples réglages. Plus d'humectage, plus d'essai sur un linge avant d'attaquer une pièce, plus d'empesage des cols de chemise. Pour les nouvelles machines à coudre également la phase de programmation est plus importante. Il faut connaître très précisément l'espacement du point, la tension du fil, la qualité de l'aiguille désirée pour ordonner le travail qui s'effectuera dès le bouton pressé. Le fabricant ne s'adresse plus seulement aux spécialistes quand il veut vendre ces machines sophistiquées ; il préfère donner quelques cours d'initiation prétendant ainsi que sa machine est un jeu d'enfants, mais il déqualifie, par ce fait, le travail des professionnelles. Les objets ne peuvent plus se graisser, s'entretenir sur place comme auparavant mais on est obligé de les faire réparer à la maison-mère. Une rupture beaucoup plus nette se développe entre les réseaux de fabrication, de diffusion, de réparation depuis l'introduction de ces machines "hautement performantes".

Si les habitants du Val d'Orbey considèrent que ces machines ont rendu leur travail plus facile, plus rapide - et l'on ne décèle aucune nostalgie dans leurs paroles - ils témoignent néanmoins, dans les habitudes et l'adoption de ces objets, de nombreuses résistances à la modernité.

B) Résistances à la modernité

Ces résistances sont les plus sensibles dans le milieu des agriculteurs. Elles proviennent souvent des femmes. Elles se prolongent par des désirs de conserver les instruments anciens dans de petits musées familiaux, véritables lieux de mémoire régionale.

a) Le cas des agriculteurs du Val d'Orbey

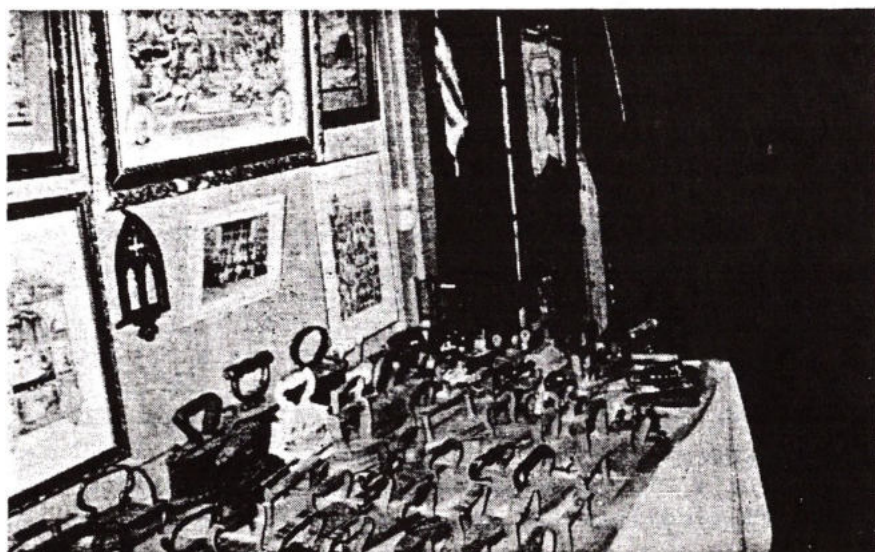
Les fermes, dernières à être électrifiées, ne comportent souvent qu'un appareillage électro-domestique strictement nécessaire. Le chauffage de la maison reste au bois, la cuisine se fait au bois et au gaz.

Des "machines au foyer", on ne trouve souvent que le gros équipement, congélateur, machine à laver et la télévision. Le petit appareillage électrique - Robot-Marie, hachoir ... - est parfois relégué au grenier (1). A l'évier, sont installées deux conduites d'eau, l'une provient d'une source privée, l'autre est d'origine communale ; l'une est "naturelle", l'autre est analysée. Un exemple significatif dans son caractère extrême est celui d'une fermière âgée de 88 ans qui habite une ferme isolée. Le système d'éclairage et d'installation électrique date de 1938. Il n'a pas été modifié depuis. Les appareils, les plus récents, par exemple, radio-réveil, ont été achetés par son fils célibataire et ne sont utilisés que par lui ou pour lui.

(1) Enquête menée par Mireille DESSOLIN auprès des agriculteurs du Val d'Orbey.



Ferme à Ma. chielles-Pairis - Installation électrique inchangée depuis 1938.



Musée personnel à Fréland.

Premiers fers à fourneau, à charbon, cohabitent avec les fers électriques anciens et plus récents.

b) Les femmes au foyer

D'une manière générale, les femmes ont un regard critique vis-à-vis de la modernité. Elles savent s'approprier les machines modernes, trouver de nouvelles habitudes mais gardent leurs anciens outils qu'elles utilisent en alternance avec les plus récents. La machine à coudre Singer des années 50, plus résistante, est un gage de sécurité, de longévité. Elle sert encore à recoudre les vêtements épais : "Avec celle-là, nous dit la couturière, on peut travailler, on est sûr". Le fer électrique des années 55 est préféré au "fer vapo" qui peut laisser des tâches sur les tissus et marquer les tissus neufs. Il est facile d'utilisation mais se "détraque" plus vite. Certes, la machine à coudre toute électronique apparaît plus simple, mais le "fini" du travail s'effectue à la main.

La machine des années 80 est souvent vécu comme un instrument incertain, précaire, fragile et éphémère, à l'image même de la société actuelle.

C'est à l'égard des pratiques alimentaires et culinaires que l'on a conservé le plus grand attachement aux habitudes. Une utilisation différenciées des outils de préparation et des modes de cuisson peut s'observer. Et c'est dans ces savoir-faire culinaires que la femme trouve sa place.

La cuisson sur le fourneau à bois est au centre de ces anciennes pratiques. Elle permet une cuisson lente plus homogène ; une viande de boeuf achetée, la veille à la boucherie, sera préférée à la viande congelée pour préparer le pot au feu du dimanche. Au rythme des récoltes, on congèle courgettes, haricots, groseilles, myrtilles, mais on continue à faire des conserves et à préparer des confitures. Les fruits sont séchés ; ce sont des pommes, poires, prunes qui achèvent de sécher dans le four de la cuisinière à bois. Ces fruits vont se retrouver dans la brioche, "le hogaye", la spécilité de Noël. Et chaque petit appareil électrique a un usage bien déterminé : on fait la pâte à kugelhoppf à la main si l'on veut qu'il soit bon, mais le robot électrique est utilisé pour toutes les pâtes lourdes à pétrir, les pâtes à biscuits également.

c) Les petits musées familiaux

"Je collectionne tout, tout, tout ce qui est du territoire, par amour ... J'ai peur du vol ... Je l'ai fait de mes propres moyens. J'ai toujours aimé collectionner depuis ma tendre enfance... des photos, des affaires de famille. On a toujours gardé à la maison ... J'ai commencé par des moules à gâteaux. Je les collectionne parce que je suis Alsacien ... Il y a des gens qui m'apportent.

"Y a de vrais habitants d'ici qui l'ont jamais vu. J'ai beaucoup de Bretons qui viennent me voir", nous confie M. R., à Fréland, un ancien contremaître d'usine.

Le Musée parle de passions et de collections, de secrètes accumulations. On le montre, on l'expose mais on le cache aussi. Et l'on entre dans cet espace intime qu'à pas feutrés. Il déroule un discours sur

un passé lointain comme sur un temps plus récent. Chapelets, instruments aratoires, lampes à pétrole, mobilier traditionnel cohabitent avec des objets récents, telles des séries de fers électriques de toute taille, des postes-radio. Et dans cette exposition, le présent n'est pas rupture avec le passé. L'objet utilisé renvoie à l'objet utile.

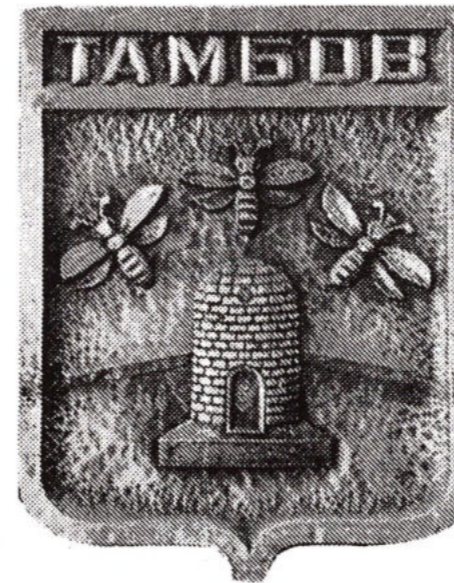
Ce patrimoine intègre des techniques traditionnelles, et de nouvelles techniques qui se retrouvent dans les "Maisons de l'Avenir" telles qu'elles s'élaborent dans le Val d'Orbey.

6° LES MAISONS DE L'AVENIR

En construisant sa maison, à la place d'un ancien bâtiment de tissage, Monsieur L. a tenu à conserver une production électrique individuelle : c'est une turbine hydroélectrique installée dans la cave qui répond à l'essentiel de ses besoins en énergie. Toutefois un immense "poêle" construit en briques, alimenté au bois lui sert d'appoint. Au Bonhomme, M. F. fait appel à l'énergie solaire pour chauffer l'ensemble de sa maison. Actuellement l'électricité est fournie par l'E.D.F. mais il envisage d'implanter une turbine personnelle. Enfin, cela va sans dire un "poêle" à bois complète le chauffage de la salle commune.

Ces nouvelles maisons se caractérisent par la complexité croissante des réseaux. Multiplication des prises électriques, canalisations de chauffage central, alimentation des turbines, captage de l'énergie solaire et pompes à chaleur. Ses habitants intègrent des pratiques extrêmement différenciées des énergies, et face aux réseaux nationaux qui apparaissent parfois comme des "monstres sacrés", ils développent un besoin grandissant d'autonomie dans l'utilisation des sources d'énergie.

* * * * *



LES VICISSITUDES D'UN INCORPORE DE FORCE 1943 - 1945

Souvenirs de Camille PETITDEMANGE

Recueillis par Henri PETITDEMANGE

" Le 31 Août 1945, les premiers prisonniers du camp de TAMBOV (U.R.S.S.) rentraient dans leurs foyers. Parmi eux, deux Frélandais : Roger RETTIG et Camille PETITDEMANGE.

Ayant retrouvé le compte rendu rédigé par mon frère, j'ai pensé qu'il était intéressant de le faire paraître dans le Bulletin de la Société d'Histoire.

Henri PETITDEMANGE "

SUR LE FRONT RUSSE

" J'ai été incorporé de force au R.A.D. (Reichsarbeitsdienst) le 21 Juin 1943 et affecté au Arbeitsdienstlager 5.326 situé près de Francfort sur le Main. J'avais 17 ans et demi. Le 24 Septembre, j'ai été libéré en attendant d'être incorporé dans la Wehrmacht le 28 Octobre 1943, j'avais alors 18 ans. Je fus affecté au 188° Régiment d'Infanterie au Regenwurmlager près de Meseritz (Prusse Or.). J'y restai quinze jours, puis un transport nous amena au 1er Régiment d'Infanterie de réserve près de Minsk (Russie Blanche). C'est là que je passai l'école du soldat : vie dure et assez dangereuse car nous fûmes souvent harcelés par les partisans russes. J'y restai jusqu'au 22 Janvier 1944. A cette date, le régiment fut envoyé au camp de Mielec (Pologne). Quinze jours plus tard, je fus versé à l'Ersatzbataillon Hauptmann Seitz, Kompanie B à Deba (Pologne). Le 15 Avril 1944, nous partîmes pour le front, par le train jusqu'à Cadix, puis à 80 km à pied. Nous arrivâmes à Buczaz, petite ville à 4 km du front. Là, le Général Eckols nous passa en revue et nous déclara que nous serions partagés entre deux régiments d'infanterie et un bataillon de fusiliers. Je fus affecté à la 6° Cie du 2e Bataillon du 504° Régiment d'Infanterie. Le 25 Avril, j'avais rejoint la dite compagnie et pour le 1er Mai, j'étais en première ligne. Vers le 15 Mai, nous fûmes relevés et envoyés au repos dans un village à 3 km du front. La division changea de secteur pour nous amener près de Horochow (1). Après quinze jours en première ligne, nous voilà au repos dans le village de Buchow, huit jours plus tard nous étions à nouveau en première ligne.

de fin juillet 1944.
 Comme j'ai justement le temps je profite pour vous écrire ces quelques mots et avec vous vous échangez de mes nouvelles. Je me porte bien et je pense de même. Les Russes ont fait de très bons travaux de même chez nous, car par grand terrain le front s'est bien tenu. La nuit est toujours avec tranquillité. Le matin on se réveille en se disant que les Allemands ont fait une petite attaque, car ils devraient faire sauter un bunker de béton, encore de l'ancienne guerre. On a recouvert cela nous car j'étais pas loin de nous. Ils ont fait sauter l'objet et ils ont ramené des prisonniers. Évidemment il n'y a rien de nouveau ici. Le manger est assez bien maintenant, un mot de nous pour vous, mais le manger peut partout maintenant. Il fallait cela s'en aller je n'avais pas chargé, car on s'en va à l'ouest, vers l'ouest. Si il y avait qu'à l'ouest, que les Russes est derrière chez les Russes. Je vous envoie les premières lettres. Je pense que tout va bien à Tarnopol, si tout va pour le mieux. Comme je n'ai plus rien à vous dire, je termine ma lettre en vous embrassant tout fort de la part de Camille.

Une des dernières lettres envoyées par Camille PETITDEMANGE
 le 2 Juillet 1944.

Après avoir donné des nouvelles de sa santé et du temps, Camille raconte l'attaque d'un bunker russe, les progrès de la nourriture grâce au nouveau chef, la rumeur de la peste chez les Russes à Tarnopol (près de Lvov en Ukraine). Il termine en signalant que les permissions sont toujours supprimées et en s'enquérant de la situation du front ouest (Il connaît donc le débarquement de Normandie.) (2)

LA CAPTURE

La situation se gâte de plus en plus, les officiers se montrent inquiets, et le matin du 13 Juillet 1944 (1) après une préparation d'artillerie de trois heures environ, les chars russes attaquent suivis par l'infanterie. On nous donne l'ordre de nous replier le plus vite possible malgré les avions russes et les tirs d'artillerie. Aux abords de Horochow, on nous ordonne de nous arrêter. Soudain, à ma gauche, un formidable "Hourrah !" se fit entendre : ce sont les Russes qui ont percé, c'est le combat de rues dans la ville de Horochow. Soudain une douleur vive à l'épaule me fait chanceler, tout tourne autour de moi. Des Russes arrivent en courant, je lève les mains, un coup de crosse m'étourdit tout à fait, et je m'écroule en plein champ.

Combien de temps suis-je resté évanoui ? Je n'en sais rien. Quand je reviens à moi, je sens que l'on me fouille : ce sont deux soldats russes qui font main basse sur mon couteau, mes cigarettes, mon ceinturon, etc.. L'un d'eux me parle dans un langage incompréhensible. Le sang de ma blessure a coulé le long du dos. Me voilà prisonnier des Russes le 13 Juillet 1944. Je me laisse fouiller, un officier russe, blessé à la tête, arrive. A ma vue, il se met à hurler, distribue coups de poing et coups de crosse dans le dos. Pour mon bonheur, il s'affaisse, épuisé. Les deux soldats russes se partagent mes

affaires, me donnent un peu d'eau à boire et m'ordonnent de marcher devant eux. Je refais le chemin que nous avons parcouru en retraitant, et arrive devant une ambulance russe. On me fait asseoir dans un coin. Deux minutes plus tard, un soldat russe me fait enlever mes bottes et mes chaussettes ; en contre-partie, il me jette ses souliers troués comme une écumoire. Il s'en va en riant.

D'autres prisonniers arrivent, la plupart n'ont plus de bottes ni de chaussettes, certains marchent pieds nus. Un sous-officier me fait comparaître devant un commandant, celui-ci m'interroge et je réponds du mieux que je peux. Je lui explique entre autres que je suis Alsacien, donc citoyen français, incorporé de force. Il avait l'air de connaître l'Alsace, et d'apprécier les Français. Il m'explique qu'en Russie les Français sont rassemblés dans un camp pour être envoyés dans l'armée gaulliste. Il me fait donner à manger : pain et soupe. Un Russe m'emmène dans une isba pour dormir et j'y rejoins une dizaine de prisonniers allemands.

Le lendemain, nous partons pour arriver dans un village avec un camp de prisonniers entouré de barbelés. Au bout de deux ou trois jours, nous sommes plus de 300. Pendant ces deux jours, on nous tond à ras, et nous partons pour trois jours de marche vers le camp de Dubno. Nous y restons huit jours, puis dans des wagons aux portes fermées et garnis de barbelés, nous embarquons pour une destination inconnue. 50 à 60 prisonniers dans un wagon, sans eau, sans nourriture. Après trois jours de train, nous voici au camp de Saslaw. Là enfin, on se décide à me soigner, et on nous donne une nourriture : le matin : un demi litre de soupe, 300 g de pain noir, à midi ; un demi litre de soupe, 50 g de kacha (3) et 300 g de pain, le soir : du thé. Huit jours plus tard, nous partons par train pour Kiev dans les conditions citées précédemment. A Kiev, nous devons dormir à la belle étoile, beaucoup tombent malades, nous sommes environ 30.000 prisonniers.

Le matin du 16 Août 1944, nous sommes astreints à une marche de propagande au travers de la ville de Kiev. Cette marche dure toute la journée. Puis on nous embarque à nouveau, destination : le camp de travail de Rostov. Là la nourriture est meilleure, mais gare à celui qui ne remplit pas la norme, nous sommes une vingtaine d'Alsaciens, le commandant du camp est pour le moins aimable avec les Français, mais les civils nous ont en horreur. L'habit feldgrau les rend furieux, les gamins nous lancent des pierres.

Dienststelle
 Pp.Nr. 02 337 C O.U., den 19. August 1944

Herrn
 Paul Petitdemange,
 Urbach 2 / Elz.

Lettre du Hauptfeldwebel EBERSBACH aux
 parents PETITDEMANGE, le 9 Août 1944

Hochverehrter Herr Petitdemange !

Ich habe die schmerzliche Pflicht, Ihnen mitteilen zu müssen, daß Ihr Sohn, der

Grenadier Camille Petitdemange
 seit dem 13.7.1944 nach einem russischen Großangriff im Kampf-
 raum westl. Luck vermißt wird.

Sofort eingeleitete Nachforschungen blieben bis jetzt ohne
 Erfolg. Auch von seinen Kameraden können keine Angaben ge-
 macht werden, ob nun Ihr Sohn in russische Gefangenschaft ge-
 raten ist, etwa infolge Verwundung in ein Lazarett eingeli-
 fert wurde oder sich vielleicht als Versprengter bei einer
 anderen Einheit befindet.

Sollte die Kompanie irgend eine Nachricht erhalten, so gibt
 sie Ihnen sofort Bescheid !

In der Hoffnung, Ihnen recht bald eine günstige Mitteilung
 machen zu können, grüßt Sie mit

Heil Hitler!
 Hauptfeldwebel
 Ebersbach

Le sous-officier apprend aux parents la disparition de leur fils Camille sur le front russe, près de Luck (Loutsk, à l'ouest de l'Ukraine), le 13 Juillet 1944. Ses camarades n'ont pu préciser s'il avait été fait prisonnier, s'il était hospitalisé ou égaré... Au même moment, Camille PETITDEMANGE se trouvait au camp de prisonniers de Rostov... (2)

TAMBOW

Au bout d'un mois, le commandant rassemble les Français et nous indique que nous allons être transférés dans un autre camp en attendant d'être assez nombreux pour aller au "Camp des Français" comme l'appellent les Russes. Le 29 Septembre, nous partons et arrivons à Tambow le 6 Octobre 1944. C'est le premier camp de cette sorte que je vois : les baraques sont à moitié enfouies dans la terre. A cette époque là, il n'y avait que 2 000 Français environ dans ce camp, nous apprenons que 1 500 de nos camarades sont partis le 9 Juillet pour rejoindre les troupes de De Gaulle via la Mer Noire.

Nous passons aux bains, puis nous voilà dans une baraque envahie par les puces. Il y en a tellement que je ne puis dormir. Le matin à 6 heures, c'est le réveil, puis la Proverka (appel). Un officier russe compte les hommes et l'inscrit sur une tablette en bois. Nous sommes en quarantaine, la nourriture semblable à celle des autres camps. Rejoindre De Gaulle nous donne espoir.

Nous sommes vaccinés contre le typhus. Les jours passent : nous allons en forêt chercher du bois. Le froid s'annonce : quand il pleut, nous sommes trempés jusqu'aux os. Beaucoup tombent malades, et les morts emplissent la baraque n° 22. La plupart meurent de dysenterie, pneumonie ... La neige apparaît dès la Toussaint, la nourriture est réduite. A Noël, on note déjà - 25°. La neige tombe interminablement. La nuit même des équipes doivent déblayer l'entrée des baraques. En janvier, par les nuits claires, il fait - 35°, - 40°. Au mois de Mars 1945, mes jambes enflent, j'ai des oedèmes, je vais à l'infirmerie où je suis exempt de corvée, on me donne quelques "vitamines".

En Avril, le temps se met au doux, on coupe la neige en blocs et on la transporte au delà des barbelés. Fin Avril, je suis admis à la baraque des convalescents. On y reçoit une nourriture "améliorée", c'est-à-dire le matin : 50 g de kacha (3), 500 g de pain ; à midi : un demi litre de soupe et 100 g de kacha ; le soir : 50 g de kacha. Je reste chez les convalescents jusqu'en Juin 1945, puis je réintègre une baraque de travailleurs. Des corvées de tout genre m'attendent : balayage dans le camp, chercher du bois, etc..

Le camp, s'il était sous les ordres des Russes, était en fait dirigé par toute une équipe de Français qui faisaient la police. Voici une liste des punitions encourues par le prisonnier qui se faisait "avoir" :

BAREME DES PUNITIONS A TAMBOW (4)

- . Ne pas saluer un Français ayant le grade de sous-officier : 15 jours de corvées de "chiottes"
- . Refus de travail : 10 jours de corvées de "chiottes"
- . Monter sur les bas-flancs de la baraque avec des souliers : 8 jours de la même corvée
- . Dormir par terre : 5 jours de corvées
- . Voler quelque chose à un camarade : 4 à 15 jours de corvées de "chiottes"
- . Tricher à la soupe : 5 jours de la même corvée
- . Déchirer des habits : 10 à 15 jours de prison
- . Déchirer une couverture : 15 jours de prison



Corvée de "chiottes"

Au mois de Juin 1945, un bataillon disciplinaire est constitué. Le prisonnier ayant volé ou fait du marché noir, se voyait affecté à ce bataillon pour un à trois mois et était soumis aux travaux les plus durs.

Les Russes étaient très exigeants : la baraque devait toujours être très propre. Quand un d'entre eux entra dans une baraque et constatait un quelconque désordre, c'était toute la baraque qui était punie et le Starchi - le chef de baraque - passait un mauvais quart d'heure.

LE RAPATRIEMENT

Le 9 Mai 1945, nous apprenons la fin de la guerre : tout le monde est dans la joie. "Franzouski damoi" : les Français rentreront à la maison, nous promettent les Russes. A la fin de Juillet, nous apprenons qu'un transport se prépare et je suis inscrit dans ce premier convoi. Je reçois un sac, un manteau, des souliers ... et le 2 Août, nous quittons le camp pour la gare.

Le 3 Août, le train s'ébranle, passe à Voronej (4 Août), Kharkov (5 Août), Poltava (6 Août), Kiev (7 Août), Moghilev (8 Août), Tchernowitz (Tchernovtzi, 9 Août), Lemberg (Lvov, 11 Août), Varsovie (13 Août), pour arriver le 15 Août à Francfort sur Oder. Durant le voyage, nous touchons un demi litre de soupe, midi et soir, et du pain. Nous restons deux jours à Francfort sur Oder, puis, le 17 Août, nous repartons pour Berlin, Magdebourg et nous franchissons le "rideau de fer" le 20 Août.

Nous voici au camp de rapatriés d'Alversdorf, que nous quittons le 22 pour le camp de Bedburg-Kau (Hollande). Le 25 Août, nouveau départ pour arriver à Chalon-sur-Saône le 27 Août. Après trois jours de repos à Chalon,

je repars avec mes camarades et entre autres Roger RETTIG de Fréland. Nous atteignons notre village le 31 Août dans l'après-midi.

Notre joie est grande, mais bien de nos camarades ne reverront plus le sol natal. Plus de 3 000 Français dorment là-bas, à TAMBOV, dans la forêt de Rada."

CAMILLE PETITDEMANGE en 1946

en uniforme de la " Royale ".

Quelques mois après son retour de Russie, Camille s'engagea dans la marine et put enfin servir sous l'uniforme de sa patrie



NOTES

- (1) Camille PETITDEMANGE a combattu et a été fait prisonnier en Volhynie, province longtemps contestée entre la Pologne et la Russie, et actuellement à la limite occidentale de l'Ukraine. Le 13 Juillet 1944, commença la grande offensive soviétique du 1er Front d'Ukraine, sous le commandant du Maréchal Koniev. Ce jour là, des combats très violents firent rage autour de la ville de Gorokhov (ou Horochow en allemand) : Camille y fut blessé et capturé.
- (2) Ces fac-similé sont réduits de moitié par rapport à l'original.
- (3) Le KACHA : "Avec le "pilméni", le "tchi", le "cacha" est un plat national russe. J'ai eu l'occasion de m'en faire expliquer la préparation. On prend du riz, on le fait crever dans l'eau, puis on le dresse sur un plat et on l'arrose de beurre frais ou de lard fondu. Le riz est quelquefois remplacé par du millet, de l'orge ou des flocons d'avoine. Notre cacha de prisonnier, bien entendu, n'était pas préparé selon cette recette. Ce n'était qu'une bouillie de légumes secs et il est à peu près certain que notre soupe n'était que leur eau de cuisson."
(Paul FISCHER : Tambov ou le temps de la persuasion, Metz 1952)

- (4) La "corvée de chiottes" : illustration d'Albert THIAM extraite du livre de Paul FISCHER (opus citatus)

REMARQUES BIBLIOGRAPHIQUES

La question des incorporés de force a nourri de nombreux articles et plusieurs ouvrages, comme celui de Paul FISCHER utilisé dans cet article.

Parmi beaucoup d'autres, mentionnons :

SAISONS D'ALSACE, N° 39 - 40 : "L'incorporation de Force ; Tambov". 1971.
L'HISTOIRE, N° 80 : "Résistants et collaborateurs : les Français dans les années noires". Juillet 1985.

Article de Pierre BARADEL : "La tragédie des Malgré Nous" (pages 120-125).

MEMOIRE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE, Metz 1984.

Article d'Alfred WAHL : "L'incorporé de Force : analyse de récits de guerre".

Ce travail d'Alfred WAHL exploite les nombreux récits de "Malgré Nous" et d'efforce de mieux comprendre les réactions de ces hommes face aux événements dramatiques qu'ils ont vécus.

A nous de conserver encore et de publier d'autres témoignages sur cet épisode cruel de notre histoire.

QUATRE GENERATIONS DE FOSSOYEURS

Marie-José COUTY



Le 3 Décembre 1981, décédait à Lapoutroie M. Henri ANCEL, employé communal et fossoyeur du village.

Etre fossoyeur n'est certes pas donné à tout le monde et pourtant, il faut bien quelqu'un pour ouvrir et refermer les tombes.

A Lapoutroie, en 1981, c'était la même famille depuis trois générations qui accomplissait cette tâche avec-on peut le dire sans réserve- amour et conscience professionnelle .

M. Henri ANCEL avait pris la suite de son grand-père Stéphane HENRI, qui a enterré ses concitoyens de 1878 à 1922, puis de son père Emile ANCEL, de 1922 à 1955. Cette année là il prit à son tour la suite de la lignée familiale.

Quelques jours avant sa mort en 1981, à l'âge de 59 ans, il avait évoqué ses souvenirs devant moi.

" Dès mes six sept ans, mon grand-père m'a emmené avec lui au cimetière, puis j'ai aidé mon père. Mons fils Robert m'a également accompagné et aidé quelques fois.

Ce qui est le plus dur dans cette profession, c'est d'enterrer les enfants : ils n'ont pas eu le temps de vivre ...

Il faut compter dix à douze heures pour ouvrir et refermer une tombe. Et encore s'il n'y a pas de dalle de pierre, ni de bordures car celles-ci sont très fragiles. Les dalles font parfois 800 à 850 kg et des rouleaux sont nécessaires pour les faire bouger. De temps en temps, mes collègues ouvriers communaux viennent me donner un coup de main, mais ils n'aiment pas ce travail. Il y avait des moments

particulièrement pénibles. En 1963, pour l'enterrement de M. Joseph MAIRE, la terre était gelée jusqu'à un mètre de profondeur. Il fallut les coins et la masse. De 8 H à midi, en compagnie de M. André PATRY, nous réussîmes seulement à creuser la place pour mettre les deux pieds.

J'ai aussi d'autres occupations au cimetière. Avec les ouvriers communaux, j'ai refait l'enceinte du cimetière. Des cyprès l'ombrageaient autrefois, mais devenus trop grands, ils ont été abattus et remplacés par des ifs. Je taille ceux-ci, je nettoie le cimetière, les tombes abandonnées. J'entretiens également le cimetière militaire, sauf les tombes dont s'occupent les mairaines du Souvenir Français. Je desherbe aussi les allées.

Dans l'année, je creuse en moyenne 25 tombes. Avec mon père et mon grand-père, nous avons fait cela depuis 103 ans : faites le compte ! Si une famille me demande l'emplacement de sa tombe, je peux la lui donner. Je tiens un registre où sont mentionnés l'emplacement et la durée des concessions. Et sur un carnet, j'inscris le nom et le jour de l'enterrement. Avant de refermer la tombe, je dis toujours un dernier au revoir au défunt.

Mes souhaits ? Que mons fils Robert et après lui mes petits enfants prennent ma suite. Mais ce n'est pas un métier suffisamment rentable pour nourrir une famille et comme il travaille en équipe, ce n'est guère faisable. Plus tard peut-être ... J'aimerais aussi qu'à mon enterrement on mette sur le cercueil cette petite pelletée de terre que le prêtre jette avant qu'on ne referme la tombe. Tant que je le pourrai et tant que je vivrai, j'accomplirai cette tâche. "

Je ne pensais certes pas que la mort, dont il était le compagnon familial, viendrait le chercher si peu de temps après cette conversation. Et ces quelques lignes sont un hommage à cet homme unanimement apprécié pour son sens du service, de la camaraderie et de l'entraide.

Et la tradition familiale se perpétue puisque son fils Robert ANCEL a pris la relève depuis Avril 1982 ...

TRA FEYE È MÈRIÈ

Histoire racontée par Maurice HERMANN

Dessins de Véronique LONGHINO

Arsène avou tra bée, mais é lavou aussi tra feye. Lo peye sire quelle nin wei djatte, pacheyne ne vno lé veére po lé mèriè.

Da lota, lé boube qué vlane enne bèse, nallâne é lour tchie lé para, por veére si lè bèse é lé para inne dècwau.

I sâ è l'oevièe, Djoson, djeune amme gentil mais spavrou, se poeosanteu tchie Arsène, se botteu èfayant dju ècatte lo foneye, scoutteu lo péere rcontè sé histouère de soudère, boevu i chtat puis renalleu. Lo griwè rvoeneu, dou djo èpré, toucou aussi spavrou é sna praquè. Lè douzimme fou, Arsène roecheu fue évo Djoson :



" Veyo, djoe lo péere, sna mi po mi que te vé, ça po lè queye ? Tche lo dit : lè pu djenne è lé djey joete an, si elle se mèrie, dje lui darè sync mille live. Lè douzimme, linndi è lèré vennte sync an, si elle se mèrie, dje lui darè dey mille live.

Et notte Marie qué préque trannte an, è lèré quyze mille live". Lo Djoson se graffeu lè pouillate et djoe è Arsène : " Toye dé fou, te nèro mi enne de quarante an ? "



TROIS FILLES A MARIER

Arsène possédait trois fermes, mais il avait aussi trois filles. Le malheur, c'est qu'elles n'étaient pas très belles, personne ne les demandait en mariage.

Au bon vieux temps, les garçons qui désiraient une fille allaient à la veillée chez ses parents pour tenter d'avoir l'accord de la fille et des parents.

Un soir d'hiver, Djoson, jeune homme gentil, mais timide, se présente chez Arsène, s'assied près du fourneau, écoute le père raconter ses histoires de service militaire, boit un coup puis repart. Deux jours après, le gaillard, toujours aussi timide, revient sans se mêler à la conversation. Cette fois, le père sort avec lui et lui dit : "Voyons, ce n'est tout de même pas pour moi que tu viens, laquelle des trois veux-tu ? Je te le dis, la plus jeune à dix huit ans, si elle se marie, elle aura une dot de cinq mille francs. La deuxième, qui va avoir vingt cinq ans lundi prochain, aura dix mille francs. Quant à Marie qui approche de la trentaine, je lui donnerai, si elle se marie, quinze mille francs. " Djoson, après mûre réflexion dit à Arsène : " Ecoute, n'aurais-tu pas une fille de quarante ans ? "

* * *